UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

La perception de l'autorité parentale par les jeunes ruraux de la commune de Gitega

Rurakengereza, célestin; Sous la direction de : Monseigneur Michel Karikunzira

1990
UB, FPSE
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/1610

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI

FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES

DE L'EDUCATION

LA PERCEPTION DE L'AUTORITE PARENTALE PAR LES JEUNES RURAUX DE LA COMMUNE DE GITARAMUKA

SOUS LA DIRECTION DE :

Monseigneur Michel KARIKUNZIRA

Mémoire présenté par
Célestin RURAKENGEREZA
en vue de l'obtention du
grade de Licencié en
Sciences de l'Education.

BUJUMBURA, Septembre 1990.

D E D I C A C E.

A nos chers parents,

A nos oncles,

A nos tantes,

A nos amis,

A celle qui partagera

nos joies et nos peines

n o u s d é d i o n s c e m é m o i r e.

A V A N T - P R O P O S.

A la fin de ce travail, nous devons nos sentiments de reconnaissance aux personnes qui ont contribué matériellement et/ou moralement à sa réalisation.

Nos remerciements s'adressent tout particulièrement à Monseigneur Michel KARIKUNZIRA, professeur à la faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education, qui n'a ménagé aucun effort pour guider nos pas de novice en matière de recherche scientifique et nous a fait preuve d'une excellente disponibilité. Pour ses conseils judicieux et remarques pertinentes, nous lui disons GRAND MERCI.

A tous les éducateurs qui ont contribué à notre formation tant intellectuelle que morale et sociale, de l'enseignement élémentaire à l'Université, nous manifestons un vif sentiment de gratitude.

Notre reconnaissance particulière est réservée à nos parents, à nos oncles, à nos frères et à nos soeurs, pour leur soutien matériel et moral. Nous pensons à cette même occasion à la Révérende SOEUR Thérèse MURYANGO, à Monsieur Albert GIRUKWISHAKA et à Valérie NITUNGA pour leur soutien matériel et moral. Que notre réussite soit leur entière satisfaction.

Aux autorités administratives de la commune de GITARAMUKA qui ont facilité notre travail de recherche par leur franche et étroite collaboration, à nos interviewés qui ont gentiment répondu à notre appel en acceptant de nous fournir des informations utiles à notre recherche, nous exprimons aussi notre gratitude.

Enfin, que toutes les personnes, connaissances et amis qui ont témoigné leur sympathie et/ou ont contribué moralement et/ou matériellement à la réalisation de ce travail trouvent ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

L'auteur.

LISTE DES ABREVIATIONS UTILISEES.

Eff.: effectif
Scol.: Scolarisé (e)
Non scol.: Non Scolarisé (e)

T A B L E D E S M A T I E R E S.

Page

0. INTRODUCTION GENERALE 1

1. Justification du choix du sujet..... 2
2. Délimitation du sujet et du terrain d'enquête 4

Ière Partie: CONSIDERATIONS GENERALES 5

Chapitre I: Définition des concepts. 7

I.1. La perception 7
I.2. Les concepts connexes..... 8
I.2.1. L'image..... 8
I.2.2. La représentation..... 10
I.3. L'attitude..... 11
I.4. L'éducation..... 12
I.5. L'autorité..... 14
I.6. La liberté..... 20
I.7. La discipline..... 22
I.8. La jeunesse..... 24

Chapitre II: L'éducation au Burundi..... 27

II.1. L'éducation traditionnelle..... 27
II.2. L'éducation actuelle..... 30

Chapitre III: La jeunesse face à la tradition..... 32

III.1. Deux forces contraires en présence..... 33
III.1.1. Les revendications des adolescents..... 34
III.1.2. Les répressions des parents..... 35
III.2. Choc de deux libertés..... 35

Chapitre IV : Présentation du milieu d'enquête..... 38

IV.1. Données géographiques..... 38
IV.2. Activités économiques..... 38
IV.3. Caractéristiques sociales..... 38

IIè Partie: CONSIDERATIONS METHODOLOGIQUES..... 40

Chapitre V: Problématique, hypothèses et variables de recherche 41

V.1. Problématique..... 41
V.2. Hypothèses de recherche..... 43
V.3. Les variables..... 44

Page

Chapitre VI : La méthode de travail.....45

VI.1. Méthode et instrument de travail.....45
VI.2. La préenquête.....47
VI.3. L'enquête proprement dite.....48
VI.3.1. Détermination des collines cibles.....48
VI.3.2. Détermination de l'échantillon.....49
VI.3.3. Déroulement de l'enquête.....50

IIIè Partie: PRESENTATION.ANALYSE ET INTERPRETATION DES RESULTATS.....52

Chapitre VII : Appréciation générale de la sévérité des parents à l'égard des jeunes.....54

VII.1. La façon dont les jeunes se croient être jugés par les parents 55

VII.2. L'égalité des jeunes devant la sévérité des parents: mythe ou réalité?.....63

Chapitre VIII : Les réactions des parents face aux conduites réspréhensibles des jeunes.....81

VIII.1. Les exigences des parents 81

VIII.2. Quelques conduites des jeunes désapprouvées et/ou répréhensibles par les parents.....90

VIII.3. Les réactions des parents face à la méconduite des jeunes 104

VIII.4. Les attitudes habituelles des jeunes face aux réactions des parents 111

Chapitre IX : Vers une amélioration des relations des jeunes avec leurs parents.....120

IX.1. Les attitudes parentales désapprouvées par les jeunes.120

IX.2. Les changements souhaités par les jeunes pour l'amélioration de leurs relations avec leurs parents..133

CONCLUSION GENERALE.....143

Bibliographie.....149
Annexes:.....152

1) Guide d'entretien.....152
2) Liste des interviewés.....154
3) Spécimen d'un entretien.....156

0. INTRODUCTION GENERALE.

La société évolue, et rien ne serait plus faux que de présenter les sociétés africaines comme non évolutives, vu les apports des civilisations étrangères. Les contacts de la société burundaise avec les peuples de cultures et de civilisations différentes font que certains phénomènes ou faits sociaux subissent des modifications.

Ainsi avec l'invasion de la civilisation occidentale judéo-chrétienne par le biais de la colonisation, les cadres éducatifs se sont modifiés. L'éducation n'est plus l'apanage du seul milieu familial au sens large du terme. L'école est venue compléter et, actuellement, d'autres institutions éducatives telles que les mouvements de jeunesse, politiques ou d'inspiration chrétienne, les associations sportives etc., complètent l'action menée par la famille.

Mais le problème est que l'école, importée d'occident et inspirée des valeurs sociales et culturelles de ce dernier, risque d'aller à l'encontre des valeurs propres de la culture nationale. Aussi voit-on que certains jeunes élèves ou étudiants ont, pour avoir assimilé les valeurs occidentales, une nouvelle perception de l'autorité parentale, perception différente de celle des adultes. Les parents sont contrariés dans bien des domaines car leur mentalité, jugée de conservatrice, est remise en question par les jeunes actuels.

En rapport avec l'éducation des jeunes, nous évoquons le mémoire de NSHINYABIGOYE Rose intitulé "L'autorité parentale et les jeunes filles du milieu urbain de Bujumbura"(1).
Cette étude ayant porté sur les jeunes filles étudiantes et fonctionnaires des différents niveaux socio-économiques du milieu de Bujumbura a abouti aux conclusions suivantes: beaucoup de domaines opposent en fait les parents et jeunes filles du milieu urbain de Bujumbura parce qu'il séduit ces derniers. Les cas les plus cités sont les sorties (cinémas, night-clubs, soirée avec les copains,...), certains modèles esthétiques d'habillement et de coiffure modernes auxquels les parents sont opposés.
Il en est de même pour le tabac, l'alcool.
Bref, certaines valeurs occidentales véhiculées par le mode de vie urbain sont critiquées par les parents alors que les jeunes filles en ont un grand engouement.

Les jeunes filles, pour ne pas s'opposer ouvertement à leurs parents qui les frustrent, recourent à des dissimulations diverses.

Notons que l'autorité parentale est d'autant plus ressentie avec fermeté que les parents ont un niveau socio-économique élevé parce que ceux-ci veulent sauvegarder à tout prix leur prestige. De même les jeunes filles fonctionnaires ont plus de choses permises que leurs camarades non fonctionnaires, étudiantes.

---

(1) U.B., F.P.S.E., Bujumbura, Septembre 1985.

Quant à nous, nous soulignons que ces oppositions entre parents et enfants en général sont aggravées en ville, où les influences de l'occident se font beaucoup sentir. Nous citons ici l'apport du contact multiracial, du cinéma, de la télévision,... dont les messages sont par ailleurs mal assimilés et par conséquent non intégrés aux moeurs de la culture nationale.

Même si ces moyens de communication de masse ne sont pas vulgarisés en milieu rural, nous ne pouvons pas pour autant dire que les jeunes ruraux se soumettent et obéissent aux ordres des parents comme il y a une trentaine d'années. Le phénomène d'exode rural y est pour grand-chose, vu le mouvement migratoire des jeunes ruraux vers la ville. En effet, les jeunes revenant de la ville peuvent avoir mal assimilé ce qu'ils y ont vu. Retournés à la campagne, ils exercent une influence sur leurs camarades restés là. Ceux-ci écoutent à la lettre et à l'aveuglette ce que ces "nouveaux citadins" leur disent de façon poétique et fantastique. Aussi peut-on assister en milieu rural à des révoltes des jeunes contre les parents.

Ainsi l'objet de notre travail intitulé "La perception de l'autorité parentale par les jeunes ruraux de la commune de GITARAMUKA." est de voir comment se pose le problème d'opposition parents-enfants dans le milieu rural retenu et les solutions qui peuvent y être apportées.

Pour mener à bien notre travail de mémoire, nous nous sommes proposé dans la première partie un cadre théorique intitulé CONSIDERATIONS GENERALES.

Dans la deuxième partie qui concerne la METHODOLOGIE, nous parlerons succinctement de la problématique, des hypothèses, des variables et de la méthode de notre recherche.

La troisième partie sera consacrée à LA PRESENTATION et à L'INTERPRETATION DES DONNEES. Une conclusion générale ou synthèse mettra fin à notre travail de mémoire.

1. JUSTIFICATION DU CHOIX DU SUJET.

La question est de savoir pourquoi nous nous intéressons à l'autorité parentale telle que perçue par les jeunes ruraux.

La raison la plus fondamentale est la curiosité scientifique de connaître objectivement l'attitude des jeunes ruraux à l'égard de l'autorité parentale. Nous voulons aller au-delà de nos constatations empiriques, de nos préjugés et a priori à propos de la manière dont les jeunes perçoivent la pression exercée sur eux par les parents.

Traditionnellement, l'éducation de l'enfant est synonyme de la soumission, de l'obéissance et de la contrainte, celles-ci étant des principes sacrés appliqués par les adultes pour se faire respecter par les jeunes.
La société étant dynamique, on remarque qu'actuellement les jeunes veulent s'émanciper. Le droit d'aînesse est violé et même le choix d'une conjointe n'est plus l'affaire des parents. Les jeunes rejettent presque systématiquement les coutumes traditionnelles.
Ils n'émettent pas sur la même longueur d'onde que les parents.
Ces derniers n'ont plus une emprise sur les jeunes et considèrent ceux-ci comme insoumis parce qu'ils ne respectent pas les normes sociales établies par les ancêtres.

Ces nouvelles réalités altèrent, nous en sommes sûr, les relations entre les jeunes ruraux et leurs parents qui veulent conserver leurs traditions. De ces relations nous évoquons l'autorité car les jeunes, du moins les jeunes encore célibataires restent traditionnellement sous une grande emprise parentale.

De telles altérations de l'autorité parentale sont le fruit de l'école et de l'exode rural.En effet, les jeunes revenant du milieu urbain conversent et entretiennent des contacts avec leurs camarades restés à la campagne. Ils tiennent des propos sous forme de récits, d'aventures,... montrant qu'ils sauraient se tirer d'affaires, se débrouiller, se passer de leurs parents.
Le jeune campagnard en est complexé et veut s'identifier à ce "nouveau citadin" en adoptant ses manières de penser, ses comportements, ses moeurs; les relations qu'il avait avec les adultes, ses parents ne peuvent qu'en pâtir. Il est à son tour convaincu qu'il peut se passer de ses parents.

L'on sait par ailleurs qu'en matière d'éducation l'essentiel se fait entre l'éducateur et l'éduqué. Il est vrai que les parents du milieu rural, conservateurs qu'ils sont, ne vont pas se laisser dominer par le jeune garçon ou la jeune fille. Le jeune, de son côté, considère que la période de soumission est révolue, qu'il ne peut pas vivre à la manière de ses ancêtres et réclame plus de liberté, veut agir à sa guise.

Notre travail est de nature à inspirer les animateurs sociaux et tous les gens qui ont beaucoup de contacts sociaux avec les gens de la campagne, afin d'y régler les conflits entre générations. Ce serait l'occasion de conseiller aux jeunes de ne pas exagérer leurs révoltes contre les adultes et de faire comprendre aux parents que les temps ont changé et que la société évolue dans le temps et dans l'espace.
Ainsi il faudrait moins de dirigisme, peu d'intervention dans l'éducation de l'enfant et spécialement dans celle du jeune adolescent. L'éducateur a le devoir d'amener peu à peu l'éduqué à se prendre en charge lui-même en mettant de côte tout interventionnisme inutile.

A ce propos, Maurice DEBESSE et Gaston MIALARET nous disent qu'il faut accorder plus de liberté à l'éduqué. Ils s'expriment en ces termes:

> "...l'éducateur ne détermine pas, il influence seulement. Il invite la personnalité à choisir entre telle ou telle orientation, à perfectionner telle ou telle aptitude, à s'adapter - en partie seulement et en sauvegardant la liberté de critique- au milieu social"(1).

2. DELIMITATION DU SUJET ET DU TERRAIN D'ENQUETE.

Deux types de délimitation se sont imposés pour que nous puissions traiter notre sujet, compte tenu du temps imparti.

D'une part, il nous est tout à fait impossible d'aborder la perception de l'autorité parentale par tous les jeunes Burundais de tous les milieux(rural et urbain) ou de tous les niveaux socio-professionnels. Ce ne sera pas tous les jeunes du Burundi, mais plutôt les jeunes du milieu rural. Nous avons opté pour le cas des jeunes de la commune de GITARAMUKA parce que le milieu nous est familier et que nous en connaissons suffisamment les situations socio-économique et socio-culturelle, certaines mentalités des gens. Le milieu rural nous intéresse dans la mesure où l'appartenance des jeunes à ce milieu implique certains comportements et attitudes envers les parents, compte tenu de la situation éducative.

D'autre part, nous avons retenu les jeunes ruraux qui ont échoué au niveau de la septième et au-delà et des non scolarisés pour saisir l'influence de l'école en ce qui concerne la soumission aux parents ou la conception et la pratique de la liberté chez les jeunes ruraux que nous nous sommes proposés d'étudier.

---

(1) DEBESSE, M. et MIALARET, G., Traité des sciences pédagogiques, Introduction, Paris, P.U.F.,1969,p.99.

PREMIERE PARTIE : CONSIDERATIONS GENERALES

0. INTRODUCTION.

Dans cette première partie de notre travail, nous aurons d'abord à éclaircir les principaux concepts à utiliser comme support théorique de la recherche. Cela constituera le premier chapitre intitulé "Définition des concepts" où nous aurons à définir respectivement les concepts "perception (image, représentation), attitude, éducation, autorité, liberté, discipline et jeunesse" qui sont les mots clé du présent travail.

Après l'élucidation des concepts clé, nous dirons un mot sur "L'éducation au Burundi" qui constitue le deuxième chapitre. Une tentative de comparaison entre l'éducation traditionnelle et l'éducation actuelle au Burundi fera l'objet du troisième chapitre intitulé "La jeunesse face à la tradition". Le quatrième et dernier chapitre de cette partie portera sur la "La présentation du milieu d'enquête".

CHAPITRE I : DEFINITION DES CONCEPTS.

Comme nous l'avons souligné précédemment, les principaux concepts à définir sont la perception, l'attitude, la représentation, l'image, l'éducation, l'autorité, la liberté, la discipline et la jeunesse.

I.1 LA PERCEPTION.

Ce terme est beaucoup utilisé en psychologie et surtout en psychologie sociale. Nous lisons dans le Vocabulaire de psychologie que la perception est une

> "connaissance d'un objet présent en référence avec un champ sensoriel. Les stimuli sensoriels faisant office de signaux, la perception est le résultat de l'évocation, par ces stimuli, de schèmes perceptifs plus riches que l'actuelle stimulation. Elle donne lieu à une confrontation instantanée entre les attentes du sujet et l'image sensorielle. Elle met en jeu plusieurs fonctions essentielles: tension préparatoire, souvenir, réception et jugement"(1).

La perception suppose donc l'existence préalable d'un élément stimulateur qui déclenche un processus de recherche de la signification réelle de cet élément stimulateur. C'est dire que la perception affecte nos organes sensoriels, fait que nous reconnaissons ce que nous percevons soit en organisant les sensations produites soit en intégrant l'image que nous en avions auparavant.

Dans la perception il y a des inférences conscientes. Celles-ci occasionnent alors une certaine "préparation à la réaction" devant l'objet perçu ou à percevoir, ce qui sous-entend une attente orientée. C'est ce qui fait dire à Maurice DEBESSE et Gaston MIALARET que:

> "La perception est quelque chose qui nous fait supposer la présence de quelque chose, d'un objet, d'une personne et c'est progressivement que nous détaillons, que nous retrouvons les qualités de cet objet"(2).

Les attentes, les images et souvenirs, la personnalité, les expériences et les besoins du sujet jouent un rôle important dans la perception. En percevant, l'individu opère une sélection dans le processus de perception, ce qui suppose une représentation du réel et les impressions et les images.

---

(1) Univers de la psychologie, Vocabulaire de psychologie, Index général, Editions LIDIS, Paris, 1981, pp. 69-70

(2) M. DEBESSE et G. MIALARET, Traité des sciences pédagogiques, Psychologie pédagogique, Paris, P.U.F., 1979, p.138

A ce propos nous soulignons avec Norbert SILLAMY que la perception peut se définir par le rapport entre le sujet percevant et l'objet perçu.
Selon lui en effet,

> "La perception est un rapport du sujet à l'objet: celui-ci a ses caractéristiques propres, mais c'est avec ma subjectivité que je le perçois; dans ma façon de l'appréhender se projettent ma manière d'être, ma façon de penser, modelée par mes expériences antérieures et le milieu socio-culturel auquel j'appartiens, à mes intérêts immédiats"(1).

C'est dire que la perception est personnelle. Elle est influencée par la personnalité, par les expériences personnelles et sociales ainsi que par la situation dans laquelle l'individu se trouve. Elle a de ce fait quelque chose de subjectif.

C'est ce caractère subjectif que nous retrouvons dans les propos de l'auteur que nous venons de citer:

> "Nous ne percevons pas les "objets" (c'est-à-dire les choses, les événements, les autres, nous-mêmes) tels qu'ils sont; le présent, rapporté à notre expérience personnelle, est perçu à travers le passé"(2).

La perception revêt alors un caractère évocateur, une sorte de souvenir et de renforcement des images qu'on avait d'un objet, d'une situation quelconque, d'un fait ou d'une situation donnés.

Nous prenons pour la perception la façon dont un individu saisit, interprète les stimuli pour comprendre l'environnement, la situation qui lui fait face.

La perception telle que définie ci-dessus appelle celle des termes qui lui sont apparentés.

I.2. LES CONCEPTS CONNEXES A "LA PERCEPTION".

Parmi les termes apparentés au concept de "perception", nous définirons principalement ici les termes "image" et "représentation".

I.2.1. L'IMAGE.

Etymologiquement, le terme "image, du latin imago (racine im que l'on trouve dans imiter) indique toute représentation figurée, liée à l'objet représenté par la ressemblance perceptive"(3).

---

(1) N. SILLAMY, Dictionnaire encyclopédique de psychologie, de A à K, Paris, Bordas, 1980, pp.213-214
(2) Idem, p.214
(3) Serge MOSCOVICI, La psychanalyse, son image et son public. Paris, P.U.F., 2ème édition, 1976, p.45.

En psychologie sociale l'image est souvent définie comme une "copie conforme dans l'esprit de ce qui se trouve hors de l'esprit. Elle est donc reproduction passive d'une donnée immédiate"(1).

Ainsi l'image maintient des souvenirs, l'historique de ce qui s'est passé, l'absent ponctuel dans l'esprit. Par conséquent elle assure la continuité de la pensée individuelle ou collective. C'est ce que nous dit Serge MOSCOVICI d'une façon plus explicite. Il s'exprime en ces termes:

"... les images sont des espèces de "sensations mentales", des impressions que les objets, les personnes laissent dans notre cerveau. En même temps elles maintiennent vivaces les traces du passé, occupent les espaces de notre mémoire pour protéger le remue-ménage du changement et renforcent le sentiment de continuité dans l'environnement et des expériences individuelles ou collectives.
On peut à cet effet les rappeler, les revivifier dans l'esprit de même que nous commémorons un événement, évoquons un passage ou racontons une rencontre ayant eu lieu autrefois"(2).

La formation de l'image se fait donc à un début bien précis, se fixe, se maintient, se perpétue.
L'image serait donc une représentation des objets ou des personnes dans l'esprit d'un individu, comme nous le dit Norbert SILLAMY:

"L'image serait une représentation intériorisée d'un objet absent perçu antérieurement ou créé par la pensée. Par rapport à l'idée qui est essentiellement abstraite l'image concerne un aspect concret qui la rapproche des sensations"(3).

De façon générale, l'image est reproductrice de schéma d'un objet,,d'une personne, d'une chose. Elle peut même être anticipatrice, c'est-à-dire qu'elle procède par une compréhension anticipative comme si elle en avait une vision préalable.

Soulignons que par image parentale le Vocabulaire de psychologie entend une

"représentation mentale des personnages parentaux qui (...) joue un rôle important dans la formation du surmoi"(4).

---

(1) Serge MOSCOVICI, op. cit, p.45.
(2) Ibidem
(3) N. SILLAMY, op. cit, P.593
(4) Univers de la psychologie, op. cit, p. 50

I.2.2. LA REPRESENTATION.

D'après Henri Piéron, représentation et image ont été deux termes employés indifféremment (1).

Etymologiquement, le mot "représentation" signifie "action de mettre sous les yeux" ou encore "action de rendre présent, reproduire" (2).

Le terme "représentation" est beaucoup utilisé en sciences humaines et sociales. Il se rencontre fréquemment en philosophie, en psychologie et en psychologie sociale.

En philosophie, une représentation est

> "ce qui est présent à l'esprit, ce que l'on se représente, ce qui forme le contenu concret d'un acte de penser (...) en particulier, reproduction d'une perception antérieure" (3).

C'est dire que la représentation est l'expression de l'abstraction de l'esprit.

En psychologie classique, les représentations sont

> "des processus de médiation entre le concept et la perception. A côté de ces deux instances psychiques, l'une d'ordre purement intellectuel et l'autre à prédominance sensorielle, les représentations en constituent une troisième, aux propriétés mixtes. Propriétés qui permettent le passage de la sphère sensori-motrice à la sphère cognitive de l'objet à distance à la prise de conscience de ses dimensions, formes, etc. Se représenter quelque chose et avoir conscience de quelque chose est tout un ou presque" (4).

La représentation suit, suppose la perception qui lui fournit les éléments. Il y aura représentation à partir du moment où l'objet perçu sera identifié, c'est-à-dire quand le sujet en aura conscience.

En psychologie sociale, la représentation sociale est

> "l'ensemble des images, des schèmes, des modèles et des idéaux véhiculés par une société particulière en ce qui concerne la figuration d'un système du monde ou d'un ordre de valeurs" (5).

---

(1) H. PIERON, Vocabulaire de la psychologie, Paris, P.U.F., 1968, 4ème Edition, p.221
(2) O. Bloch et W.V. WARTBURG, Dictionnaire étymologique de la langue française, 5ème Edition, Paris, PUF, 1968, p.548
(3) A. LALANDE, Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, P.U.F, 1976, p.921
(4) S. MOSCOVICI, op. cit, p.55
(5) A. BIROU, Vocabulaire pratique des sciences sociales, 2ème Edition revue et augmentée, Paris, Ed. Ouvrière, 1966, p.299.

En considérant les conceptions philosophique et psychologique, nous constatons qu'une représentation suppose toujours un acte de penser pour se rappeler, la conception psychosociologique y ajoutant une dimension sociale. Pour cette dernière, la représentation a une référence sociale.

Nous retiendrons avec le Vocabulaire de la psychologie que la représentation tout court est une

> "opération qui permet à un objet de pensée d'être présent à l'esprit, en particulier la reproduction d'une perception antérieure" (1).

La représentation est l'acte par lequel le sujet s'imagine, pense, rend présente à l'esprit quelque chose d'absent pour le moment et tend à ramener la réalité à la conscience.

I.3. L'ATTITUDE.

L'attitude est inséparable de la perception car elle traduit une opinion qu'on a sur un objet, sur une personne ou sur une situation, opinion qui amène à prendre une disposition durable, voire permanente à l'égard de l'objet perçu.

Comme le précisent M. et F. GAUQUELIN, l'attitude est

> "une prédisposition permanente d'un individu à réagir dans un sens donné quelle que soit la situation. D'une façon générale, l'attitude psychosociale fait réagir pour ou contre un élément quelconque du milieu externe" (2).

En psychologie, "une attitude peut être définie comme une disposition relativement persistante à réagir d'une certaine façon à l'égard d'un objet ou d'une situation" (3).

Nous remarquons dans cette définition comme élément important la "permanence" de la disposition à réagir d'une manière particulière.

L'attitude est donc une préparation à l'action dans la mesure où elle prédispose l'individu à réagir dans un sens précis d'une façon orientée devant une situation, un objet ou une personne. C'est dans ce sens de prédisposition à réagir d'une certaine manière à un stimulus, à une situation que nous comprenons la définition de l'attitude.

---

(1) Univers de Psychologie, op. cit, p.84
(2) M et F. GAUQUELIN, La psychologie moderne de A à Z, Paris, Retz, 1971, p.76.
(3) N. SILLAMY, op. cit, p.777.

I.4. EDUCATION.

L'éducation est

> "d'abord transmission d'un patrimoine ou d'un héritage d'une génération à l'autre. Elle vise à assurer une continuité, à être l'instrument par lequel les civilisations se perpétuent et grâce auquel les membres d'une société, qui sont les porteurs d'une culture s'assurent que les conduites nécessaires à la survie de celle-ci sont apprises. L'éducation apparaît en quelque sorte comme la culture se transmettant, se perpétuant, s'actualisant dans une nouvelle génération" (1).

L'éducation, dans ce sens, insiste sur la transmission des valeurs culturelles, techniques et sociales. Cette transmission du legs culturel se fait le plus souvent par la contrainte exercée par les adultes. Dans ce sens,

> "l'éducation est un effort continu pour imposer à l'enfant des manières de voir, de penser et de sentir auxquelles il ne serait pas spontanément arrivé et que réclament de lui la société dans son ensemble, et le milieu social auquel il est particulièrement destiné" (2).

L'éducation consiste en une socialisation méthodique de la jeune génération pour l'adapter à la société. Elle se propose de "réaliser" l'individu, de le socialiser. Elle est à la fois cause et effet car l'homme n'est pas isolable, ni isolé de la société. Elle met à la disposition de l'individu des moyens qui lui permettent de s'insérer harmonieusement dans la société dans laquelle il vit.

En cultivant, dans l'esprit des enfants, certaines valeurs et modes de penser et de se comporter, la société se perpétue, se survit à elle-même. Les jeunes enfants auront alors à reproduire les mêmes techniques sociales voulues et sauvegardées par les adultes.

La première tâche de l'éducation est donc la socialisation du jeune enfant. Ainsi les qualités qui paraissent au premier abord, spontanément désirables, l'individu ne les cherche que quand la société l'y oriente. L'individu agit selon les normes sociales. Mais pour que le legs de chaque génération puisse être conservé il faut qu'il y ait une personnalité morale qui englobe les individus en les transcendant et qui perdure au-delà des générations qui passent: la SOCIETE.

---

(1) P. ERNY, L'enfant et son milieu en Afrique noire, Paris, Payot, 1973, p.16.
(2) E. DURKHEIM cité par G. AVANZINI, Le temps de l'adolescence, Jean-Pierre DELARGE, Paris, 1978, p.120.

On ne peut pas alors parler d'éducation sans parler de société, car celle-là est un produit social. Il existe en effet entre société et éducation des rapports dialectiques; l'éducation est à la fois le produit de la société et un facteur du maintient du progrès de la société.

Dans les sociétés traditionnelles, les anciens transmettent aux jeunes ce qu'il est nécessaire de savoir pour subsister et assurer la continuité de la famille. La société traditionnelle est une société sans école, mais non sans éducation.

Dans les sociétés progressistes, l'école a pour objet principal l'acquisition des connaissances; elle n'a pas le monopole de l'éducation: la famille, le milieu de vie et l'environnement social jouent un rôle important dans l'éducation.

Mais de par les notions de sociologie et de psychologie sociale, nous savons qu'il n'y a pas actuellement de société statique. Ainsi, le Burundi d'aujourd'hui n'est pas techniquement ni socialement celui des années 1900. Il a évolué et évolue grâce aux contacts avec les autres civilisations et cultures, et l'influence de ces dernières varie de milieu en milieu: elle est plus accentuée dans les centres urbains que dans le milieu rural.

C'est pour dire que le Burundi bénéficie des bienfaits de l'école mais celle-ci ne joue pas un rôle exclusif dans l'éducation des jeunes Burundais: d'abord tous n'y ont pas accédé, n'y accèdent pas; ensuite les influences périscolaires sur l'éducation ont leur part au Burundi comme dans tous les autres pays du monde.
L'école a des avantages certains, mais certains parents conservateurs et traditionalistes la redoutent pour le degré de liberté et d'indépendance qu'elle inculque aux jeunes amenant, du même coup, ces derniers à s'insurger contre l'autorité des parents.

Dans toute société il se donne une éducation. Celle-ci forme les citoyens au modèle voulu par la communauté tout entière pour l'intégration sociale de tous ses membres. La génération des adultes transmet à la génération montante un legs d'idées et de techniques.

Nous nous demandons alors si les jeunes du milieu rural, influencés par leurs camarades revenant de la ville, adhèrent aux idées et principes de leurs parents des milieux traditionnels.

Une réalité est à souligner: tout système traditionnel d'éducation est fortement marqué par l'empreinte du passé ainsi que par le contexte social du moment et tend à se perpétuer. C'est le caractère conservateur de l'éducation.
Les parents veulent éduquer leurs enfants comme ils l'ont été de leurs temps, tout en oubliant que les choses changent. Ils tiennent à ce que leurs enfants se conforment à leurs ordres, adhèrent à leurs idées et les prennent pour des modèles de vie.

Ainsi, pour que ces valeurs soient transmises à la génération montante, l'éducateur est obligé de contraindre l'éduqué pour l'amener à les assimiler, le prive un peu de sa liberté, le soumet à une certaine discipline pour qu'il soit tel que la société le veut.

Le terme d'éducation évoque les concepts d'autorité, de contrainte, de soumission, d'obéissance, de discipline, de dépendance, de force. Nous allons expliquer ces concepts dans les paragraphes qui suivent.

I.5. L'AUTORITE.

I.5.1. Définition.

Plusieurs définitions de l'autorité ont été données. Robert Lafon définit l'autorité comme suit :

- "Pouvoir de se faire obéir" (Littré)
- Pouvoir d'un être sur d'autres" (R. Caillois)
- "Ascendant personnel" (1).

De plus, Lafon distingue 2 formes d'autorité :

1) L'autorité qui s'empare des êtres pour les mettre à son profit c'est-à-dire l'autoritarisme.
2) L'autorité qui use de pouvoir et de savoir-faire, c'est-à-dire l'autorité au service de l'homme.

Dans l'Encyclopédia Universalis, nous lisons ce qui suit :

> "L'autorité est le pouvoir d'obtenir, sans recours à la contrainte physique, un certain comportement de la part de ceux qui lui sont soumis" (2).

Nous remarquons que cette définition, en excluant l'intervention de la force, fait ressortir le caractère psychique du concept d'autorité. Elle souligne également que l'autorité est un rapport entre son détenteur et le sujet dont elle influence la conduite. C'est ce que nous dit également Roger MUCCHIELLI pour qui l'autorité ne peut être définie qu'en termes de relation.
Il s'exprime en ces termes :

> "l'autorité est un fait de relation. Il n'y a pas d'autorité en "soi"; elle n'existe que par l'existence de celui, celle ou ceux, sur qui elle s'exerce, à qui elle s'adresse, et par le pouvoir d'influencer leur comportement, leurs opinions, leurs actions, leurs manières d'être, de les faire aller dans un certain sens, indiqué ou fixé par le détenteur de l'autorité" (3).

---

(1) R. LAFON, Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant, P.U.F, Paris, 4ème édition, 1979,p.113.
(2) Encyclopédia Universalis, France S.A, Volume 2, Editeur à Paris, 1980, p. 901.
(3) R. MUCCHIELLI, Psychologie de la relation d'autorité, 3ème édition, 1982, Paris, Ed. ESF, p. 5.

L'assise psychique de l'autorité ne peut être découverte par la seule analyse de la psychologie individuelle. Elle se situe dans une relation entre le commandement et l'exécution, ce qui revient à dire que l'autorité est un phénomène psychosocial, une relation à deux ou à plusieurs.

Norbert SILLAMY entend par autorité

> "une influence imposée aux autres pour se faire obéir" (1).

Parlant de l'importance de l'autorité en éducation, l'auteur souligne que :

> "L'autorité est aussi nécessaire aux enfants que l'affection. Au moment de l'adolescence elle devient même plus importante.
> Sans autorité, l'éducation se fait mal, la personnalité reste faible, inconsistante; la conscience morale est déficiente; le sujet vit dans l'insécurité et l'anxiété" (2).

Mais il faut bien comprendre ce qu'est l'autorité et surtout la doser pour ne pas en abuser. Il faut en éviter les deux extrêmes, c'est-à-dire l'absence et l'excès.

A ce propos, nous considérons avec N. Sillamy que

> "... l'autorité mal comprise, tyrannique est aussi néfaste que la carence d'autorité.
> Dans les familles, où, normalement, le père exerce l'autorité, certaines attitudes paternelles, trop rigides sont responsables des échecs et des troubles de la vie sociale ultérieure des enfants. Le père qui exerce son autorité doit le faire pour protéger l'enfant des dangers qu'il est encore incapable de dominer, et non pas pour affirmer sa propre personnalité. Son attitude doit être celle d'un éducateur bienveillant, ferme, qui sait évaluer les risques et aider l'enfant dans la recherche de son autonomie" (3).

---

(1) N. SILLAMY, Dictionnaire de la psychologie, Larousse, 1978, Paris - VIe, p. 39.
(2) Ibidem
(3) Ibidem

L'autorité est nécessaire en éducation mais doit revêtir certaines formes et varier avec l'âge et le caractère de l'enfant. Elle doit pouvoir être souple, mais aussi ferme en cas de besoin. L'autorité exige alors de celui qui l'exerce certaines conditions. Elle est à exercer dans :

- Un certain climat (climat de justice et d'affection)
- Un climat d'union (autorités ne se contrariant pas). De plus, elle exige la maîtrise de soi, la précision de ce qui est demandé, la compréhension, et, quand l'enfant grandit, la collaboration.

L'autorité est donc le pouvoir de se faire obéir, d'obtenir un comportement voulu de la part de celui sur qui elle s'exerce sans recours à la force physique ni à la ruse.

I.5.2. LES NOTIONS CONNEXES.

L'autorité comporte dans son essence, l'idée d'ordre (de force), de supériorité, de domination, de dépendance, de soumission, d'obéissance,...

I.5.2.1. L'ORDRE.

L'ordre suppose que celui qui exerce l'autorité a une certaine force et peut par conséquent contraindre celui qui lui est soumis. L'ordre veut dire que l'autorité commande le subalterne sur qui elle s'exerce, l'amène à faire quelque chose ou l'empêche de le faire suivant le besoin. Le détenteur de l'autorité se montre de ce fait qu'il est supérieur à ceux à qui il s'adresse.

I.5.2.2. LA SUPERIORITE.

Il y a certainement un rapport d'inégalité dans la relation d'autorité. L'inférieur est toujours celui sur qui s'exerce l'autorité. La relation d'autorité est à sens unique; l'autorité " vient d'en-haut", d'un supérieur. Il y a supériorité parce que celui qui détient l'autorité jouit de plus d'expériences de la vie, est plus compétent, a plus de moral que celui sur qui elle exerce. C'est cette supériorité qui amène celui-là à dominer celui-ci.

I.5.2.3. LA DOMINATION. (1)

Celui qui détient l'autorité manifeste une domination. Celle-ci dispose de la force de contrainte pour déposséder l'individu de ses droits, et d'abord du droit de faire ce qui lui plaît et quand cela lui plaît.

Cette domination du sujet fait qu'il reste dépendant de celui qui a l'autorité.

---

(1) Pour ces titres; nous nous référons à l'ouvrage de G. MENDEL, Pour décoloniser l'enfant. Sociopsychanalyse de l'autorité, Payot, Paris, 1971, p. 35.

I.5.2.4. LA DEPENDANCE.

Vue de l'autre côté de ceux qui la subissent, la relation d'autorité est essentiellement une relation de dépendance, parce qu'elle est négation de leur autonomie, de leur autogestion.

> Robert LAFON entend par dépendance "l'état d'une personne qui dépend d'une autre : assujettissement, attachement, obédience, soumission" (1).

La dépendance est contraignante, parfois frustrante en ce sens qu'elle prive de liberté d'action. Elle serait synonyme de perte ou absence d'autonomie totale. Ainsi l'être dépendant est toujours en quête permanente de liberté et d'autonomie. Il veut sortir de cet infantilisme physique et psychologique pour être "homme".

I.5.2.5. LA SOUMISSION.

La dépendance est apparentée à la soumission, car, l'être dépendant de celui qui détient l'autorité se soumet aux exigences de ce dernier pour mériter sa confiance. Ceci sous-entend aussi de l'obéissance.

I.5.2.6. L'OBEISSANCE.

Le conditionnement à l'obéissance s'opère dès le bas âge et est poursuivi avec la croissance de l'enfant. C'est cette précocité du conditionnement à l'obéissance que souligne Gérard MENDEL en ces termes :

> "Le réflexe de soumission à l'autorité est l'effet d'un conditionnement auquel est soumis l'enfant depuis les tout premiers mois de la vie. Ce conditionnement (...) s'appuie sur la peur qu'éprouve l'enfant abandonné par l'adulte en punition de son éventuelle désobéissance.
> Ce conditionnement qui perpétue l'infantilisme psycho-affective, s'appuie également sur une autre tendance, celle qui consiste à idéaliser, à lui prêter une toute puissance magique" (2).

---

(1) R. LAFON, op. cit., p. 233.
(2) G. MENDEL, op. cit., p. 44-67

Ce conditionnement s'opère de façon très simple : briser la résistance de l'enfant en associant la transgression de l'interdit à une douleur physique ou morale, "jusqu'à ce que le sens de la responsabilité personnelle prenne le relais de l'autorité extérieure et inspire alors " du dedans"l'obéissance comme "bonne conduite morale".

Cependant les détenteurs de l'autorité entretiennent des relations de manière différente avec les sujets qui leur sont soumis. Chacun le réalise de sa façon, suivant l'objectif qu'il poursuit et l'efficacité qu'il veut obtenir de cette relation d'autorité. Cela revient à dire qu'il y a plusieurs figures d'autorité ou types d'autorité.

I.5.3. LES TYPES D'AUTORITE. (1)

L'autorité peut être conçue de deux façons, du moins si l'on analyse les relations entre le détenteur du pouvoir et les sujet lui soumis : il y a deux conceptions ou deux types d'autorité à savoir l'autorité démocratique et l'autorité absolue (dictatoriale).

I.5.3.1. L'AUTORITE DEMOCRATIQUE.

Ce type d'autorité s'exerce en tenant compte de l'avis des subordonnés. Cette autorité procède rarement par ordre direct, par critique ou par commandement sans appel. L'autorité démocratique recourt souvent à la suggestion, à la stimulation, à la concertation. C'est la bonne autorité qui parvient à s'imposer par la seule persuasion. Cette autorité suscite rarement ou ne provoque même jamais des réactions négatives parce qu'elle est perçue positivement par les sujets.

Le chef ou le supérieur démocratique argumente, informe, cherche à persuader, dialogue, pratique la concertation et discute habituellement avec ses subordonnés.

(1) Nous nous référons à F. BOURRICAUD, Esquisse d'une théorie de l'autorité, Plon, 2ème édition, Paris, 1969, pp.11-12

I.5.3.2. LE TYPE AUTORITAIRE.

Ce type d'autorité impose ses ordres, en exige l'exécution à la lettre et menace de punitions. Il recourt souvent, sinon habituellement à la contrainte. Il entend trancher seul sans consulter personne, dédaigne de justifier ses décisions et méprise les conversations familières.

Ces deux types d'autorité posent le problème du rapport entre liberté et autorité. Trois expressions décrivent alors la qualité de l'autorité :

- avoir de l'autorité,
- être autoritaire,
- faire de l'autoritarisme dont nous allons préciser la signification (1).

- Avoir de l'autorité, c'est posséder une qualité naturelle, servie parfois par la prestance physique par un ensemble des qualités intellectuelles, morales et psychologiques

Ici sont soulignées les qualités personnelles du détenteur de l'autorité. Pour ce visage d'autorité, les faux-semblants, les affirmations péremptoires ne donnent pas d'autorité solide. La véritable autorité est acceptée sans contrainte et sans coercition sous quelque forme que ce soit. Elle est librement respectée.

L'autorité réelle, telle que nous l'entendons ici, n'exige même pas forcément beaucoup de signes extérieurs de respect. En effet, elle est parfois compatible avec une assez grande familiarité. Celui qui la détient vit avec ceux sur qui elle s'exerce. Il écoute leurs doléances, partage leurs peines et leur joie. Cette autorité, n'est pas redoutée car elle ne frustre pas ses subalternes. Pratiquement, cette autorité existe, parce que celui qui la détient sait toujours se faire écouter sans résistance ni réticence.

- Etre autoritaire, c'est le plus souvent peut-être l'expression d'un tempérament. Mais être autoritaire n'est pas forcément inconciliable avec une autorité réelle si cette attitude ne va pas jusqu'à la méconnaissance totale, au mépris des façons de penser, de sentir et de vivre des autres et en particulier des jeunes, des enfants qui la subissent.

Si cette condition n'est pas remplie, celui qui détient le pouvoir, l'autorité tombe alors dans l'autoritarisme.

---

(1) Concernant ces trois expressions, nous nous référons à André BERGE, La liberté dans l'éducation, Edition du Scarabée, Paris, 1964, pp. 41-43.

- L'autoritarisme se caractérise par l'abus du commandement et la réduction abusive de la liberté ainsi que des initiatives de ses subordonnés ou même parfois de personnes qui ne sont pas sous son autorité. Il est parfois signe de faiblesse. L'autoritariste semble hanté par la crainte de manquer d'autorité. C'est pourquoi il est toujours sur ses gardes, sur le qui-vive afin de punir quiconque veut s'écarter de l'ordre établi. Ainsi toute l'éducation devient un conflit continuel entre les jeunes et l'adulte alors qu'elle pourrait et devrait être le fruit d'une collaboration des deux. Il redoute d'accorder à l'éduqué ce que celui-ci désire, même si c'est parfaitement raisonnable. De ce fait, les exigences les plus valables sont aussi considérées comme arbitraires, autocratiques.

Parmi les caractéristiques fondamentales du type autoritaire nous pouvons citer : goût de la domination, goût de solutions autoritaires, tendance à condamner, à rejeter, à punir ceux qui violent les valeurs admises, jugement négatif sur ce que font les autres,...

Notons que la véritable autorité est totalement différente de l'autoritarisme et du laisser-faire, car ces deux derniers nuisent à l'épanouissement harmonieux de l'éduqué. L'autorité est en effet rationnelle, équitable, efficace. L'autoritarisme est irrationnel, arbitraire, assez rarement efficace et en général bruyant. Le "laisser-faire" n'est pas à l'éduqué le modèle à suivre.
Entre les deux extrêmes il y a de nombreux intermédiaires, l'essentiel étant d'éviter les déviations et déformations de l'autorité réelle.

C'est dire qu'il importe de doser la liberté à accorder à ceux qui sont soumis à l'autorité.
A partir de la liberté d'agir qui leur est offerte, les enfants ou les personnes adultes pourront juger de la qualité de l'autorité de celui qui détient le pouvoir.

Mais qu'est-ce que la liberté au juste ?
Quel serait son rapport avec l'autorité ?

I.3. LA LIBERTE.

La liberté est une notion complexe.
Paul FOULQUIE définit la liberté comme la

> "Condition de celui qui est libre, c'est-à-dire qui n'est pas déterminé par des contraintes extérieures (liberté physique) ou par des forces intérieures (émotion, passion, habitudes invétérées...)" (1)

La liberté exclut ce qui est contrainte, ce qui, apparemment, semble diminuer le rôle de l'éducateur dans son action. Ainsi un esprit mal avisé risquerait d'opposer la liberté de l'enfant et l'autorité de l'éducateur ou d'une façon générale la liberté et l'autorité.

---

(1) Paul FOULQUIE, Dictionnaire de la langue pédagogique, PUF, Paris, 1971, p.292

Mais l'action d'un éducateur digne de ce nom ne va pas à l'encontre de la liberté de l'enfant, mais plutôt elle l'oriente, l'influence.

La liberté en éducation est le principe fondamental du devoir et de l'action. Il s'agit d'un principe, d'une condition et d'un fondement d'une éducation harmonieuse puisque, sans la liberté, l'éducation n'existerait pas.
Le corollaire de ce principe est celui du respect de cette liberté par l'éducateur.

Pour les éducateurs mal avisés,

> "La liberté de l'enfant restreint la puissance de l'adulte; elle est même ressentie par quelques-uns comme une sorte de mutilation. Mais ce qui est pire encore pour l'éducateur, c'est qu'il ne peut plus prévoir ni contrôler ce que fera cette partie qui s'est détachée de lui, une fois livrée à elle-même.
> Aussi l'angoisse le saisit-elle parfois: il est presque toujours enclin à penser que l'enfant, abandonné à sa propre inspiration, est semblable à un fauve échappé, dont on ne peut attendre que le pire" (1).

La liberté devrait sans doute comporter avant tout le respect de la personnalité par les parents, par l'éducateur, mais ce respect primordial est chose d'autant plus rare qu'il exige une grande clairvoyance et une grande compréhension.

Si l'éducateur a conscience du fait que toute éducation a pour fondement la liberté, que le processus éducatif est la rencontre de deux libertés, il respectera la liberté de l'éduqué. S'il nie ce respect, l'éducateur nie sa propre action; il faut respecter la liberté de l'autre. Liberté et autorité ne s'excluent pas. C'est uniquement une question de nuance, de dosage de l'une et de l'autre. Si la liberté consiste avant tout dans l'épanouissement de l'être et l'exercice enrichissant de ses facultés, de ses capacités, on ne voit pas pourquoi l'autorité, si elle vise à obtenir ces mêmes résultats chez ceux sur lesquels elle s'exerce, serait incompatible avec la liberté ainsi comprise. Elle peut au contraire se mettre au service de cette dernière en dosant l'une et l'autre.

Par ailleurs il n'existe pas de liberté absolue. C'est ce que nous dit André BERGE en ces termes :

> "La liberté absolue, qui serait marquée par la suppression de toute espèce de dépendance, est impensable" (2).

---

(1) André BERGE, op. cit, pp.14-15
(2) Idem, p.23.

Ainsi l'indocilité n'est nullement un signe de liberté intérieure. Faire toujours le contraire de ce qui est demandé n'indique ni une liberté de jugement, ni une liberté d'actions véritables.
L'opposition systématique est une des formes de manque de liberté, agir en fonction des ordres légitimes que l'on reçoit n'est pas contraire à la liberté.

Quoi qu'il en soit, l'excès de liberté nuit autant, voire plus que son insuffisance. Aussi importe-t-il de garder un certain équilibre entre liberté et contrainte, la liberté totale, absolue n'existant nulle part. Il n'y a pas en éducation de liberté qui soit séparée d'une autorité, d'une contrainte imposée par celui qui détient le pouvoir. Le jeune éduqué est toujours contraint à une dose de discipline car il ne peut pas faire tout ce qu'il veut.

La liberté est donc le caractère de la conscience humaine de s'autodéterminer, d'agir comme on l'entend et quand on le veut tout en ne nuisant pas à la bonne marche de la vie de ses semblables.

I.7. LA DISCIPLINE.

Selon Robert LAFON, la discipline signifie :

1. Action directrice du maître
2. Matière d'enseignement
3. Règle de conduite individuelle
4. Ensemble des lois ou règlements qui régissent certains corps.

Par extension: ensemble des règles de conduite propres à un groupe d'individus ayant des activités communes (1).

De ces quatre définitions, nous retenons deux aspects : c'est que la discipline est un enseignement et un ensemble des règles, de mesures de conduite.

La discipline est un enseignement en ce sens qu'on inculque à l'éduqué des valeurs et techniques jugées dignes par l'adulte, par le maître et par la société.
L'éducateur, l'adulte mène donc une action d'enseignement en ce sens. Il fait part à l'éduqué du savoir-vivre, de ses expériences pour le modeler à l'image des citoyens de la société, et ceci dans le but de l'adapter à son futur milieu de vie.
Dans ce cas, l'éducateur est obligé de donner des directives à l'éduqué pour qu'il ne s'égare pas de la bonne voie. C'est à ce propos que la discipline est comprise comme une "action directrice" des choses qui soient permises à l'éduqué et d'autres qui ne le soient pas, pour répondre aux directives du maître, de l'éducateur.

---

(1) R. LAFON, Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant, 3ème édition refondue et augmentée, Paris, P.U.F, 1973, p.253.

Dans ce sens la discipline devient :

> "Un ensemble de mesures qui ont pour but le maintien de l'ordre , l'acquisition de bonnes habitudes de vie qui doivent conduire l'enfant délivré de toute tutelle, devenu son propre maître, à se gouverner lui-même avec sagesse"(1).

Nous retrouvons ici le deuxième aspect de la discipline, qui est l'aspect "règles", "mesures", "lois" qui régissent quelqu'un, ce qui suppose une certaine contrainte subie par l'éduqué.
Ces règles sont rarement énoncées comme telles, les parents agissent par une force morale : les ordres et les interdictions que le jeune intériorise.

Autrement dit, la notion de discipline concerne les choses permises et les choses interdites. L'éduqué apprend très tôt, par le biais de sa famille, les normes sociales. Sa famille lui apprend ce qui est bon et ce qui est mauvais, ce qui est permis et ce qui est interdit et cela à travers les activités de la vie quotidienne. Les parents pourront, grâce à leurs réactions ou leurs attitudes, réprimer les tendances enfantines qui vont à l'encontre des normes sociales admises. Cela permettra à l'enfant d'en prendre conscience et de s'imposer une certaine discipline morale pour ne pas transgresser les lois établies par la société.

En cas de transgression de ces normes sociales des sanctions sont prévues par les parents et par la société. Cependant on ne doit pas laisser l'enfant enfreindre ces normes sans qu'il soit puni. Dans ce cas, la discipline peut prendre le sens de prévention.
Comme cela est difficile on doit alors préconiser des sanctions, des moyens de contrainte pour faire respecter les règlements pour le maintien de l'ordre.
La discipline prend ainsi le sens de sanction.
C'est ce que souligne CHAPUT en ces termes :

> "La discipline sanctionnelle a donc un premier but : imposer le respect du règlement, condition du maintien de l'ordre et en même temps aider à la formation de la conscience morale des élèves en leur montrant de façon tangible, concrète par la sanction des récompenses et des punitions, ce qui est bien et ce qui est mal. Elle les encourage à la pratique du bien, les y maintient, les y ramène s'ils s'en sont écartés" (2).

La discipline englobe des répressions, des redressements, des encouragements continus et répétés, des corrections incessantes pour ramener l'éduqué dans la bonne voie. Dès le jeune âge, l'enfant se heurte à toute une série d'interdictions et de sanctions qui lui permettent de saisir la réalité de la vie. Ces sanctions et interdictions lui permettent de se construire une échelle de valeurs acceptables dans la famille et dans la société tout entière.

---

(1) F. CHAPUT, Les agents de l'éducation, Edition DESOER, Liège, 3ème édition 1964, p.323.
(2) Idem, p.325.

Nous avons dit précédemment que la discipline est un ensemble de règles de conduite propres à des individus, ensemble de lois et de règlements qui les régissent. C'est pour dire que la discipline, à la manière de l'autorité, implique une relation entre celui qui l'inflige et celui qui la subit.

I.8. LE CONCEPT JEUNESSE.

Qu'est-ce que la jeunesse ?
Il est à première vue étonnant de poser une telle question. Mais il est quand même bon de répondre à la question pour éviter des malentendus.
La jeunesse est la période qui s'étend de l'enfance à la maturité.

Dans ces conditions, la jeunesse devient cette période séparant l'enfance, la puberté et l'adolescence de l'âge adulte. Là aussi il y a une imprécision manifeste parce qu'il n'est pas aisé de savoir quand elle commence et surtout quand elle se termine, d'autant plus que l'on se permet parfois d'affirmer qu'on peut être jeune à cinquante ans ou plus.
Ainsi l'âge ne permet pas toujours de préciser le sens du terme jeunesse. A ce propos Jean Duvignaud considère que la jeunesse va de dix-huit à vingt-quatre ans, ce qui correspond à l'âge universitaire dans le monde occidental (1).

Beaucoup de chercheurs placent la jeunesse entre l'adolescence et l'âge adulte (âge mûr selon une autre terminologie). Et pourtant Guy Avanzini soutient qu'à partir de la puberté, on reste adolescent tant que l'on n'a pas encore accédé à une profession ou à une responsabilité sociale (2).

D'autres spécialistes, au contraire, situent la jeunesse (et non l'adolescence !) entre quinze ans (15 ans) et vingt-quatre ans (24 ans), soutenant du même coup que l'on demeure jeune aussi longtemps qu'on n'est pas engagé dans une carrière socioprofessionnelle.

Si l'âge ne permet pas de préciser le sens du mot jeunesse, ne faut-il pas songer à d'autres indicateurs ?
Il y a lieu de penser à la maturité sociale, concrétisée par une insertion dans la société de vie, laquelle insertion est déterminée à la fois par un peu d'indépendance de la vie des adultes et par une contribution n'importe laquelle à la vie harmonieuse de la communauté. Il y a ici également une imprécision parce que ce n'est pas à n'importe quel âge et c'est même jamais que l'on est personnel-lement indépendant.

La jeunesse peut aussi être définie en fonction des changements biophysiques et psychologiques qui surviennent dans la période d'entre l'enfance et l'âge adulte. Le problème n'est pas résolu car les limites ne sont pas déterminées.

---

(1) J. DUVIGNAUD, La planète des jeunes, Paris, Stock, 1975, p.17.
(2) G. AVANZINI, Le temps de l'adolescence, Paris, éditions Univer., 1985, p.14.

Concernant les facteurs sociaux, la conception occidentale soutient que l'on demeure jeune aussi longtemps qu'on n'est pas engagé dans une carrière socioprofessionnelle. Nous pouvons alors nous demander si les jeunes des pays en voie de développement dont la scolarité n'a pas été assurée ou a été interrompue et qui, par conséquent, gagnent la carrière professionnelle en pleine adolescence, ne connaissent pas la jeunesse.

Ainsi une réflexion profonde militerait en faveur des facteurs sociaux dans la définition de la jeunesse, ce qui amène à dire que celle-ci ne peut être comprise que dans un contexte social donné.
C'est ce que souligne Paul Foulquié en ces termes :

> "La jeunesse est une realité sociologique. La jeunesse est le temps où un individu, ayant atteint sur divers points une majorité de fait, n'est cependant pas autorisé par la société à exercer les activités correspondantes. C'est le temps où l'on pourrait déjà vivre de la vie de l'adulte, et où l'on est tout de même obligé d'attendre devant la porte qu'on nous permette d'entrer" (1).

Les imprécisions de la définition de la jeunesse nous amènent à prendre une position intermédiaire que la jeunesse s'étend sur l'enfance et sur l'adolescence et sur l'âge adulte, cette position amenant à nous libérer de la délimitation occidentale pour nous référer à la conception africaine du concept. Celle-ci soutient que :

> "Il existe différentes manières d'être jeune. La jeunesse est relative et les différentes cultures ne la perçoivent pas de la même manière. Certes, il existe des éléments communs aux jeunes de toutes les sociétés et les tentatives de définition scientifique de la jeunesse se fondent sur eux... Neanmoins on peut considérer que l'attitude la plus sage en la matière est celle qui, se fondant sur un certain pragmatisme, se réfère à la société qui lui donne asile. Dans ce cas, le jeune est celui que la société considère comme tel" (2).

---

(1) Paul FOULQUIE, op. cit, p.270.
(2) UNESCO, Jeunesse, tradition et développement en Afrique, Nantes, CID Ed., 1981, p.66-67.

Rappelons qu'en Afrique il y a une grande stratification sociale marquée par le découpage des générations et des relations entre les générations. Les classes d'âge y sont un phénomène général et le passage d'une classe d'âge à une autre est marqué par des rites. A ce sujet, le témoignage de l'UNESCO est explicite :

> "On constate qu'en Afrique on est perçu comme appartenant à une classe jeune jusqu'à trente ans ou parfois même trente cinq ans, ce seuil d'âge marquant l'accès aux responsabilités sociales.
> On note donc une différence importante avec les systèmes issus des modèles occidentaux, par exemple, où la majorité civique et sociale se voit reconnue officiellement entre dix-huit et vingt et un ans" (1).

Quant à nous, nous considérerons comme jeune, toute fille ou tout garçon, scolarisé ou non, instruit ou non instruit, dont l'âge se situe entre treize ans (13 ans) et vingt-cinq ans(25 ans). Treize ans parce que l'enfant, s'il est en bonne santé, est capable d'accomplir une tâche, aider sa famille et à cette période on peut remarquer un début de remise en question des ordres parentaux; vingt-cinq ans parce que dans le déroulement normal des choses, le jeune Burundais du milieu rural doit s'être marié à cet âge et ne subit pas ainsi beaucoup d'emprise parentale comme les célibataires. Cela est vrai du moins dans la conception traditionnelle de l'éducation au Burundi.

---

(1) UNESCO, op. cit, p.1.

CHAPITRE II : L'EDUCATION AU BURUNDI.

Nous parlerons dans ce chapitre de l'organisation de l'éducation dans le Burundi traditionnel et de celle de l'éducation dans le Burundi actuel.

II.1. L'EDUCATION TRADITIONNELLE. (1)

Qui dit éducation ne dit pas nécessairement institution formelle. La famille est presque toujours le lieu de la première éducation : apprentissage progressif de coutumes et d'interdits. A ce niveau on sait combien sont divers les rôles respectifs du père, de la mère, et d'autres membres de la parenté.

Ainsi tout au long de l'histoire l'éducation au sens le plus large était donnée aux enfants Burundais. Cette éducation consistait à observer les parents, puis les aider jusqu'à ce que l'enfant soit lui-même capable de travailler. Elle se donnait surtout en famille par les travaux de tous les jours. Les enfants en grandissant savaient ce qui est mauvais et ce qui est bon, ce qui est conseillé de faire et ce qui ne l'est pas. Aujourd'hui on chantait, on dansait, demain on racontait des histoires moralisantes, des contes, des devinettes, etc.

L'enfant n'était pas tenu à l'écart des adultes; il s'asseyait tranquillement à côté des anciens, les écoutait raconter les fables et les mythes qui expliquaient l'univers et le système de valeurs de leur peuple. La valeur pédagogique de ces réunions nocturnes où l'on racontait des fables, des contes est incontestable; ils enseignaient l'art oratoire, contribuaient à exercer la mémoire et transmettaient un enseignement. Les adultes transmettaient à l'enfant tout ce qu'ils avaient : l'arts, métiers, contes, proverbes, devinettes, coutumes, bref la culture de leur peuple.

Cette éducation était intégrale. C'est ce que souligne Bararufise en ces termes :

> "L'éducation traditionnelle était insérée dans la vie de tous les jours. Elle visait à donner aux enfants une formation pratique-cultiver, soigner le bétail, entretenir l'enclos, etc.; une formation sociale-art de vivre et de se conduire au sein de la famille et en relation avec les autres instances sociales, maîtrise de la parole et aussi pour les garçons, entraînement à l'usage des armes; enfin une formation personnelle-développement des différentes qualités humaines : politesse, honnêteté, générosité, amabilité, dire la vérité, être juste, etc."(2).

---

(1) Pour ce point, nous nous référons à B. BARARUFISE, Contribution à l'étude des problèmes posés par l'éducation et la scolarisation au Burundi, thèse présentée en vue du doctorat de 3ème cycle devant l'Université de Lyon II, 1974, pp. 32-39.

(2) Idem, p.33.

Cette éducation était donnée en fonction du sexe et de l'âge de l'enfant. Ainsi, l'enfant prenait pour modèle d'identification le parent de son sexe et devait apprendre son métier.

Les jeunes d'autrefois se trouvaient devant les responsabilités, devant la nécessité de prendre la place des parents, s'identifier objectivement à eux et non pas seulement de les critiquer comme cela se passe actuellement le plus souvent.

Le jeune apprenait un métier auprès des adultes. Le milieu social imposait alors à l'enfant l'apprentissage des règles morales, les techniques et des connaissances dont l'assimilation lui permettait de s'y adapter.

Quant à l'éducation morale, les adultes s'appliquaient à corriger l'enfant, puis l'adolescent, de tous ses défauts et lui inculquaient le respect des autres et de leurs biens, l'obéissance aux anciens et l'amour du travail. L'adolescent burundais apprenait à être courageux, à garder le secret, à penser d'abord à ce qu'il dit, à être responsable.

En gros, garçons et filles étaient soumis à une éducation morale différente dans le Burundi traditionnel.

Le garçon devait en effet être initié au savoir-vivre, aux valeurs et aux croyances de la société.
Le jeune garçon recevait cette formation auprès des aînés et des anciens. Devenu jeune homme, il fréquentait la cour du roi ou des grands chefs afin d'acquérir à cette école l'expérience de la politique et les bonnes manières. Il y restait dans le but d'apprendre à se défendre et à défendre ses biens; à la cour, les jeunes participaient à des entraînements militaires. De même, pour que le garçon soit un homme idéal, il devait faire preuve de courage, de force, de virilité, de discrétion, d'éloquence (dans les palabres), d'obéissance, de contrôle de soi, de dévouement, du sens de l'ordre, etc.

L'éducation de la fille prenait une orientation différente. Enfant, sa mère commence de bonne heure à lui apprendre bien des détails du ménage tels que la préparation de la nourriture, l'ordre et la propreté de la maison et les soins à donner à ses petits frères et petites soeurs. Elle lui apprenait également les vertus communes aux deux sexes dont la politesse, la discrétion envers les étrangers, la pudeur, la modestie, etc.

Dans la conception traditionnelle de l'éducation, la femme (fille ou femme), à l'inverse des hommes, ne parle pas en public et doit se garder d'observer les gens ou de se montrer curieuse.

Dans cette éducation, le père s'occupe très peu ou pas du tout de l'éducation de la fille. Si le père désire un renseignement quelconque sur la fille, s'il veut lui parler, il le fait par l'intermédiaire de son épouse. Et si elle doit être punie, c'est la mère qui le fera, jamais le père.

Dès que la jeune fille atteint la puberté, elle doit s'écarter de la compagnie des hommes.
En agissant autrement, elle se ferait une mauvaise renommée de fille aux moeurs légères. Le respect de la virginité était de rigueur et la grossesse d'une jeune fille valait sa mort et la prise des biens de sa famille.

Nous avons dit précédemment que l'éducation morale consistait à corriger l'enfant de ses défauts, à lui apprendre à obéir, à être courageux et tant d'autres qualités humaines, morales et sociales.
L'éducation morale se faisait au moyen des proverbes et des contes.
Les proverbes sont même actuellement le véhicule ordinaire de la pensée et de la sagesse populaire. Les éducateurs s'en servaient comme instrument privilégié, efficace pour former le coeur et l'esprit des jeunes.
Les contes, aussi, constituaient pour les parents un moyen adapté à la psychologie des petits pour modeler en eux, par des exemples pris sur le vif, l'idéal de l'homme conforme à la vision du monde des adultes.
Les thèmes se développaient différemment selon le vice que l'on voulait flétrir ou la vertu qu'on proposait comme valeur humaine à cultiver.

Bref, cette éducation visait à insérer le jeune dans la société et à le responsabiliser.
C'est à travers les actes de la vie quotidienne-cultiver les champs, garder les vaches, porter les fardeaux sur la tête, ceci pour les garçons; balayer l'enclos, travailler avec la houe, porter sur la tête un bon panier de haricots, de patates douces, de manioc ou une bonne calebasse d'eau, ceci pour les filles-que les jeunes Burundais arrivaient progressivement à une prise de conscience, puis à une compréhension des fondements matériels et spirituels de la vie sociale.

Nous remarquons que le milieu social impose à l'enfant l'apprentissage de règles morales, les techniques et les connaissances dont l'assimilation lui permettra d'être un homme adapté à sa société et à son temps.

Comme la société évolue et que les temps changent, il convient de voir si les valeurs et techniques telles que conçues par la société traditionnelle permettraient une meilleure adaptation au monde actuel. Avant de porter ce jugement, parlons d'abord de l'éducation burundaise actuelle pour voir les valeurs traditionnelles qui ont été sauvegardées.

II.2. L'EDUCATION ACTUELLE.

Dans l'éducation burundaise traditionnelle comme dans l'éducation burundaise actuelle, le petit garçon et la petite fille jouent ensemble jusqu'aux environs de 5-6 ans. Dès cet âge, chaque sexe prend sa propre orientation : la petite fille garde ses petits frères et petites soeurs tandis que le garçon va accompagner les autres dans les pâturages pour faire brouter les troupeaux de vaches ou fait d'autres travaux à la maison quand il n'y a pas de bétail.

L'éducation actuelle n'est pas du ressort exclusif de la famille comme dans les anciens temps; elle est complétée par la contribution de l'école.
Aujourd'hui, dès l'âge de six ans, les enfants des deux sexes vont ensemble à l'école, jouent presque aux mêmes jeux et dans une même cour. Au lieu de séparer les sexes on cherche plutôt à rendre mixtes les écoles pour la coéducation des garçons et filles.
L'éducation tend donc à rendre commune la conception des principes de l'éducation.

Notons que cette éducation n'est pas non plus réservée à la famille et l'école. L'une et l'autre sont généralement renforcées par d'autres institutions telles que l'Eglise, les mouvements de jeunesse, les associations culturelles et sportives, le milieu de travail,...

Qui dit éducation ne dit pas nécessairement institution formelle. La famille est presque toujours le lieu de la première éducation : apprentissage des savoir-faire élémentaires, des coutumes et des interdits.

L'acquisition de savoir-faire plus complexes, ainsi que de modes de relations plus élaborés, a longtemps eu lieu, elle aussi, sans institutions spécifiques : associé progressivement aux travaux des adultes de son sexe, le jeune apprend à les accomplir; mêlé à toute leur vie quotidienne, il apprend aussi à se conduire comme il faut dans la société.

Nul ne peut affirmer qu'il existe des sociétés totalement statiques, toutes sont dynamiques, évolutives. Ainsi il est aujourd'hui difficile aux parents ou aux groupes quelque peu indifférenciés de transmettre tous les savoir-faire, qui sont devenus trop complexes pour être partagés par tous les jeunes.

Toute action éducative comporte une socialisation morale, une socialisation intellectuelle, une socialisation technique. Dans la famille, l'enfant apprend les rôles et statuts masculins ou féminins; il apprend aussi les types de sentiments à développer : respect pour les plus âgés, attendrissement protecteur pour les plus jeunes. Il apprend un ensemble de valeurs, de savoir-faire techniques.

L'éducation actuelle essaie d'alléger, d'adoucir les principes et règles rigides traditionnelles. Les filles ne sont plus tellement séparées des garçons quant à l'éducation. Aussi remarquons-nous aujourd'hui que jeunes filles et jeunes garçons peuvent aller ensemble au marché, ce qui n'était pas le cas dans les anciens temps.

Les tâches de chacun y sont nettement définies d'après le sexe et l'âge. Tout d'abord hommes et femmes exercent des rôles bien distincts, attribués strictement par l'usage. Aux femmes revient la part la plus lourde : elles doivent assurer les travaux de ménage et des champs. Aux hommes reviennent la chasse (1), la garde des vaches.

L'éducation actuelle est à la fois assurée par l'école et par la famille. L'école réalise aussi une part de socialisation technique par quelques apprentissages pratiques liés à la vie quotidienne (2).

De nos jours, les jeunes réagissent de plus en plus à ce qu'on prétend leur donner. Il y a là un phénomène normal, mais très accentué par l'incertitude des adultes eux-mêmes. Ce mouvement peut être source de changements radicaux si, du moins, les adultes veulent faire profiter sans l'imposer, leur expérience à la jeunesse. S'ils la lui imposent, on peut assister à des oppositions violentes entre les jeunes et les adultes quant à l'adoption de la tradition.

---

(1) La chasse a depuis jusque très récemment été interdite pour conserver les espèces animales.

(2) Encyclopédia Universalis, Cortés. Elasticité, Paris, 1980, pp. 962-965.

CHAPITRE III : LA JEUNESSE FACE A LA TRADITION.

Rien ne serait plus faux que de présenter les cultures traditionnelles de l'Afrique noire comme stationnaires, non évolutives, préservées d'influences extérieures. Toutes les cultures évoluent, tantôt mues par leur dynamisme interne, tantôt sous l'influence de facteurs extérieurs.

Mais l'apport de ces influences extérieures peut affecter tant positivement que négativement l'organisation de la société locale. Ainsi avec l'invasion de la civilisation occidentale en Afrique, nous remarquons qu'actuellement les jeunes Africains ont un engouement des habitudes et valeurs occidentales. Des problèmes épineux naissent alors entre les jeunes et l'organisation traditionnelle sur les plans social, éthique, politique et philosophique : les principes et les conceptions de la vie ne sont plus les mêmes.

En tout cas, les traditions ont un peu perdu de leur caractère sacré et sont évaluées à l'aune de leur utilité immédiate. L'ancienne organisation sociale était fondée sur le principe d'autorité qui unifiait entre elles les diverses institutions : l'autorité divine, l'autorité familiale du père, l'autorité des supérieurs hiérarchiques, etc.

Les jeunes, par la fréquentation des villes, acquièrent plus rapidement les valeurs occidentales qu'ils envient parce que très fascinantes.
Mais ils ne sont pas occidentalisés pour autant. Le problème est qu'ils rencontrent l'opposition de leurs parents, restés très attachés à la tradition.

Actuellement, les jeunes de par le savoir acquis à l'école ne vénèrent plus les anciens. Même ceux qui n'ont pas été à l'école, de par le simple contact avec la ville, les médias et les pairs ayant connu la ville pensent que les règles et conduites ancestrales telles que la soumission, l'obéissance, "le respect", le silence forcé des jeunes devant les adultes,...ne sont pas adaptées à l'épanouissement de l'homme moderne.

Les jeunes gens s'insurgent généralement contre la gérontocratie qui est reine dans la société traditionnelle. Au niveau familial, les jeunes se révoltent contre la puissance absolue du père. C'est ce que souligne Jean JOUSSELIN en ces termes :

> "Quiconque observe de près la jeunesse contemporaine constate bien vite avec la dernière évidence qu'un détestable esprit d'indépendance a soufflé sur la jeunesse comme un ouragan déchaîné, renversant dans un esprit révolutionnaire tous les principes d'autorité, toutes les règles de discipline" (1).

---

(1) J. JOUSSELIN, Enfants perdus ou éclaireurs ?, Flammarion, Paris, l'histoire vivante, 1977, pp.223.

Dire que les jeunes s'insurgent contre toutes les règles des parents serait exagéré mais en général on assiste à l'insoumission presque de principe, voire parfois à une opposition violente aux ordres donnés par les adultes. Mais ceux-ci ne s'en lassent pas : ils continuent et persévèrent dans leurs devoirs d'éducateurs. Il arrive alors qu'il y ait des tensions entre jeunes et adultes, comme entre deux forces.

III.1. DEUX FORCES CONTRAIRES EN PRESENCE.

Les jeunes et les adultes n'ont ni les mêmes objectifs, ni la même philosophie de la vie pour pouvoir se comprendre.
En effet, nous pouvons dire que, vu les transformations de la société par les apports extérieurs, les hommes ne réagissent pas de la même façon. Ils sont révolus les temps où l'âge donnait la mesure du savoir.

Sont également dépassés les temps où les techniques étaient stables et, avec elles, les moeurs et les institutions, où l'homme, en prenant de l'âge, augmentait sa compétence et surtout son expérience et jouait ainsi un rôle d'initiateur et de guide.

Mais les parents ruraux, conservateurs qu'ils sont, ne sont pas conscients des changements radicaux intervenus. Ils restent attachés à leurs principes traditionnels contre lesquels les jeunes s'insurgent.

L'attitude des jeunes à l'égard des adultes, les jugements qu'ils portent sur eux et leur comportement à leur égard donnent aux relations entre les deux forces un caractère de violence, inquiétant pour l'équilibre familial.
En effet, le jeune ne veut pas de la femme lui choisie par le père. Quand le parent est allé en ville, en Ouganda ou en Tanzanie et veut parler au jeune de ce qu'il y a vu, celui-ci ne l'écoute pas. Il pense que son père ne peut rien y comprendre.

L'image de l'adulte possède pour le jeune un pouvoir traumatisant. L'adulte est le détenteur exclusif de l'autorité et celui qui ne cesse de rappeler à l'ordre. La révolution actuelle des jeunes leur donne l'impression de prendre progressivement la place des adultes; d'où la violence de leurs expressions, l'aspect péremptoire de leurs affirmations quand ils parlent de leurs aînés.
En fin de compte, les jeunes paraissent penser dans l'ensemble que la solidarité avec les aînés est trop difficile à réaliser et que, s'il fallait de la solidarité c'est la solidarité avec les jeunes qu'il faut rechercher.

Les adultes, quant à eux, ont tendance à imputer la faute aux jeunes. Ils veulent jouer un rôle et c'est parce que les jeunes ne le leur permettent pas facilement qu'il y a conflit. Ils sont fréquemment stupéfaits, irrités et inquiets de l'effervescence et des prétentions des jeunes. Ingratitude, prétention, inexpérience, tels sont les reproches que les adultes adressent le plus souvent aux jeunes.

Les forces contraires, ne partageant pas les mêmes idées, la même philosophie, s'opposent et tendent à provoquer l'éclatement du cadre social, familial; mais la responsabilité en incombe-t-elle à un seul parti (jeunes ou adultes) ?
Les adultes détenteurs des divers pouvoirs ne sont-ils pas plus directement à l'origine de la crise ?

La réponse ne peut être donnée qu'après avoir inventorié les réclamations des jeunes et parlé de la réaction des adultes à ces dernières.

III.1.1. LES REVENDICATIONS DES ADOLESCENTS .

Comme nous l'avons vu au cours de la définition du concept jeunesse, l'adolescence ne débute pas, ne s'achève pas et n'est pas vécue en Afrique , spécialement au Burundi, comme dans le monde occidental. En effet, sa fin et son début dépendent de plusieurs facteurs. Parmi les facteurs qui influencent son apparition et sa fin, nous pouvons citer le milieu, le sexe, l'appartenance sociale, le climat,...

Ce qui caractérise l'adolescent, ce sont des revendications incessantes et multiples. Parmi celles-ci, nous pouvons souligner le besoin d'affection, d'autonomie et surtout le désir d'indépendance pour se libérer de l'emprise des adultes, car l'adolescent se croit adulte.

L'âge d'adolescence est essentiellement l'âge d'indépendance. Les parents de l'adolescent sont ainsi aux prises avec des demandes de liberté plus grande, des insubordinations, des récriminations, des plaintes ou des révoltes. Il n'est pas rare que l'adolescent réponde grossièrement aux manifestations de toute autorité qu'il juge despotique.

Cette exigence d'indépendance consécutive à l'éveil d'une personnalité est inéluctable. Prenant conscience de ses ressources physiques et intellectuelles, il est normal que l'adolescent supporte péniblement la contrainte et la discipline de l'autorité, cherche à s'affirmer et à se libérer de tutelles trop étroites.

Comme nous le dit Pierre DUFOYER, l'adolescent "aimera à heurter des traditions, à les déclarer surannées, à s'y soustraire" (1).

Il revendique le droit d'avoir ses goûts personnels, différents de ceux de ses parents et se rebelle, supporte mal les restrictions, les interdits du monde adulte.
L'adolescent veut agir à son gré, sans aucune contrainte exercée par l'adulte. C'est ce que souligne P. DUFOYER en ces termes:

> "Tout contrôle, toute restriction à sa liberté sont en principe mal accueillis" (2).

---

(1) P. DUFOYER, La psychologie des adolescents, Collection "Pro Familia", 4ème édition, Casterman, 1964, p.63.

(2) Idem, p.65

Cette liberté exagérée que réclame l'adolescent va se heurter à la résistance des parents qui ne veulent pas perdre leur prestige, leur "autorité". Pour ne pas perdre la face, les parents répriment certaines conduites indésirables de l'adolescent.

III.1.2 LES REPRESSIONS DES PARENTS.

Au lieu de tâcher de comprendre les adolescents, les parents s'étonnent de leurs désobéissances, de leurs impudences, de leurs révoltes, de leurs revendications de liberté, s'impatientent et les réprimandent avec violence.

Les répressions des parents consistent en des refus systématiques ou temporaires de répondre aux demandes de leurs enfants. Pourquoi la répression? C'est pour que ces derniers s'adaptent "bien" à la vie car celle-ci est faite à la fois des satisfactions et des frustrations. Il faut alors que les adolescents s'y exercent tôt. De plus, c'est pour leur signifier que la vie est faite de normes et que pour bien vivre dans une communauté d'hommes on ne peut pas satisfaire à toutes ses pulsions individuelles. Dans ces cas les parents prennent alors l'image de "parents gendarme" et considèrent leurs enfants comme des "insoumis", des "rebelles".

Mais cette répression ne va pas tout le temps réussir car les adolescents ne se lassent pas de réclamer leur "liberté", liberté "anéantissant" celle de leurs parents.

III.2. CHOC DE DEUX LIBERTES.

La liberté telle qu'on l'entend exclurait tout ce qui est contrainte. La question qui se pose est celle de savoir si les parents vont laisser leurs enfants succomber à leur instinct de toujours agir à leur gré. Certainement non, parce que ça serait de l'anarchie. Par ailleurs, les parents se sentent sécurisés et libres quand ils ne rencontrent aucune opposition émanant surtout de leurs propres enfants.

Parler de liberté des parents et de celle des enfants revient à s'interroger sur les principes de vie, la conception philosophique de l'un et de l'autre, lesquels ne sont pas toujours les mêmes.

Les jeunes réagissent en effet à l'autorité-contrainte qui les empêche d'être libres et autonomes. Mais les parents, de leur côté, se considèrent en quelque sorte comme lésés, non respectés.

Notons que chaque agent de l'éducation s'affirme davantage par rapport à ceux qui lui sont contemporains, revendique ou défend sa place, sa liberté, se déclare souvent incompris et insatisfait. Mais chacun se concentre sur ses problèmes propres, sur ses principes de liberté, beaucoup plus rarement sur ceux de l'autre.

En soi, les chocs ne constituent pas un phénomène déplorable à tous égards. Sans doute, lorsque ces tensions dépassent certaines limites, elles deviennent destructives.
Il y a risque lorsque des jeunes déçus pour des raisons supposées ou réelles, déclarent le dialogue impraticable avec leurs parents et se réfugient dans l'isolement dédaigneux du leurre.
C'est le cas aussi quand les adultes se disent:

> "Nous n'avons rien en commun avec eux (les adolescents). Nous ne parlons même pas le même langage" (1).

Ils considèrent alors les jeunes comme des insupportables, des individus foncièrement mauvais.

Est-ce à dire que la solidarité des parents et enfants, des adultes et des jeunes est devenue aujourd'hui une notion vide de sens? Il serait superficiel, hâtif de conclure dans ce sens.
L'essentiel est de rappeler que le processus éducatif exige la rencontre de deux libertés, celle des parents, de l'éducateur, et celle de l'éduqué. Si l'une de deux empiète sur l'autre, tout est perdu, tout devient chaos et anarchie.

Il est vrai qu'il y a des heurts entre parents et enfants, entre adultes et jeunes. Mais les cas de solidarité et de coopération entre eux existent aussi, surtout dans des situations douloureuses telles que la mort, la maladie: les oppositions cèdent la place à une solidarité, une entraide agissante.

Les jeunes ne refusent pas toute référence au passé: ils n'en rejettent que quelques aspects. En adhérant à certaines valeurs traditionnelles des adultes, les jeunes reconnaissent qu'il y a un passé culturel burundais à revaloriser dans son originalité.

A vrai dire l'incompréhension entre jeunes et adultes vient du fait que ceux-ci traitent ceux-là comme des enfants alors qu'ils ne le sont plus; les parents ont de la peine à les suivre dans les mouvements déconcertants de leurs conduites et de leurs pensées. Les jeunes ont une bonne part de responsabilité dans cette incompréhension mutuelle: ils se rebellent volontiers, ne tiennent pas à se confier et jouent à l'incompris. Ils exigent des éducateurs compréhensifs, capables de les critiquer objectivement, sereinement mais aussi capables de les soutenir dans les moments difficiles.

Les parents devraient apprendre à dialoguer avec leurs enfants adolescents. Il faudrait chercher à éliminer les attitudes qui reflètent la défiance envers le jeune, la défiance à l'égard de sa capacité d'agir, de travailler d'une façon autonome, de participer aux discussions. Ils devraient avoir pour principe de base que l'éducation est un acte démocratique devant avoir pour corollaire la confiance dans le jeune à éduquer; ceci pour dire que les jeunes devraient avoir l'occasion de débattre leurs problèmes.
L'éducation est un acte d'amour et aussi un acte de courage. L'éducateur ne saurait ni craindre la concertation, l'analyse des réalités ni fuir la discussion créatrice: il risquerait de provoquer des contradictions et des oppositions violentes.

---

(1) G. MENDEL, La crise de générations, 3ème édition mise à jour, Payot, Paris VIè, 1974, p.152.

Par la communication et le partage des expériences, l'adulte est capable de comprendre le point de vue du jeune et de le confronter avec sa propre opinion. De cette manière, il pourra connaître le monde de la jeunesse.

Si les adultes frustrent trop sévèrement les jeunes, ils étouffent en eux toute spontanéité, toute possibilité de relation sociale détendue et créent des conditions d'une explosion soudaine des relations bilatérales. Même si elle n'est pas à privilégier, la frustration n'est pas exclue de l'éducation d'autant plus que dans la vie il y a toujours des choses permises et d'autres qui sont interdites. C'est que la tâche d'éducateur est difficile. Elle exige de lui beaucoup de qualités. C'est cette difficulté que souligne Jean GEORGIN en ces termes:

> "Etre parent, être adulte, c'est tout un art... et aucune consigne livresque n'est efficace ni même légitime! Toute au plus peut-on rappeler qu'une relation confiante et positive entre un adulte et un jeune ne saurait reposer ni sur une pression trop étroite ni sur un abandon trop laxiste. Le rôle de parent sexué ne peut être que de se limiter à permettre, par l'identification à travers le dialogue, un apprentissage très précoce, très progressif et très continu des responsabilités dans un climat de liberté socialisée, et ce n'est même pas facile en soi" (1).

Les moyens de promouvoir la compréhension mutuelle tournent donc autour du dialogue et de la concertation, qui impliquent et supposent une certaine confiance en l'interlocuteur.

---

(1) Jean GEORGIN, Les jeunes et la crise des valeurs, Le centurion, Paris, 1975, pp. 150-151.

CHAPITRE IV : PRESENTATION DU MILEU D'ENQUETE.

IV.1. DONNEES GEOGRAPHIQUES.

Gitaramuka est l'une des sept (7) communes qui composent la province de KARUZI à savoir: Bugenyuzi, Buhiga, Shombo, Nyabikere, Gihogazi et Mutumba, KARUZI étant une nouvelle province ayant pour origine administrative l'ancienne province de GITEGA.

La commune de Gitaramuka est limitée:
- au Nord par la commune de Gasorwe en province MUYINGA,
- à l'Est par les communes de Muyinga et de Buhinyuza, toutes deux de la province de MUYINGA,
- au Sud par la commune de Buhiga (province de KARUZI),
- à l'Ouest par les communes de Bugenyuzi (province de KARUZI) et de Tangara (province de NGOZI).

La commune est peuplée de 11.001 hommes, 14.709 femmes, 13.829 garçons et 13.633 filles, c'est-à-dire en tout une population de 53.152 habitants. Elle a une superficie de 211,4 km^2.

Elle est composée de deux zones administratives: Nyaruhinda et Gitaramuka et de vingt six (26) collines.

IV. 2. ACTIVITES ECONOMIQUES.

Deux types de cultures sont pratiquées dans la commune:
- une seule culture industrielle, le café
- des cultures vivrières très variées telles que la banane, le haricot, le sorgho, le manioc, les patates douces, les colocases, l'arachide, le petit pois et l'éleusine. Le riz y a été introduit très récemment.

La grande partie des ressources monétaires vient de la récolte et de la vente du café car les produits vivriers servent quasi exclusivement aux besoins alimentaires.

Il y a cent quatre-vingt-dix (190) étangs piscicoles dont un (1) étang modèle. L'élevage du petit bétail domine; celui du gros bétail est très limité pour des raisons liées essentiellement au problème de pâturages devenus très rares. Notons que dans le cadre de l'amélioration de l'habitat la commune compte dix (10) associations de tuiliers.

IV. 3 . CARACTERISTIQUES SOCIALES.

L'infrastructure sociale n'est pas très développée. Sur un total de 53.172 habitants, la commune ne compte qu'un seul dispensaire, pas un seul hôpital.

La commune est bien pourvue en eau potable avec 104 sources dont l'aménagement a été terminé à la fin du mois de Mars 1990.

Concernant l'infrastructure socio-sanitaire, la commune dispose, tel que dit ci-haut, d'un dispensaire privé situé à Gitaramuka et tenu actuellement par des Soeurs Rwandaïses. Il dessert une population dépassant 50.000 habitants. Le personnel et l'équipement sont au complet mais les médicaments sont insuffisants.

Au niveau de la promotion sociale, il n'y a pas de centres socio-éducatifs. On note cependant:

10 associations de tuiliers
3 associations de femmes
2 coopératives de production
8 groupements caféicoles de volontaires
10 groupements communautaires de pépinières de café.

Il n'y a plus de coopérative de consommation. La Coopérative d'Epargne et de Crédit (COOPEC) fonctionne normalement. Les crédits sont impartialement accordés mais la dette pèse lourd. Les membres épargnent plus ou moins selon les saisons, les hausses étant enregistrées pendant la campagne café.

La commune compte quatre (4) villages: Gitaramuka, Nyaruhinda, Nyakabugu et Rubuga.

Concernant l'encadrement de la jeunesse on note des rencontres sportives (de foot-ball surtout) entre les secteurs et les zones de la commune. On compte plusieurs groupes d'animation qui s'entraînent régulièrement les samedi après les travaux de développement communautaire (T.D.C.). Cet encadrement est surtout assuré par les autorités communales, par le biais de la Jeunesse Révolutionnaire Rwagasore (JRR). Les jeunes gens et les jeunes filles sont alors mobilisés pour la production ainsi que pour les activités culturelles. Nous pouvons aussi noter une grande part des mouvements d'action catholique (Chiro, Xavéri, Scout, ...) qui attirent énormément les jeunes.

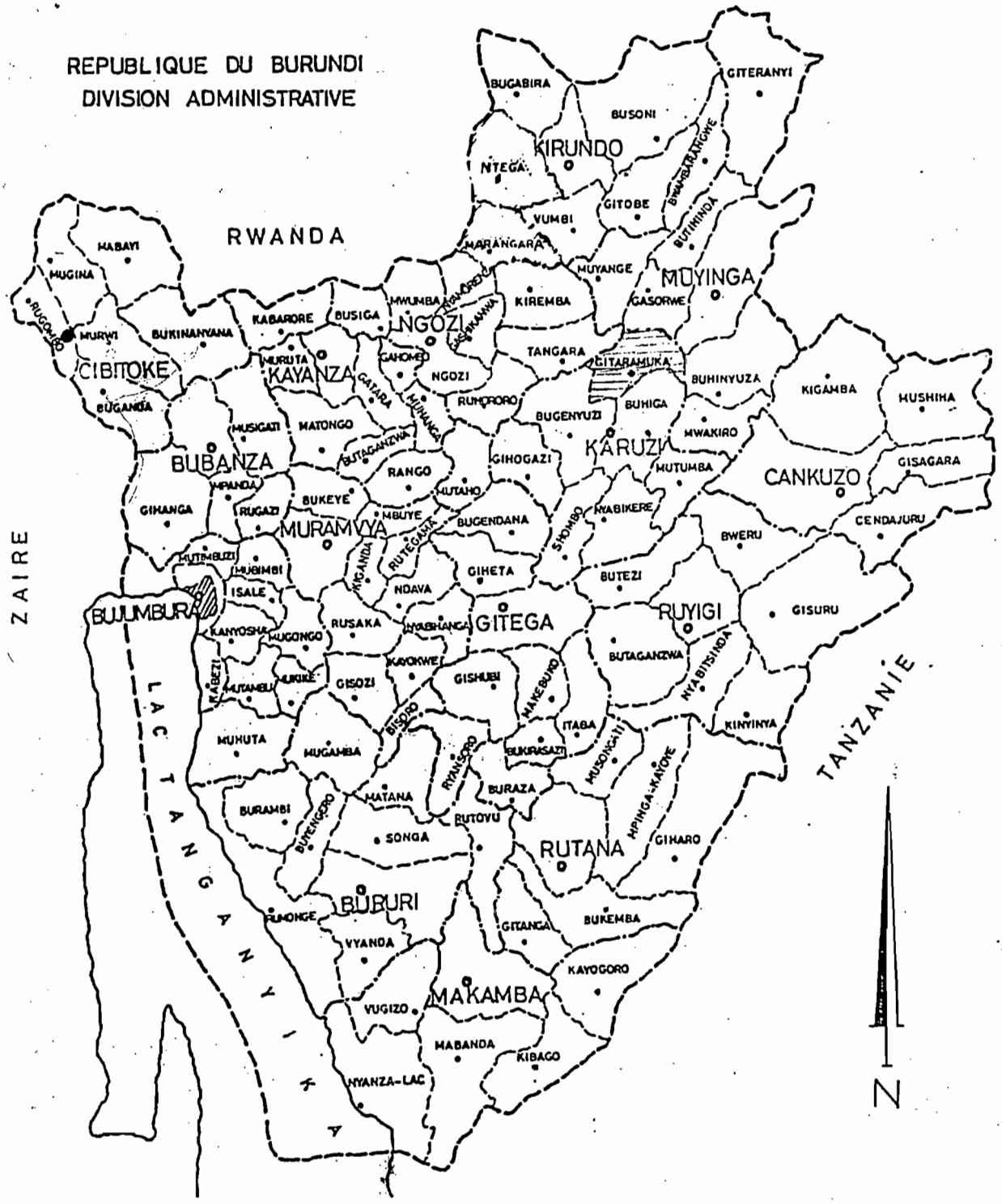
La conséquence de tout cela est que le jeune, qui est à la fois membre de la JRR et d'un mouvement d'action Catholique et qui est toujours régulier aux réunions, se heurte parfois à l'opposition des parents. La présence fréquente à ces activités extra-familiales le fait parfois qualifier de paresseux puisqu'il ne passe pas tout son temps à la maison comme le souhaitent ses parents, ce qui peut provoquer des conflits entre les parents et les jeunes(1).

Nous annexons à cette brève description du milieu d'enquête deux cartes. La première situe la commune de Gitaramuka par rapport à tout le pays tandis que la seconde traduit en détail les collines de la commune. Les informations relatives à l'une ou l'autre carte sont complétées par sa légende.

---

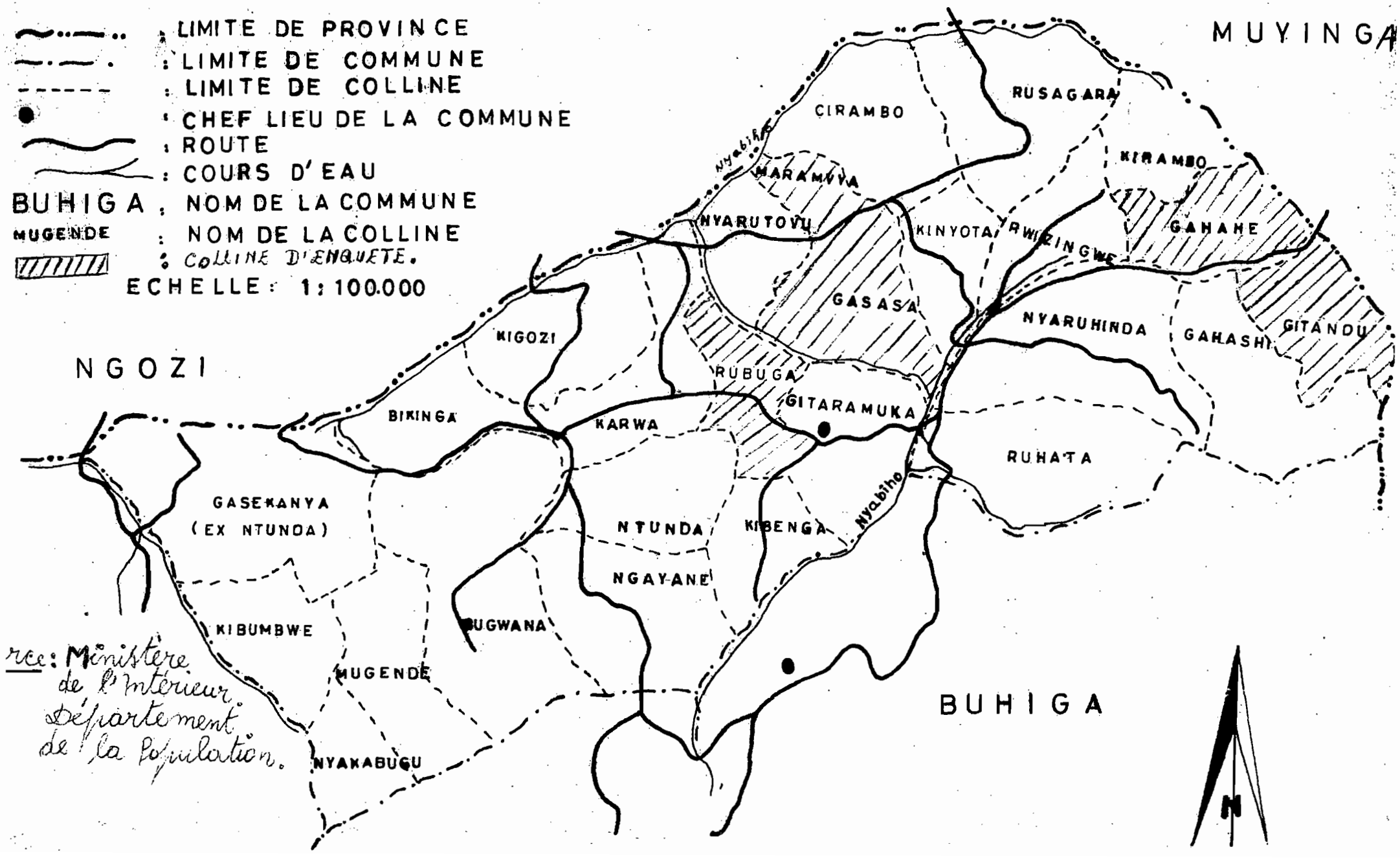
(1) Ces données se rapportant sur la présentation du milieu d'enquête sont contenues dans le document ci-après: Ministère de l'Intérieur, Département de l'Administration du territoire, Province de Karuzi, Commune de Gitaramuka, Le rapport communal du mois de Mars 1990.

a. Situation de la commune de Gitaramuka dans le Burundi.



Source : Ministère de l'Intérieur.
Département de la Population

6. COMMUNE GITARAMUKA



Source: Ministère de l'Intérieur, Département de la Population.

DEUXIEME PARTIE : CONSIDERATIONS METHODOLOGIQUES

CHAPITRE V : PROBLEMATIQUE, HYPOTHESES ET VARIABLES DE RECHERCHE.

V.1. PROBLEMATIQUE.

Des problèmes réels existent entre les jeunes et l'organisation traditionnelle vue sur les plans social, philosophique, moral, etc. Les jeunes et les parents n'ont ni les mêmes objectifs, ni la même philosophie de la vie pour pouvoir se comprendre.

Dans les milieux traditionnels, les rapports entre les enfants et les parents étaient régis par le principe d'autorité. Ils étaient dominés par l'obéissance, le respect, la crainte et la soumission.

De par les cours de sociologie et de psychologie sociale, nous savons qu'aucune société n'est statique; toutes les sociétés évoluent, sont dynamiques de par les contacts entre les civilisations, entre les cultures. Ainsi, au Burundi, grâce à l'influence de la civilisation occidentale, par le biais de l'école, les mass-media, les choses évoluent. Parmi celles-ci, nous noterons les rapports entre parents et enfants.

Comment se pose alors le problème? En effet, face à ce dynamisme, à cette évolution de la société sur tous les plans, les parents restent la plupart du temps figés dans leurs principes, dans leurs attitudes traditionnelles, montrant par là le refus du dialogue. Les parents dictent les idées, ils ne les échangent pas. Ils donnent des principes, ils ne les discutent pas. Ils ne font qu'imposer des ordres au jeune enfant.

Les jeunes, de par le savoir acquis à l'école, ne vénèrent plus les anciens. Cela est plus prononcé surtout dans les milieux urbains car la civilisation occidentale y exerce une influence plus importante qu'en milieu rural. Mais on ne peut pas se leurrer et dire que de tels conflits sont absents dans le milieu rural. En effet, les jeunes ruraux, suite au contact avec leurs camarades revenant des centres urbains et suite à l'influence des mass-media (radio) dont les messages sont peut-être mal interprétés, acquièrent eux aussi de nouveaux comportements, qui ne plaisent pas à leurs parents. Ils pensent alors que les règles et conduites ancestrales précédemment citées (soumission, obéissance, respect) ne sont que des obstacles à l'émancipation personnelle et à l'évolution de la société.

Cela cause parfois des chocs, des conflits ouverts entre les jeunes ruraux et leurs parents de façon que les premiers accusent les seconds d'incompréhension, de conservatisme, de traditionalisme et sont à leur tour accusés d'"indiscipline", du manque de respect à l'égard des adultes, de désobéissance. Ce sont ces heurts que soulignent DEBRE (A.) et collaborateurs en ces termes:

> "On assiste incontestablement à l'heure actuelle (...) à une remise en question de bien des règles éducatives jusqu'alors apparaissant comme absolues et indiscutables. Le cadre familial, autrefois quelque peu rigide et de type patriarcal éclate et des heurts apparaissent évidents qui dans les générations précédentes ne rencontraient pas l'ampleur qu'ils atteignent aujourd'hui" (1).

C'est pour dire que les jeunes ne se soumettent pas à toutes les règles parentales. Cette attitude ne plaît évidemment pas aux parents car ils veulent que les enfants se conforment à tout ce qui est exigé par les adultes. Un manquement à cet égard est considéré par les parents comme une révolte du jeune contre l'autorité parentale.

Les jeunes ruraux ont assimilé ainsi de nouvelles valeurs en contradiction avec les anciennes qui sont celles des parents. En réalité, ils ne réagissent qu'à l'autorité-contrainte qui les prive de liberté et d'autonomie. Dès lors, les parents se considèrent en quelque sorte comme non respectés. Ils ne sont pas satisfaits de leurs relations avec leurs enfants. Oubliant le principe majeur que l'homme agit en général dans l'optique de ce qui lui plaît, de la façon dont il perçoit le monde médiat et immédiat, les parents se plaignent énormément de l'esprit d'indépendance dont font preuve les jeunes d'aujourd'hui. Une chose à préciser c'est que la "désobéissance", l'"indiscipline", le "manque de respect" que les parents reprochent à leurs enfants sont la traduction d'une opposition de conceptions, d'une divergence de points de vue et de principes de vie.

Nous ne nions pas que le père ou la mère ont la charge de guider l'enfant dans sa prise de contact avec l'activité sociale (production, rapports sociaux, etc.), de lui faire bénéficier de leur expérience de la vie et des choses, mais c'est plutôt la manière de le faire qui est à revoir.

Mais comme les parents se cramponnent à leurs principes figés, ils ne veulent pas céder aux désirs des jeunes ruraux, à leurs revendications; ils veulent plutôt renforcer leur autorité. Les jeunes vont alors ressentir davantage le poids de l'autorité parentale et le besoin d'épanouissement libre.

---

(1) (A.) DEBRE et al., Psychologie de la vie familiale, Paris, Fernand Nathan, 1976, p.365.

Comment alors les jeunes ruraux perçoivent cette autorité? Les conversations quotidiennes avec les camarades ayant été *en ville* leur servent-elles à se débarrasser de l'emprise parentale ou les y enfoncent-elles?

Est-ce que les jeunes filles et les jeunes garçons du milieu rural sont-ils conscients du "caractère répressif" et contraignant de l'autorité parentale? Et s'ils en sont conscients ont-ils des moyens de s'en débarrasser d'une façon effective?

Faudrait-il conseiller à ces jeunes de se cantonner dans une position plus ou moins collective d'opposition, de refus latent pour mieux se libérer de l'autorité des parents?

Est-ce que par hasard les jeunes du milieu rural redoutent l'autorité de leurs parents ou la remettent-ils en cause?

Conscients que les parents ont le droit et le devoir d'éduquer leurs enfants,nous voulons savoir comment les jeunes perçoivent et interprètent l'autorité de leurs parents. Ce n'est qu'à la lumière des points de vue des jeunes gens et jeunes filles que nous pourrons répondre aux questions posées ci-dessus.

Mais entre-temps nous pouvons formuler des réponses provisoires à ces questions, lesquelles réponses sont communément appelées hypothèses.

V.2. HYPOTHESES DE RECHERCHE.

Quand deux personnes sont mises en relations, chacune se forme une idée de l'autre. Il se produit une certaine prise de conscience de l'autre, ce qu'on peut appeler la perception d'autrui.

1. HYPOTHESE GENERALE.

Compte tenu de ce qui précède, nous formulons l'hypothèse générale suivante: Les jeunes ruraux de la commune de Gitaramuka ont une certaine perception de l'autorité des parents,perception variant avec le sexe et le niveau de scolarisation (1).

2. HYPOTHESES OPERATIONNELLES.

1) Les garçons plus que les filles de la commune de Gitaramuka perçoivent l'autorité parentale comme quelque chose d'infantilisant et veulent en être libérés car elle les empêche de s'affirmer, d'être libres.

2) Quel que soit le sexe, les jeunes ruraux n'ayant pas été sur les bancs de l'école se rebellent, moins que leurs camarades scolarisés, contre l'autorité parentale.

---

(1) Le concept "niveau de scolarisation" utilisé ici sera précisé dans la présentation des variables.

En effet, les premiers jugent l'autorité parentale nécessaire à l'intégration sociale alors que les seconds en détestent le caractère conservateur.

V. 3. LES VARIABLES.

Nous avons retenu deux variables: la variable sexe et la variable scolarisation.

- La variable sexe.

Nous tenons en considération la variable "sexe" car nous savons, grâce aux notions de psychologie générale et surtout grâce à la psychologie différentielle, que les filles et les garçons réagissent différemment devant certaines situations. La réponse à un stimulus peut varier selon que l'on est fille ou garçon.

Dans l'éducation traditionnelle burundaise, la jeune fille et le jeune garçon reçoivent une éducation différente et cela sur tous les plans: pratique, moral, physique,...(1).
Concernant l'éducation morale surtout, on recommande à la fille le "silence"; elle doit parler peu et surtout pas en public. Sur le plan physique, on ne demandait pas à la fille de faire des travaux exigeant une grande force physique; les travaux de ce genre étaient réservés aux garçons.

Les jeunes enfants grandissaient ainsi en intériorisant ces normes éducatives, sachant bien qu'il y a des travaux réservés aux garçons et ceux destinés aux filles. Même actuellement certains parents continuent à croire et pratiquent cette éducation différentielle. Les enfants intériorisent celle-ci et interprètent différemment l'autorité des parents selon que celle-ci s'adresse à une fille ou à un garçon.

- La variable scolarisation.

Par scolarisation, il faut entendre le fait que le jeune a été à l'école ou non. Autrement dit, il faut comprendre par là scolarisation ou non scolarisation. Les scolarisés ont été à l'école. Les non scolarisés n'ont jamais été à l'école. Ceux qui n'ont été scolarisés que jusqu'en sixième année primaire et qui sont rentrés à la maison n'ont pas encore tellement subi l'influence de l'école et, par conséquent, nous les assimilons aux non scolarisés. Nous prenons pour scolarisés ceux qui ont échoué dans la classe de septième année et au-delà, car nous croyons qu'à ce niveau ils ont subi une influence importante de l'école.

---

(1) L'éducation traditionnelle burundaise a été développée dans une partie à part. Nous ne donnons ici que les points saillants de cette éducation.

CHAPITRE VI : LA METHODE DE TRAVAIL

Dans ce chapitre, nous allons parler de la méthode et de l'instrument de travail, de la préenquête et de l'enquête proprement dite.

VI.1. METHODE ET INSTRUMENT DE TRAVAIL.

Notre étude porte sur la perception de l'autorité parentale par les jeunes ruraux. Il sera donc question de déterminer les attitudes et les perceptions qu'ont les jeunes du pouvoir exercé sur eux par les parents. Afin de pouvoir récolter les informations nécessaires à notre étude, nous pensons que la méthode de l'interview est la mieux indiquée.
D'ailleurs Festinger et Katz affirment que:

> "lorsqu'une enquête a pour objet principal des attitudes et des perceptions d'individus, l'approche la plus directe et, surtout la plus fructueuse consiste à interroger ces individus eux-mêmes".(1)

D'une manière générale, l'entretien ou l'interview constitue un procédé d'investigation scientifique utilisant le processus de communication verbale, pour recueillir des informations en fonction d'un objectif déterminé.

Notons qu'aucune méthode n'est facile, ni parfaite en soi; tout dépend de celui qui l'utilise et du genre d'information à recueillir. Il n'existe pas de méthode qui convient à toutes les situations de recherche. Il appartient donc au chercheur de choisir celle qui semble cerner le mieux les principaux aspects de son étude. Nous avons opté pour l'interview semi-structurée, semi-directive ou entretien guidé parce qu'adapté à notre population d'enquête.

Comment décrire l'interview semi-structurée ou entretien guidé (ou centré)?

Ici l'enquêteur accorde moins d'importance à la standardisation qu'à l'information elle-même. Toutefois, il faut qu'en fin d'entretien, une série d'objectifs précis soient atteints.
Voici ce qu'en disent J. Maisonneuve et M. Duchot cités par G. De Landsheere:

> "Un schéma définit les principaux thèmes à explorer et prévoit éventuellement certaines questions; mais la manière dont les thèmes seront amenés au cours de l'entretien, la façon dont les questions seront formulées et l'ordre dans lequel thèmes et questions apparaissent ne sont pas fixés d'avance"(2).

---

(1) L. FESTINGER, D. KATZ, Les méthodes de recherche dans les sciences sociales, Paris, P.U.F, tome2, 1974, pp.388-389.

(2) J.Maisonneuve et M.Duchot cités par G. DE LANDSHEERE dans son Introduction à la recherche en éducation, Paris, Armand-Colin-Bourrelier, 5ème édition, 1982, p.95.

Précisons que la technique d'entretien semi-structuré consistue une variante de la technique d'entretien non-directif de Carl ROGERS. Au cours de ce dernier, l'enquêteur laisse le sujet s'exprimer librement et évite des suppositions faites à l'avance.

Selon D'UNRUG, l'entretien semi-directif et l'entretien centré ou guidé se différencient de la méthode non-directive par "le fait qu'ils introduisent plusieurs questions au cours du dialogue tout en adoptant la technique et l'attitude non-directives"(1).

Nous avons préféré la technique d'entretien au questionnaire parce que notre échantillon comprend des analphabètes.

Nous avons également préféré l'entretien semi-directif à l'entretien non-structuré ou non-directif parce que dans ce dernier on laisse l'interviewé développer le sujet comme il l'entend à partir d'une question générale. Son utilisation ne nous permettrait pas de recueillir des données riches. En effet notre étude porte sur des perceptions qui sont, elles aussi, largement influencées par les motivations, les intérêts individuels. Pour cela, nous avons jugé bon d'orienter l'entretien dans la voie exigée par notre recherche en évitant les déraillements, les digressions.

Enfin, nous avons préféré l'entretien semi-structuré à l'entretien directif ou standardisé pour éviter les blocages des interviewés et ainsi favoriser leur spontanéité. Dans ce dernier type d'entretien, les questions sont préparées à l'avance et présentées dans un ordre invariable. La bonne procédure dans l'entretien semi-structuré serait que le sujet aborde les différents aspects de la question, de façon personnelle, le rôle de l'enquêteur n'étant que de le guider. Aussi ne pourra-t-il intervenir que pour demander des précisions et des éclaircissements, tout en évitant de revenir sur des questions auxquelles les sujets ont répondu d'une autre manière.

Signalons que grâce à un guide d'entretien, nous avons recueilli les données de l'enquête au moyen d'un magnétophone en vue de réduire autant que possible des pertes d'informations.

---

(1) Marie-Christine d'UNRUG, Analyse de contenu et acte de parole . De l'énoncé à l'énonciation, Paris, Editions Universitaires, 1974, p.87.

VI. 2. LA PREENQUETE.

Nous avons jugé bon de procéder à une préenquête pour avoir des informations préliminaires sur notre sujet d'étude. cela nous a alors permis de corriger certaines imprécisions, d'adapter les questions au niveau de notre échantillon et d'utiliser plus fructueusement le guide d'entretien.

Comme nous le disent R. PINTO et M. GRAWITZ pour justifier l'importance de la préenquête dans un travail de recherche scientifique,

> "il convient (donc) d'insister sur la nécessité d'une pré-enquête approfondie c'est-à-dire d'un essai d'enquête sur un petit nombre de sujets permettant de roder le questionnaire et de mieux rendre compte des difficultés"(1).

Mais ici on peut se poser une question: celle de connaître exactement ce nombre. A combien doivent être ces sujets de préenquête? A notre connaissance, nous n'avons pas vu de livre qui en parle.

Nous précisons que pour le choix des personnes à interviewer, nous nous sommes basé sur les variables retenues à savoir le sexe et le niveau de scolarisation. La préenquête s'est déroulée pendant les vacances de Noël 1989-1990 et a porté sur un échantillon de 23 sujets des 4 collines de recensement suivantes: Gahashi, Nyaruhinda, Ruhata et Rwizingwe. Les sujets sont répartis comme suit:

Tableau n°1: Répartition de la population de préenquête.

Colline	Garçons		Filles		Total
	Non scolarisés	Scolarisés	Non scolarisées	Scolarisées	
Nyaruhinda	2	2	2	1	7
Ruhata	2	0	3	0	5
Rwizingwe	1	1	1	1	4
Gahashi	4	0	3	0	7
Total	9	3	9	2	23

(1) R.PINTO et M.GRAWITZ, Méthodes des Sciences Sociales, Tome 2, Paris, Dalloz, 1964, p. 819.

Nous avons donc interrogé 12 garçons dont 9 n'ayant pas été à l'école et 3 ayant été sur les bancs de l' école secondaire mais vivant en milieu rural pour des raisons d'échecs aux études, et 11 filles (dont 9 non scolarisées et 2 scolarisées)

La préenquête nous a servi surtout à tester le guide d'entretien.
Elle nous a permis de juger de la pertinence des variables qui étaient choisies. En effet, nous avons constaté que les sujets non scolarisés des collines sans jeunes ruraux ayant été à l'école secondaire n'étaient pas armés pour répondre à certaines questions, notamment celles se rapportant à la comparaison des rapports que les parents établissent avec les non scolarisés d'une part et ceux entretenus avec les scolarisés d'autre part. Nous avons alors décidé de ne garder que les jeunes des collines qui comportent les non scolarisés et les scolarisés pour permettre à tous les interrogés d'aborder toutes les questions.

En ce qui concerne les entretiens faits au cours de la préenquête, nous sommes parvenu à nous familiariser avec la technique de l'entretien quant aux difficultés de blocages et/ou résistances qui pourraient survenir chez nos informateurs durant l'entretien.
Ayant sûrement maîtrisé la technique d'interview et acquis la facilité d'aborder nos informateurs, nous étions capable de mener à bien l'enquête proprement dite dont nous allons décrire le déroulement immédiatement.

VI. 3. L'ENQUETE PROPREMENT DITE.

Dans ce paragraphe, nous allons parler de la détermination des collines d'enquête (collines cibles) et de la détermination de l'échantillon.

VI. 3.1. DETERMINATION DES COLLINES CIBLES.

Nous avons eu à souligner que notre étude porte sur les jeunes de la commune de Gitaramuka. Mais la nature de la recherche et surtout les variables retenues nous ont permis d'éliminer certaines collines de la commune, parce que ne répondant pas aux critères considérés. Ainsi avons-nous décidé de ne garder que les collines ayant des jeunes de 13 à 25 ans, et ces dernières doivent avoir dans cette catégorie des jeunes scolarisés et des jeunes non scolarisés. Pour cela, nous n'avons gardé que les collines ci-après: Maramvya, Rubuga, Gasasa, Gitandu et Gahahe.

VI. 3.2. DETERMINATION DE L'ECHANTILLON.

Nous faisons remarquer au lecteur que, grâce au concours des chefs de collines et conseillers communaux dans la région considérée et grâce au concours des responsables des cellules administratives, nous avons procédé au recensement des jeunes ruraux scolarisés et non scolarisés de 13 à 25 ans.

Les effectifs obtenus sur chaque colline concernée sont les suivants:

Tableau n°2: Effectifs des jeunes des collines d'enquête.

Collines	Effectifs		
	Garçons	Filles	Total
1. Maramvya	73	78	151
2. Rubuga	96	63	159
3. Gasasa	91	67	158
4. Gitandu	44	32	76
5. Gahahe	50	40	90
Total	354	280	634

634 jeunes constituent pour nous la population parente. Vu que cette population est très grande, nous ne pouvions pas avoir le temps d'interroger tout le monde. Bien que la plupart des chercheurs reconnaissent la nécessité de l'échantillonnage, le problème de la détermination du nombre de sujets nécessaires pour satisfaire au principe de représentativité reste posé parce que ce dernier n'indique pas d'une façon exacte et précise la taille de l'échantillon à prendre ou bien, fait objet de divergence de positions entre les statisticiens et les psychostatisticiens. C'est cela qu'a bien souligné Mgr Michel KARIKUNZIRA quand il dit que:

> "Il n'y a pas de nombre fixe des unités qui constituent un échantillon. Certains statisticiens se contentent de dire que l'échantillon doit être adéquat, c'est-à-dire suffisamment grand. D'autres, et ils sont les plus nombreux, affirment, sans précision, que le nombre des éléments d'un échantillon doit être grand"(1).

Toutefois JAVEAU affirme qu'

> "aucun échantillon ne devrait comporter moins de trente individus"(2).

Notre échantillon a été fixé à 64 sujets, soit 1/10 de la population parente. Avec cela, nous pensons avoir fait un bon échantillonnage. Echantillonner, tel que nous le précise Roger MUCCHIELLI, c'est:

> "limiter l'enquête à un petit nombre de personnes (une sur 10, ou une sur 20, ou une sur 200, ou une sur 2000, etc.) qui formera l'échantillon à l'intérieur de la population de l'enquête, telle qu'elle aura été définie antérieurement"(3).

---

(1) Michel KARIKUNZIRA, Cours de Pédagogie expérimentale, F.P.S.E. III, U.B., 1988-1989, p.44.

(2) JAVEAU (C.), L'enquête par questionnaire: Manuel à l'usage du praticien, Ed. de l'Université de Bruxelles, Paris, 1978, p. 28.

(3) MUCCHIELLI (R.), Le questionnaire dans l'enquête psycho-sociale Connaissance du problème, Paris, ESF, 5ème édition, 1973, p.17.

Après la détermination de l'échantillon, il nous fallait des sous-échantillons constitués par les jeunes à interviewer sur chaque colline. Ce nombre a été calculé par la règle de trois.

En appliquant cette règle, nous obtenons les différentes strates qui se composent respectivement de 15, 16, 16, 8 et 9 interviewés selon l'ordre de représentation des collines d'enquête. Il s'agit alors de l'échantillonnage pondéré stratifié (1). Chaque strate correspond proportionnellement à la population de chacune des collines sur lesquelles a porté l'enquête. La pondération réside dans le fait que la population des jeunes de chaque colline comparée au nombre total des jeunes de la commune de Gitaramuka équivaut au rapport entre le sous-échantillon et l'échantillon total.

Le détail de notre échantillon est présenté dans le tableau 3 ci-dessous.

Tableau n°3 : Répartition de l'échantillon selon les variables retenues.

Sexe / Scolarisation	Garçons	Filles	Total
Scolarisés	11	10	21
Non scolarisés	21	22	43
Total	32	32	64

VI.3.3. DEROULEMENT DE L'ENQUETE.

Avant de commencer nos enquêtes, nous avons écrit au Ministre de l'Intérieur qui a avisé le Gouverneur de la Province KARUZI et l'Administrateur de la commune de Gitaramuka pour nous autoriser à faire les enquêtes du 5 au 25 Avril 1990, chose qui a été faite. Les autorités administratives locales nous ont été d'un grand secours. L'administrateur communal que nous avions pris soin d'aviser de nouveau a informé les chefs de collines qui, en collaboration avec les responsables des cellules, avaient au départ procédé au recensement des jeunes concernés. C'est avec le même entrain qu'ils nous ont présenté aux familles des jeunes gens et jeunes filles auprès desquelles nous allions faire l'enquête et dont nous avions préalablement enregistré les nom et prénom.

(1) Pour la définition de l'échantillonnage stratifié, consulter Gilbert de LANDSHEERE, op. cit, p.383.

En ce qui concerne la conduite des entretiens, nous tenions à respecter la disponibilité des informateurs; nous fixions chaque fois un rendez-vous de commun accord avec nos sujets à interviewer et les autorités locales.
Faisons remarquer que cinq (5) à six (6) personnes étaient disponibles pour l'interview durant toute la journée parce c'était pendant une période d'intenses activités culturales et que certaines collines n'avaient jamais fait objet d'enquête.

Toutes les interviews ont été enregistrées sur des cassettes en vue des transcriptions intégrales ultérieures sur papier. Nous laissions le sujet aborder la question tel qu'il l'entendait, et lui accordions le temps nécessaire de développer les détails qu'il désirait donner. Ce n'est qu'à partir du moment que le sujet disait qu'il n'avait plus rien à ajouter que nous faisions des relances ou que nous lui posions des sous-questions pour avoir de plus amples informations. Nous n'avons jamais discuté avec notre interlocuteur ni marqué aucune désapprobation concernant son comportement, ses attitudes ou ses opinions manifestés. Seulement, en cas de nécessité, nous l'aidions à poursuivre son idée par des "vous avez raison", des " oui", ... "c'est bon",... y compris les regards affirmatifs et les signes de tête approbateurs que nous faisions pour l'encourager. Nous tenions à être le moins directif possible.

De même, les questions posées pour amener notre interviewé à développer son idée ne comportaient pas de suggestion. Mais, dans le souci d'encourager nos interviewés, nous répétions les derniers propos pour inciter chacun à continuer et préciser davantage ses idées. En tant qu'interviewer, nous avons joué le rôle d'un auditeur bienveillant qui recueillait des propos chez les informateurs. Nous nous sommes gardé de jouer le rôle d'éducateur, de conseiller ou de propagandiste. Nous n'exprimions pas nos sentiments ni nos opinions de désapprobation, d'étonnement ou de stupéfaction, pour ne pas inhiber le sujet d'enquête ou l'amener à prendre des positions défensives en répondant aux questions.

Rappelons que pendant tout le temps qu'a pris la récolte d'informations sur le terrain de recherche, nous nous sommes servi d'un guide d'entretien (voir annexe) et l'usage d'un magnétophone nous a permis de recueillir plus d'informations sans rien omettre.
Avant de procéder à l'entretien proprement dit, nous énoncions la consigne dont le libellé est en annexe.

CONCLUSION SUR LA DEUXIEME PARTIE.

Après les considérations théoriques générales, cette partie qui vient de s'achever s'est principalement basée sur la position du problème à l'étude et sur la démarche méthodologique y relative. Nous avons en fait essayé de décrire comment nous avons récolté les données sur le terrain de recherche et nous envisageons maintenant leur traitement quantitatif et qualitatif.

Cette troisième partie qui va suivre est la plus fastidieuse, mais nous la jugeons la plus importante parce que de sa qualité dépend en général la qualité de notre recherche prise globalement.

TROISIEME PARTIE : PRESENTATION , ANALYSE ET INTERPRETATION DES RESULTATS

INTRODUCTION.

Dans cette troisième partie du travail, nous abordons une phase capitale de notre étude de la perception de l'autorité parentale par les jeunes ruraux de la commune de Gitaramuka. Cette partie est la plus importante de toutes les autres parce qu'à travers elle nous allons infirmer ou confirmer nos hypothèses de travail. C'est dire qu'elle nous permettra de comparer et de lier nos présupposés théoriques avec les données recueillies auprès de nos informateurs. Elle consistera dans la présentation, l'analyse et l'interprétation quantitative et qualitative des données que nous a fournies l'enquête.

Pour effectuer cette triple opération, nous avons subdivisé cette troisième partie en trois chapitres ou thèmes.

Le premier chapitre expose des données générales portant sur l'appréciation globale de la sévérité des parents à l'égard des jeunes. A l'intérieur de ce chapitre, nous verrons deux sous-thèmes. Le premier portera sur la façon dont les jeunes se croient être perçus ou jugés par les parents. Dans le deuxième sous-thème, il est demandé aux jeunes de rendre compte des contraintes parentales leur faites en comparant d'une part les garçons et les filles et d'autre part les scolarisés et les non scolarisés. Le deuxième chapitre nous présentera les réactions des parents à l'égard des conduites répréhensibles chez les jeunes. Un premier sous-thème précisera les choses que les parents exigent aux jeunes.
Un deuxième sous-thème rendra compte de quelques conduites des jeunes désapprouvées par les parents. Partant, nous avons jugé bon de prévoir un troisième sous-thème portant sur les réactions de ces derniers à l'égard de la méconduite de la jeunesse. Un quatrième sous-thème clôturera ce chapitre et parlera des attitudes adoptées par les jeunes suite aux réactions de leurs parents aux comportements désapprouvés par eux.

Le troisième et dernier chapitre parlera de la façon dont les jeunes pensent que l'amélioration de leurs relations avec les parents devrait être opérée. Un premier sous-thème de ce chapitre relatera, d'après les jeunes interviewés, les attitudes parentales désapprouvées par la jeunesse. Cela a suscité la prévision d'un deuxième sous-thème portant sur les changements souhaités par les jeunes pour l'amélioration de leurs relations avec les parents.
7
Enfin une conclusion générale dans laquelle nous ferons quelques réflexions personnelles clôturera notre recherche.

CHAPITRE VII : APPRECIATION GENERALE DE LA SEVERITE DES PARENTS A L'EGARD DES JEUNES

0. INTRODUCTION.

Le présent chapitre semblerait être superflu au lecteur qui se poserait la question de savoir pourquoi faire une appréciation de la sévérité des parents envers les jeunes par ces derniers. Nous avons d'abord voulu faire parler les jeunes pour rendre compte des impressions des parents sur la situation éducative. Ensuite, il faut savoir que l'autorité parentale est une relation de perception mutuelle. Celle-ci est bonne ou mauvaise selon que les deux partenaires ont des rapports régis par une compréhension mutuelle ou non. Autrement dit, on peut dire que si les parents et les jeunes sont contents ou mécontents les uns des autres dans leurs attentes respectives, ils auront une bonne ou mauvaise impression les uns des autres, avec comme corollaire des relations de tension ou celles de compréhension mutuelle authentique.

Nous évoquons alors l'articulation présente parce que notre sujet portant sur la façon dont les jeunes perçoivent l'autorité parentale implique le fait de savoir, par le biais de ces derniers qui peuvent en avoir conscience ou non, ce que pensent leurs parents de la conduite des jeunes actuellement. Nous le faisons ainsi parce que selon que les parents sont sévères ou non à l'égard des jeunes, des enfants en général, ceux-ci vont, selon la personnalité de chacun d'eux, répondre ou non aux exigences et exécuter les ordres des parents. Cette sévérité des parents est elle-même influencée par la conduite des jeunes, par l'image que les parents ont de ces derniers.

Dans cette optique, nous laisserons d'abord les jeunes parler, dans le premier sous-thème de ce chapitre, de la façon dont ils se croient être perçus par les parents qui exercent une autorité sur eux. Dans le deuxième sous-thème, les jeunes nous rendront compte de l'attitude discriminative ou non que prennent les parents à l'égard d'eux. Pour toutes ces raisons, nous avons jugé bon prévoir ce chapitre.

VII. 1. LA FACON DONT LES JEUNES SE CROIENT ETRE JUGES PAR LES PARENTS.

Tableau n°4: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable sexe.

Sexe / Indicateurs	Garçons(32)		Filles(32)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Les parents ont une bonne image de nous. Nous sommes bien jugés par eux.	4	12,5	3	9,37	7	10,94
2. Les parents ont une mauvaise image de nous. Nous sommes mal jugés par eux.	23	71,87	24	75	47	73,44
3. L'image que les parents ont de nous est ambivalente. Parfois elle est bonne, d'autres fois elle est mauvaise.	5	15,62	5	15,62	10	15,62
Total	32	100	32	100	64	100

La question qui se pose pour l' interprétation des données de ce tableau est de savoir si la répartition des effectifs est liée à la variable sexe. Un test dénommé " Test de Khi carré" nous permet alors de nous assurer si oui ou non les différences de répartition des effectifs est due à la variable sexe. Nous posons alors l'hypothèse nulle selon laquelle la répartition des effectifs suivant la façon dont les jeunes se croient être jugés est due à la variable examinée dans ce tableau.

Nous procédons, pour la vérification de cette hypothèse au calcul du Khi carré (X^2). A ce sujet, le tableau de contingence se présente de la façon suivante:

fo	fc	fo-fc	$(fo-fc)-\frac{1}{2}$	$[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2$	$\frac{[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2}{fc}$
4	3,5	0,5	0	0	0
23	23,5	-0,5	-1	1	0,04
5	5	0	-0,5	0,25	0,05
3	3,5	-0,5	-1	1	0,28
24	23,5	0,5	0	0	0
5	5	0	-0,5	0,25	0,05
					$X^2c=0,42$

X^2 calculé=0,42

Le nombre des degrés de libertés V(ou L)= (K-1)(R-1).
Dans ce cas précis L=(2-1)(3-1)
L=2.

Pour p=0,05 , X^2 lu = 5,99

X^2 calculé= 0,42 alors que X^2 lu à p=0,05 et à L=2 est égal à 5,99. Il est supérieur à X^2 calculé. Nous adoptons alors l'hypothèse nulle: la répartition des effectifs n'est pas liée au sexe des interviewés.

Nous constatons que 71,87 % des garçons et 75 % des filles affirment que les parents ont une mauvaise image des jeunes alors que 12,5 % des jeunes gens et 9,37 % des jeunes filles disent que cette image est redorée. 15,62 % des filles et 15,62 % des garçons soutiennent que les parents ont une image ambivalente de la jeunesse actuelle.

Ces résultats méritent alors une analyse attentive, surtout pour un sujet traitant de l'autorité parentale exercée sur les jeunes. En attendant les conclusions définitives à tirer, voyons si les scolarisés et les non scolarisés donnent comparativement les mêmes réponses (fréquences) que le tableau précédent.

Tableau n°5: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable scolarisation.

Scolarisation / Indicateurs	Scolarisés(21)		Non scolarisés(43)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Les parents ont une bonne image de nous. Nous sommes bien jugés par eux.	3	14,28	4	9,30	7	10,94
2. Les parents ont une mauvaise image de nous. Nous sommes mal jugés par eux.	16	76,19	31	72,09	47	73,44
3. L'image que les parents ont de nous est ambivalente. Parfois elle est bonne, d'autres fois elle est mauvaise.	2	9,52	8	18,60	10	15,62
Total	21	100	43	100	64	100

Nous constatons que là aussi les résultats penchent beaucoup vers le deuxième indicateur. En effet, celui-ci regroupe 76,19 % des scolarisés et 72,09 des non scolarisés. 14,28 % des scolarisés et 9,30 % des non scolarisés soutiennent qu'ils sont bien vus par les parents parce qu'ils exécutent parfaitement les ordres de ces derniers. Enfin 9,52 % des scolarisés et 18,60 % des non scolarisés affirment que cette image est ambivalente: tantôt on est bien vu, tantôt on est mal vu comme l'ont affirmé la plupart de nos interviewés dont les propos se rapprochent de la réponse suivante:

> "Biravanze. Nta nyambo ibura agahonzi. Igihe kimwe usanga bavuga urwaruka neza, ikindi gihe ugasanga baruvuga nabi"(1).

Cela veut dire:

> "C'est mélangé (du bien et du mal). On ne peut pas être totalement parfait. Parfois, ils (parents) ont une bonne image de la jeunesse, d'autres fois ils en parlent mal"

(1) KG, J.B, 25 ans, garçon,non scolarisé, colline GASASA.

Remarquons que dans le tableau précédent nous avons affaire à des pourcentages très rapprochés et ce n'est que le test de Khi carré qui peut nous permettre de dire si oui ou non les différences sont significatives. En partant de l'hypothèse nulle selon laquelle les différences constatées sont imputables à la variable à l'étude, nous présentons ci-dessous le tableau de contingence de X^2.

fo	fc	fo-fc	$(fo-fc)-\frac{1}{2}$	$[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2$	$\frac{[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2}{fc}$
3	2,30	0,70	0,20	0,04	0,02
16	15,42	0,58	0,08	0,01	0
2	3,28	-1,28	-1,78	3,17	0,97
4	4,70	-0,70	1,2	1,44	0,31
31	31,58	-0,58	-1,08	1,17	0,04
8	6,72	1,28	0,78	0,61	0,09
					$X^2c=1,43$

p= 0,05
X^2c= 1,43
X^2 lu= 5,99 (à L=2 et à p= 0,05)
X^2 lu est supérieur à X^2 calculé. Les différences constatées dans la répartition des effectifs ne sont pas attribuables à la variable étudiée et ne sont donc pas liées à la scolarisation.

Voici les résultats de la présentation simultanée des deux variables retenues.

Tableau n°6: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable sexe et la variable scolarisation.

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
1. Les parents ont une bonne image de nous. Nous sommes bien jugés par eux.	2	18,18	2	9,52	1	10	2	9,09	7	10,94
2. Les parents ont une mauvaise image de nous. Nous sommes mal jugés par eux.	8	72,73	15	71,43	8	80	16	72,73	47	73,44
3. L'image que les parents ont de nous est ambivalente. Parfois elle est bonne, d'autres fois elle est mauvaise.	1	9,09	4	19,05	1	10	4	18,18	10	15,62
Total	11	100	21	100	10	100	22	100	64	100

Le tableau précédent résulte en fait de la présentation simultanée des variables que nous avons retenues. Il est alors le résultat de la combinaison des deux tableaux 4 et 5 dont nous avons tiré des conclusions après le calcul de Khi carré. Partant de cela, nous pouvons affirmer, sans risque d'erreur, qu'ici aussi la répartition des effectifs n'est pas liée à l'influence des variables prises en compte.

Nous constatons alors que 18,18% des garçons scolarisés contre 9,52% des garçons non scolarisés affirment être bien jugés par les parents. Ce jugement, cette façon de voir a été avancé(e) par une fille scolarisée sur 10, soit 10% et par 2 filles non scolarisées sur 22, soit 9,09%.

La grande partie de nos interviewés se croient alors être mal jugés par les parents. En effet, parmi les garçons 72,73% des scolarisés et 71,43% des non scolarisés affirment cela.
La fréquence est quasi équivalente chez les filles interviewées où 80% des scolarisées et 72,73% des non scolarisées disent que les parents ont une mauvaise image de la jeunesse actuelle.

Notons tout de même que seul un (1) garçon scolarisé sur 11, soit 9,09% et une fille scolarisée sur 10 soit 10% voient que les parents ont une image ambivalente des jeunes. Parfois ils disent que la jeunesse se conduit bien et d'autres fois où ils ne voient en elle que méconduite. C'est aussi soulevé par 19,05% des garçons non scolarisés et 18,18% des filles non scolarisées.

Si le test de Khi carré nous a prouvé que la façon dont les jeunes se croient être jugés par les parents ne dépend ni du sexe, ni de la scolarisation des interviewés, une lecture verticale des résultats ne doit pas nous laisser indifférent.

La plupart des jeunes aussi bien garçons que filles, scolarisés et non scolarisés croient que les parents ont une mauvaise image d'eux:

18,18% des garçons scolarisés contre 9,52% des garçons non scolarisés affirment le contraire, idée partagée par 10% des filles scolarisées et 9,09% des filles non scolarisées.
72,73% des garçons scolarisés et 71,43% des garçons non scolarisés contre 80% des filles scolarisées et 72,73% des filles non scolarisées affirment que les parents ne les voient pas d'un bon oeil.
9,09% des garçons scolarisés et 19,05% des non scolarisés contre 10% des filles scolarisées et 18,18% des non scolarisées évoquant le troisième indicateur.

Globalement, nous retenons donc que les parents, voire les adultes n'admirent pas la conduite de la jeunesse actuelle et en ont une mauvaise image. Pourquoi cela? Est-ce que la jeunesse actuelle ne répondrait-elle pas aux exigences des parents et n'exécuterait-elle pas leurs ordres? Est-ce une attitude auto-punitive qui domine les jeunes sans qu'elle soit justifiée? ou bien le jeune Burundais actuel ne répond-il pas au profil du Burundais des anciens temps ancestraux qui servent de référence aux parents? Nous répondrons à ces questions plus loin en comparant d'une part les exigences des parents et les conduites désapprouvées par ces derniers chez les jeunes, d'autre part les réactions des parents à l'égard de cette méconduite et les attitudes habituelles des jeunes.

Mais remarquons d'avance que le jeune Burundais actuel ne répond presque plus au profil de celui du temps de la jeunesse des parents. C'est le reproche que font ceux-ci à celui-là tel que nous l'ont confirmé la plupart de nos informateurs dont les propos sont résumés par l'un d'eux, en ces termes:

> "Abavyeyi batuvuga nabi ngo urwaruka rw'ubu nta ndero rufise ngo abana bari aba kera. Ariko duca dusanga nyene ubu, ngira ngo kubera nyene amashure yongerekanye akaducisha ubwenge, nka bamwe bamwe bavuye mu mashure, niho uca usanga ari bo bavamwo n'abagira nabi, batera ingorane bigatuma abavyeyi batuvuga nabi. Sinshobora kumenya ibituma, simenya ko biterwa n'amashure canke n'umutima baba baravukanye"(1).

---

(1) BK.M., non scolarisé, 19 ans, colline GITANDU

Ce qui veut dire:

> "Les parents ont une mauvaise image de nous et disent que la jeunesse actuelle n'est pas aussi bien éduquée que celle des anciens temps. Mais si nous analysons bien la situation actuelle, nous trouvons que, peut-être sous l'influence croissante de la scolarisation, certains de ceux qui ont été scolarisés deviennent mauvais, posent des problèmes qui font que les parents parlent mal de nous. Les causes de cette méconduite, je ne peux pas les connaître, je ne sais pas si c'est dû à l'influence de l'école ou bien à leur personnalité propre avec laquelle ils sont nés".

Nous comprenons donc que les parents ont le regret des temps passés et ne comprennent pas la jeunesse actuelle.

Etant donné que certains parents, sinon la plupart, sont restés attachés à la tradition, les jeunes qui se révoltent contre celle-ci constituent à leurs yeux un des obstacles à la réalisation de leurs aspirations en matière d'éducation.

Si, dans l'ensemble, les jeunes ont conscience que les parents ont une mauvaise image d'eux, cela va marquer alors l'état de leurs relations mutuelles. Si cela est justifié, les parents ne vont pas pour autant laisser la jeunesse faire tout ce qu'elle veut. Ils veulent cultiver dans l'esprit des jeunes certaines valeurs et modes de penser et de voir. Ils veulent sauvegarder l'honneur de la famille en blâmant le vice et en cultivant la vertu.

Si les parents ont une mauvaise image de la jeunesse actuelle, c'est que, rappelons-le, ils n'ont pas effacé de leur système de référence le mythe d'une société traditionnelle où il faisait bon de vivre. Avec ce mythe d'un bonheur perdu, ils manifestent alors un grand attachement aux valeurs traditionnelles et, partant, deviennent très exigeants dans leurs ordres comme nous le verrons plus loin. Les raisons qui font que les parents parlent mal des jeunes ne manquent pas et ces derniers en sont conscients comme nous l'avons constaté dans les propos de la plupart de nos interviewés résumés par la déclaration suivante:

> "Abavyeyi, urwaruka baruvuga nabi, kandi si bo baruvuga ni rwo rwivuga. Barashobora kwigenza nabi, bagira ivyo abavyeyi badashaka, kuko bitagirwa kera" (1).

---

(1) NDR. C., non scolarisée, 17 ans, colline MARAMVYA.

Ce qui veut dire que:

> "Les parents médisent de la jeunesse et ils n'y sont pour rien parce que c'est elle qui se fait mauvaise presse. Ils peuvent se méconduire, faisant des choses qui ne plaisent pas aux parents parce qu'elles ne se faisaient pas dans les anciens temps".

Cela pose alors la question de connaître la conduite exigée par les parents et celle manifestée par les jeunes mais ne plaisant pas à ceux-là. Nous y reviendrons.

CONCLUSION SUR LE SOUS-THEME VII.1.

Nous venons de nous rendre compte de la façon dont la jeunesse se croit être perçue par les parents. Ceux-ci ont une image ternie des jeunes d'aujourd'hui parce qu'ils ne répondent pas au profil du jeune Burundais du temps de la jeunesse des parents. Au total 73,44% des jeunes gens et jeunes filles, scolarisés et non scolarisés sont conscients que les parents ont une mauvaise image d'eux contre 10,94% qui avouent le contraire. Seuls 15,62% de nos interviewés disent que les parents ont des jeunes un image ambivalente.

Si, dans l'ensemble les choses se présentent ainsi, c'est que les relations entre les deux catégories ne sont pas bonnes. Ne pouvant pas laisser les jeunes continuer à aller dans la mauvaise voie dont les parents veulent les détourner, ceux-ci vont, pensons-nous, être plus sévères à l'égard de ceux-là pour les redresser. Mais la question qui se pose est celle de savoir si cette sévérité sera appliquée de la même manière aux filles et aux garçons, aux scolarisés et aux non scolarisés. La réponse à cette question sera donnée à travers le sous-thème qui suit.

VII.2. L'EGALITE DES JEUNES DEVANT LA SEVERITE DES PARENTS: MYTHE OU REALITE?

Par le présent sous-thème, nous voulons voir si oui ou non les parents manifestent la même sévérité à tous les jeunes indépendamment du sexe et de la scolarisation de ces derniers. C'est pourquoi nous allons comparer, dans un premier temps, les filles et les garçons et en deuxième lieu les scolarisés et les non scolarisés en ce qui concerne la sévérité leur appliquée par les parents.

VII.2.1. COMPARAISON DES FILLES ET GARCONS.

Concernant la sévérité manifestée comparativement à l'égard des jeunes gens et à l'égard des jeunes filles, nous présentons dans les tableaux 7, 8 et 9 les données recueillies chez nos informateurs qui se sont exprimés sur cela. Le tableau 7 présente les résultats obtenus en tenant compte du sexe des interviewés. Le tableau 8 les présente en considérant la variable scolarisation alors que le tableau 9 est le résultat d'une présentation simultanée des deux variables retenues.

Tableau n°7: Répartition des fréquences des indicateurs en fonction de la variable sexe.

Sexe / Indicateurs	Garçons(32)		Filles(32)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Les parents contraignent beaucoup plus les filles que les garçons.	9	28,12	13	40,62	22	34,37
2. Les parents sont plus sévères à l'égard des garçons qu'à l'égard des filles	1	3,12	3	9,37	4	6,25
3. Dans leurs contraintes, les parents appliquent la même sévérité aux filles et aux garçons.	22	68,75	16	50	38	59,37
Total	32	100	32	100	64	100

Le tableau 7 nous indique que 68,75% des garçons affirment que les parents manifestent la même sévérité à l'égard des jeunes des deux sexes alors que 28,12% des garçons disent qu'ils contraignent beaucoup plus les filles que les garçons.
1 seul garçon sur 32, soit 3,12% affirme que les garçons subissent beaucoup plus que les filles les contraintes parentales.

Quant aux filles, 50% d'entre elles avouent que les parents ne font pas de discrimination de sexe dans leur sévérité; 40,62% d'elles disent que les parents sont plus sévères à l'égard des filles qu'à l'égard des garçons, 9,37% des filles affirment l'inverse.

Nous procédons au calcul de Khi carré pour voir si les différences sont significatives. Le tableau de contingence de Khi carré nous donne les résultats ci-après:

fo	fc	fo-fc	$(fo-fc)-\frac{1}{2}$	$[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2$	$\frac{[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2}{fc}$
9	11	-2	-2,5	6,25	0,57
1	2	-1	-1,5	2,25	1,12
22	19	3	2,5	6,25	0,33
13	11	2	1,5	2,25	0,20
3	2	1	0,5	0,25	0,12
16	19	-3	-3,5	12,25	0,64
					$X^2c=2,98$

p= 0,05 ; L=2
X^2calculé= 2,98

A p=0,05 et avec L=2, X^2lu= 5,99.
Il est donc supérieur au X^2calculé qui est 2,98. Nous pouvons donc retenir l'hypothèse nulle selon laquelle la répartition des effectifs n'est pas liée au sexe des interviewés.

Les présents résultats suggèrent que les parents sont gagnés par la mentalité moderne en ce qui concerne l'égalité des deux sexes en droits et en devoirs. Avant de tirer une conclusion définitive, voyons l'influence de la variable scolarisation sur les données recueillies chez nos informateurs.

Tableau n°8: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable scolarisation.

Scolarisation / Indicateurs	Scolarisés(21)		Non scolarisés(43)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Les parents contraignent beaucoup plus les filles que les garçons.	5	23,81	17	39,53	22	34,37
2. Les parents sont plus sévères à l'égard des garçons qu'à l'égard des filles	0	0	4	9,30	4	6,25
3. Dans leurs contraintes, les parents appliquent la même sévérité aux filles et aux garçons.	16	76,19	22	51,16	38	59,37
Total	21	100	43	100	64	100

Le test de Khi carré nous permettra de dire si oui ou non les différences sont significatives. Nous présentons ci-après le tableau de contingence de X^2.

fo	fc	fo-fc	$(fo-fc)-\frac{1}{2}$	$[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2$	$\frac{[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2}{fc}$
5	7,22	-2,22	-2,72	7,40	1,02
0	1,31	-1,31	-1,81	3,28	2,50
16	12,47	3,53	3,03	9,18	0,74
17	14,78	2,22	1,72	2,96	0,20
4	2,69	1,31	0,81	0,66	0,24
22	25,53	-3,53	4,03	16,24	0,64
					X^2 =5,34

Le Khi carré lu à p= 0,05 et à L=2 dans la table des valeurs critiques du X^2 a une valeur de 5,99 , donc supérieur à la valeur du X^2 calculé qui est de 5,34. Nous retenons donc l'hypothèse nulle selon laquelle la répartition des fréquences n'est pas liée à la scolarisation des interviewés.

Mais si les différences ne sont pas significatives, il faut attirer l'attention sur les disparités des fréquences à travers les indicateurs. En effet, aucun scolarisé n'affirme que les parents sont plus sévères à l'égard des garçons qu'à l'égard des filles. Ceci n'est soutenu que par 9,30% des non scolarisés.
Que les parents contraignent beaucoup plus les filles que les garçons, cela est avancé par 23,81% des scolarisés. Ceci amènerait à dire que ces derniers voïent que les filles sont traitées plus sévèrement que leurs frères par l'autorité parentale. Enfin 76,19% des scolarisés et 51,16% des non scolarisés affirment que la sévérité des parents est manifestée indépendamment du sexe des jeunes.

Le tableau suivant nous donne les résultats de la présentation simultanée des variables retenues pour en tirer des conclusions y relatives.

Tableau n°9: Répartition des fréquences des indicateurs selon les variables sexe et scolarisation.

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
1. Les parents contraignent beaucoup plus les filles que garçons	3	27,27	6	28,57	2	20	11	50	22	34,37
2. Les parents sont plus sévères à l'égard des garçons qu'à l'égard des filles	0	0	1	4,76	0	0	3	13,64	4	6,25
3. Dans leurs contraintes, les parents appliquent une même sévérité aux filles et aux garçons.	8	72,72	14	66,67	8	80	8	36,36	38	59,37
Total	11	100	21	100	10	100	22	100	64	100

Etant donné qu'il s'agit d'un tableau de présentation simultanée des variables point n'est besoin de reprendre le calcul du Khi carré. Les deux tableaux précédant celui-ci, constitués l'un en fonction du sexe, l'autre en fonction de la scolarisation des interviewés, nous auront suffisamment informé sur cette réalité selon laquelle les parents sont plus sévères à l'égard des filles qu'à l'égard des garçons ou vice versa ou manifestent la même conduite aux jeunes des deux sexes. Elle n'est pas liée aux deux variables retenues.

Mais il apparaît évident que la grande fréquence des répartitions est concentrée sur le troisième indicateur. Nous résumons à ce sujet le contenu de la plupart de nos interviewés par les propos d'un des informateurs évoquant cela:

> "Bakarîra bose: nta mwana n'igitorwa. Umuvyeyi ariko aratanga impanuro, nta ndero isumba iyindi, nta mwana aruta uwundi. Ati uyu mwana reka ndamuhane cane kuko ari umuhungu canke ari umukobwa. Ahubwo amuhanura kugira ngo yisubireko. Yaba ari umuhungu aramukarîra kugira aze yitunge, abone ukuntu nawe azitunga, azibeshaho. Yaba umukobwa nawe kandi aramukarîra kugira aze agire ukuntu yibeshaho amenye ukuntu azibeshaho" (1).

Cela signifie ce qui suit:

> "Ils sont sévères envers tous (les jeunes). Il n'y a pas d'enfant qui vaille mieux que l'autre. Quand l'un des parents est en train de donner des conseils, pas d'éducation différentielle, pas d'enfant supérieur à un autre. Il ne se décide pas à punir très sévèrement un enfant parce que c'est un garçon ou bien une fille. Plutôt il le conseille pour qu'il change de conduite. Si c'est un garçon, il se montre très sévère pour qu'il apprenne à bien vivre dans le futur, apprenne comment mener sa vie d'une façon autonome.
> S'il s'agit d'une fille, l'un des parents fait de même pour qu'elle apprenne comment elle pourra mener une vie autonome".

Les jeunes sont donc conscients que les parents sont exigeants envers leurs enfants, indépendamment de leur sexe.

Quant aux propos de ceux qui affirment que les parents se montrent beaucoup plus contraignants envers les jeunes filles qu'envers les jeunes gens, ils peuvent se résumer en ce qui suit:

> "Bakarîra umukobwa kubera baba bariko baramuhanura azoshobora kwubaka urwiwe agiye mu Burundi. Izo mpanuro ntizikenewe cane ku muhungu, kuko umukobwa we iyo agiye mu rugo rw'uwundi, iyo adakoze neza biramugora. Nayo umuhungu na we iyo ari mu rugo amaze kwironkera urugo rwiwe, akaba ari mu rugo rwiwe, nk'umuvyeyi nta co bikiba bikimubwira, bikimunezeko"(2).

---

(1) KG., J.B., non scolarisé, 25 ans, Colline GASASA.
(2) NDY.V., non scolarisée, 18 ans, Colline GASASA.

Ce qui signifie:

"Ils (les parents) sont sévères à l'égard de la fille parce qu'ils sont en train de la conseiller afin qu'elle puisse être capable de bien tenir son foyer quand elle se mariera. Ces conseils ne sont pas nécessaires au jeune garçon, parce que la jeune fille, quand elle se marie, connaît des problèmes si elle ne travaille pas bien. Tandis que le jeune homme, lui, après avoir conquis son propre ménage, les parents ne s'en préoccupent plus".

Nous signalons que cela n'a été senti par aucune fille comme une sorte d'injustice de la part des parents: c'est une norme socialement valable. C'est en fait pour garantir leur propre honneur et garantir l'honneur de leurs enfants que les parents agissent ainsi, comme nous l'affirment les propos de la plupart de nos informateurs:

"Akarenganyo, nta ko, ni ukugira ntibisuzuguze"(1)

pour dire que:

"L'injustice, il n'y en a pas, c'est en fait pour ne pas se faire déprécier" (perdre son honneur).

Ceux qui déclarent que les parents sont plus sévères à l'égard des
garçons qu'à l'égard des filles avancent les raisons suivantes:

"Hakugoranwa n'umuhungu wogoranwa n'umukobwa. Bakarira abahungu kubera babatuma bakagambarara. Abakobwa naho bagambarara ngira ni buke"(2).

Ce qui signifie en substance que:

"En cas de situation difficile, il vaut mieux avoir à ses côtés une fille au lieu d'un garçon. Ils (les parents) sont sévères à l'égard des garçons parce qu'ils désobéissent à leurs ordres. Même si les filles sont désobéissantes, ce n'est pas fréquent".

Cela amènerait à croire que si les parents disent cela, c'est parce qu'ils voient que les filles sont peut-être peu rebelles, qu'elles sont plus travailleuses que leurs frères.

En plus du fait que les filles travaillent beaucoup plus pour les parents que leurs frères, les parents disent qu'en situation difficile il vaut mieux avoir à ses côtés une fille peut-être parce que les filles sont source d'avantages économiques: avant de donner leur fille en mariage, les parents reçoivent la dot de mariage.

D'après nos informateurs, le garçon ne subit pas aussi fortement que la fille les réprimandes des parents pour les multiples raisons que nous avons évoquées précédemment.

---

(1)KB.G, non scolarisée, 18 ans, Colline GITANDU.
(2)CZ.,G., non scolarisée, 14 ans, Colline RUBUGA.

Mais nous avons vu que, globalement, les parents traitent les jeunes des deux sexes de la même façon en cas de faute.
De par les impressions décrites précédemment, nous nous rendons compte que les parents s'imprègnent de plus en plus de la mentalité moderne à certains points de vue.

En effet, malgré le fait que la société paysanne soit, de par son histoire, liée à une certaine opinion qui préconise la supériorité du "sexe fort" sur le "sexe faible", la plupart de nos interviewés ont déclaré qu'ils sont actuellement d'avis que les deux sexes s'équivalent en droits. Mais nous faisons remarquer qu'on ne change pas une société en si peu de temps. Nous ne pouvons donc conclure à cette égalité des enfants des deux sexes qu'à la fin de ce travail. Entre-temps, nous voyons si l'égalité des scolarisés et des non scolarisés en droits et en devoirs est une réalité ou un mythe.

VII.2.2. LA COMPARAISON DES SCOLARISES ET DES NON SCOLARISES.

Comme il a été souligné précédemment, nous voulons voir si les parents contraignent plus les scolarisés que les non scolarisés ou vice versa ou qu'ils les traitent avec la même sévérité.
La présentation des informations données sur ce sujet par nos interviewés va se faire en considérant le sexe de ces derniers d'abord (tableau 10) et leur scolarisation (tableau 11) ensuite.

La présentation synthétique des données sera faite dans le tableau 12 où les deux variables seront présentées simultanément.

Tableau n°10: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable sexe.

Sexe / Indicateurs	Garçons(32)		Filles (32)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Les parents contraignent beaucoup plus les scolarisés que les non scolarisés	16	50	14	43,75	30	46,87
2. Les parents jugent plus sévèrement les non scolarisés que les scolarisés	1	3,12	2	6,25	3	4,69
3. Les parents traitent avec une même sévérité les scolarisés et les non scolarisés.	15	46,87	16	50	31	48,44
Total	32	100	32	100	64	100

Nous remarquons que 50% des garçons et 43,75% des filles disent que les parents sont plus sévères à l'égard des scolarisés qu'à l'égard des non scolarisés alors que 46,87% des garçons contre 50% des filles soutiennent que les parents ont la même attitude à l'égard des non scolarisés et des scolarisés.

Notons que seul un garçon sur 32 soit 3,12% et deux filles sur 32 soit 6,25% affirment que les parents sont plus sévères à l'égard des non scolarisés qu'à l'égard des scolarisés.
En lisant le tableau et en comparant verticalement les indicateurs, on voit que les écarts entre les pourcentages sont grands.
En lisant horizontalement les pourcentages, on voit que ceux-ci sont très rapprochés pour chaque indicateur.
Est-ce que la différence enregistrée en comparant les effectifs des garçons et ceux des filles est-elle significative pour nous permettre des explications au sujet de la variable?

Nous recourrons au test du Khi carré pour vérifier si cette différence est significative ou non. Le tableau de contingence nous donne les résultats suivants:

fo	fc	fo-fc	$(fo-fc)-\frac{1}{2}$	$[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2$	$\frac{[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2}{fc}$
16	15	1	0,5	0,25	0,02
1	1,5	-0,5	-1	1	0,67
15	15,5	-0,5	-1	1	0,06
14	15	-1	-1,5	2,25	0,15
2	1,5	0,5	0	0	0
16	15,5	0,5	0	0	0
					$X^2c=0,9$

p= 0,05
L= 2
X^2 calculé= 0,9
X^2 lu (à p= 0,05 et à L= 2)= 5,99

Donc X^2 lu est supérieur à X^2 calculé. Les différences de fréquence constatées ne sont pas liées à l'influence de la variable sexe.

Tableau n°11 : Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable scolarisation.

Scolarisation / Indicateurs	Scolarisés(21)		Non scolarisés(43)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Les parents contraignent beaucoup plus les scolarisés que les non scolarisés	11	52,38	19	44,19	30	46,87
2. Les parents jugent plus sévèrement les non scolarisés que les scolarisés	1	4,76	2	4,65	3	4,69
3. Les parents traitent avec une même sévérité les scolarisés et les non scolarisés.	9	42,86	22	51,16	31	48,44
Total	21	100	43	100	64	100

La lecture du tableau 11 nous fait constater que les effectifs sont très rapprochés en comparant les pourcentages. Nous remarquons que 52,38% des scolarisés et 44,19% des non scolaris soutiennent que les parents sont plus sévères à l'égard des scolaris qu'à l'égard des non scolarisés. La raison de cela serait que les parents se souviennent de toutes les dépenses allouées à la scolarisation de leurs fils (filles) qui, finalement, reviennent à l campagne dans laquelle ils ne sont pas tellement préparés à s'insére Les parents espéraient sortir de la misère du monde rural, mais voil qu'ils viennent d'être déçus par ces jeunes manquant la valorisation sociale procurée par le certificat ou le diplôme.

Un scolarisé sur 21, soit 4,76% et deux non scolarisés sur 43, soit 4,65% sont d'avis que la sévérité des parents s'adresse beaucoup plus aux non scolarisés qu'aux scolarisés. Voici les raison les plus plausibles qu'avancent les interviewés sur cette attitude d parents:

> "Bakarira abatagiye mu mashure kuko abahora mu mashure makuru ntibaba bazi kurima, barinda kubigisha kubera ata vyo baba bamenyereye. Ariko wewe wamye muhira unebwe na gatoyi, baca bagira ngo ni ivyo wigirisha, nta kigongwe bakugirira" (1).

(1) NTH. C., non scolarisée, 18 ans, colline MARAMVYA.

Ceci signifie substantiellement que:

> "Ils (les parents) sont sévères envers ceux qui n'ont pas été à l'école parce que ceux qui ont été à l'école secondaire ne savent pas comment cultiver. On doit les entraîner parce qu'ils n'y sont pas habitués. Tandis que si, toi qui as toujours été à la maison, tu deviens un peu paresseux ils te disent "tu feins de ne pas savoir cultiver" et n'ont pas pitié de toi".

Cela laisse à croire qu'à un certain moment l'attitude des parents ne différera pas tellement à l'égard des jeunes des deux groupes. 42,86% des scolarisés contre 51,16% des non scolarisés affirment que les parents traitent de la même manière, avec la même sévérité les scolarisés et les non scolarisés.

Comme les pourcentages sont très rapprochés, nous procédons au calcul du Khi carré qui peut nous permettre de dire si oui ou non les différences sont significatives. Le tableau de contingence du Khi carré donne les résultats ci-après:

fo	fc	fo-fc	$(fo-fc)-\frac{1}{2}$	$[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2$	$\frac{[(fo-fc)-\frac{1}{2}]^2}{fc}$
11	9,84	1,16	0,66	0,43	0,04
1	0,98	0,02	-0,48	0,23	0,23
9	10,17	-1,17	-1,67	2,79	0,27
19	20,16	-1,16	-1,66	2,75	0,14
2	2,01	-0,01	-0,51	0,26	0,13
22	20,83	1,17	0,67	0,45	0,02
					$X^2c=0,83$

p= 0,05
L= 2
X^2 lu (à p= 0,05 et à L= 2)= 5,99. Il est donc supérieur à la valeur du X^2 calculé qui est de 0,83. Donc, les différences constatées ne sont pas liées à la scolarisation des sujets interviewés. La réalité qu'ils expriment n'est pas influencée par la variable "scolarisation".

Tableau n°12: Répartition des fréquences des indicateurs selon les variables sexe et scolarisation.

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
1. Les parents contraignent beaucoup plus les scolarisés que les non scolarisés	7	63,64	9	42,86	4	40	10	45,45	30	46,87
2. Les parents jugent plus sévèrement les non scolarisés que les scolarisés	1	9,09	0	0	0	0	2	9,09	3	4,69
3. Les parents traitent avec la même sévérité les scolarisés et les non scolarisés	3	27,27	12	57,14	6	60	10	45,45	31	48,44
Total	11	100	21	100	10	100	22	100	64	100

Le tableau ci-dessus est le résultat de la présentation simultanée des données des tableaux 10 et 11. Vu que nous avons tiré des conclusions identiques après le calcul du Khi carré, nous pouvons affirmer qu'ici aussi la répartition des effectifs n'est pas liée aux deux variables considérées à savoir le sexe et la scolarisation.

Nous constatons que 63,64% des garçons scolarisés et 42,86% des non scolarisés contre 40% des filles scolarisées et 45,45% des non scolarisées disent que les parents sont plus sévères à l'égard de ceux qui ont été à l'école qu'à l'égard de ceux qui n'y ont pas été. Seul un garçon scolarisé sur 11, soit 9,09% et 9,09 des filles non scolarisées (mais aucun garçon non scolarisé et aucune fille scolarisée) affirment que les parents traitent beaucoup plus sévèrement les non scolarisés que les scolarisés.

La majorité des interviewés disent que les parents ont la même attitude à l'égard de tous les jeunes quels que soient leur sexe et leur scolarisation, mais il y a des différences. En effet, 27,27% des garçons scolarisés et 57,14% des garçons non scolarisés contre 60% des filles scolarisées et 45,45% des non scolarisées soutiennent que les parents sont sévères de la même manière envers tous les jeunes.

Si on compare les chiffres qui, d'ailleurs, ne peuvent pas tout expliquer, on peut logiquement se dire que les scolarisés sont plus sévèrement traîtés par leurs parents que les non scolarisés et pour cause!
En effet, la scolarisation exige, comme tout le monde le sait, des investissements importants, raison pour laquelle l'échec scolaire implique, pour les parents et l'entourage, une perte économique.
En plus de cette composante économique de l'échec, il y a la dimension sociale que ce dernier comprend. En fait, il est ressenti comme une catastrophe parce qu'on manque l'ascension sociale que le scolarisé et les parents espéraient. Après tout, ces derniers voient que ces jeunes ratés ne sont pas tellement adaptés au monde rural et ont donc du mal à y être utiles. Par ailleurs, la plupart de nos interviewés nous font remarquer que les parents ruraux sont plus sévères à l'égard des scolarisés qu'à l'égard des non scolarisés parce qu'ils ne sont pas aussi bien performants que ces derniers sur le plan du travail à la houe et d'autres travaux manuels, étant donné qu'ils n'y ont pas été préparés.

Nos informateurs qui en ont parlé s'expriment en ces termes:
"Bakarira abagiye mu mashure makuru kubera bataba bagishoboye kurima: baragenda kurima, bagahengera isaha zine bagaca bataha.Hanyuma wewe wari wagumye muhira ukabandanya urima kuko uba warabimenyereye. Urabona barya bavuye mu mashure makuru baba baramenyereye kwoza intoke zabo n'ugufata ikaramu gusa, ivyo kurima, nta vyo baba bazi neza. Kuko bataba barabimenyereye, abavyeyi baraheza bakabakarira cane kugira na bo babimenye kubera ata bundi buhungiro"(1).

Ce qui veut dire:
"Ils (les parents) sont sévères à l'égard de ceux qui ont été à l'école secondaire parce qu'ils ne sont plus capables de cultiver: ils vont cultiver et quand dix heures sonnent, ils rentrent (à la maison). Et toi qui as toujours été à la maison, tu continues à cultiver parce que tu y es habitué. Tu vois que ceux qui viennent des écoles secondaires sont habitués à se laver les mains et à écrire uniquement; quant à cultiver, ils ne le savent pas bien. Parce qu'ils n'y sont pas habitués, les parents sont alors sévères à l'égard d'eux pour qu'ils l'apprennent eux aussi puisqu'il n'y a pas d'autre refuge".

Les scolarisés ne sont pas habitués au travail de la houe alors que c'est cela qui fait vivre le monde rural, du moins au Burundi, et en particulier dans la commune considérée.

Rappelons que les parents ruraux, dont la plupart n'ont pas été à l'école, ignorent complètement la structure et le fonctionnement de l'enseignement en général et de l'école secondaire en particulier. Pour eux, tout élève qui entre à l'école secondaire doit automatiquement et nécessairement décrocher un certificat ou un diplôme. C'est pourquoi ils ne comprennent pas ces jeunes qui sont fraîchement renvoyés de l'enseignement secondaire.

---

(1) MS. F., Non scolarisée, 17 ans, Colline RUBUGA.

Selon les parents, ces derniers ont échoué par leur faute.
Cet échec provoque un sentiment de frustration non seulement chez ces jeunes, mais aussi et surtout chez les parents, pour qui l'école représente un espoir de sortie de la condition paysanne. A ce sujet, laissons ces jeunes fraîchement renvoyés de l'enseignement secondaire nous parler des reproches leur faits par les parents.
Ils s'expriment en ces termes:

"Bakarira cane abagiye mu mashure makuru kubera kuko bavuga ngo kenshi bakurwayo n'ubuhumbu canke n'ubusuma canke ibintu vyo kubeshabesha, gurtyo. Uwuvuye mu mashure makuru ashoboye kuza rero baca bakorogana n'abo i muhira ngo "uranteje ububwa", ngo nk'ubu nari nzi ko uri mu gutsinda, ngo wari ushigaje kwiga imyaka ibiri ugatsinda ngo ukanteza imbere, ngo nk'aka kazu kanje ukakansakarira kw'amabati, ukagashirako amabati ivyatsi ukabikurako"(1).

Ce kirundi, si incorrect, veut substantiellement dire ce qui suit:

"Ils (les parents) sont très sévères à l'égard de ceux qui ont été à l'école secondaire parce qu'ils disent que ces derniers sont renvoyés des écoles pour des raisons de débauche ou bien de vol ou encore de petits mensonges, bref pour des choses pareilles. Quand celui qui échoue à l'école secondaire revient à la maison, le père de famille commence à le gronder lui disant: "Tu me fais rabaisser, je sais que tu allais bientôt terminer les études, qu'il te restait deux ans d'études pour terminer et ainsi me faire valoriser (me rehausser); par exemple, cette petite maison tu la couvrirais de tôles, tu y mettrais des tôles, la paille, tu en ôterais"

Il est à remarquer que cette accusation des parents contre leurs enfants qui ont échoué aux études secondaires est considérée comme fondée par certains de leurs camarades.
L'un d'eux s'exprime en ces termes:

"Urwaruka ruvuye mu mashure makuru rwayobewe, na bonyene hari igihe bavanayo ingeso mbi bari bafise kw'ishure, baje kuba ino mu kirundi bikanka ko bazita.Abavyeyi baca babaraba nabi rwose, bagaca babanka"(2).

Ceci veut dire:

"Les jeunes renvoyés des écoles secondaires pour raison d'échec, peuvent aussi, quitter ces dernières avec la méconduite qu'ils avaient à l'école; quand ils reviennent vivre à la campagne il leur est difficile d'abandonner ces mauvaises habitudes. Alors les parents les regardent d'un mauvais oeil, ils les méprisent".

---

(1) NDY. E., scolarisée, 17 ans, Colline GASASA.
(2) NDW. JM., scolarisé, 18 ans, Colline GITANDU.

Nous venons donc de nous rendre compte que les scolarisés ne sont pas toujours en bons termes avec leurs parents. Mais il s'agit d'une affirmation mitigée, puïsque les pourcentages y relatifs enregistrés sont rapprochés: de tels cas ne sont pas nombreux. Statistiquement parlant, nous remarquons que, de par la répartition des fréquences aux différents indicateurs, les parents traitent de la même manière les scolarisés et les non scolarisés. Mais les garçons scolarisés ressentiraïent beaucoup plus que les autres catégories de jeunes la sévérité des parents parce qu'étant moïns adaptés au monde rural.

Avec le sous-thème n°2, nous avons pu nous rendre compte que d'une façon générale la sévérité des parents est appliquée indistinctement aux jeunes des deux sexes. Cela a été soutenu par 59,37% de nos informateurs, garçons et filles, scolarisés et non scolarisés confondus et nous avons pu le vérifier par le calcul du Khï carré dans le but de voïr l'ïnfluence des variables retenues.

S'agïssant de la comparaïson des scolarisés et des non scolarisés pour ce quï concerne la sévérité des parents, l'interprétation quantitative seule ne permet pas de conclure sur la question. En effet, 46,87% des jeunes (les deux sexes, scolarisés et non scolarisés confondus) affirment que les parents traitent beaucoup plus sévèrement les scolarisés que les non scolarisés. Cela a été évoqué beaucoup plus par les garçons scolarisés (tableau n°12) que par les jeunes des autres catégorïes, pour des raïsons que nous avons données. Par l'ïnterprétatïon qualitative, nous avons pu alors dépasser les chïffres (dont les pourcentages sont très rapprochés) et démontré que les parents sont enclïns à être sévères plus à l'égard de ceux quï ont été à l'école secondaïre et ayant regagné la campagne qu'à l'égard des non scolarisés. Les raïsons de cette attitude des parents ont été données et expliquées à travers les commentaïres des tableaux 11
et 12.

CONCLUSION SUR LE CHAPITRE VII.

Avec ce chapïtre ïntroductïf, nous avons pu prendre connaïssance de la façon dont les jeunes perçoïvent la sévérité des parents à leur égard. Grâce aux propos de nos ïnterviewés, nous avons pu savoïr comment les jeunes se croïent être perçus par les parents. Ils sont conscients de la mauvaïse ïmage que ces derniers ont de la jeunesse actuelle. En effet, les garçons scolarisés (72,73%) plus que les non scolarisés (71,43%), les fïlles scolarisées (80%) plus que les non scolarisées (72,73%) affirment que les parents ont une ïmage ternie des jeunes d'aujourd'huï (tableau n°6). Cela faït au total 73,44% des jeunes quï ont confïrmé cette ïdée.

Partant, nous avons laïssé les jeunes faïre une appréciation crïtique des contraïntes et de la sévérité des
parents, en comparant les jeunes gens et les jeunes fïlles d'une part et les scolarisés et les non scolarisés d'autre part.

En ce qui concerne les exigences parentales à l'égard des filles et des garçons, les résultats recueillis auprès de nos interviewés sont les suivants:

Les garçons scolarisés (72,72%) plus que leurs frères non scolarisés (66,67%), les filles scolarisées (80%) plus que leurs soeurs non scolarisées (36,36%) affirment que dans les nombreuses exigences des parents, ceux-ci appliquent la même sévérité aux filles et aux garçons. Cette idée, à raison de 59,37% du total, est la plus soutenue de toutes celles qui ont été avancées.

Par contre, les garçons scolarisés (27,27%) moins que leurs frères non scolarisés (28,57%), les filles scolarisées (20%) moins que leurs soeurs non scolarisées (50%) disent que les parents traitent les filles plus sévèrement que les garçons.

Les garçons non scolarisés (4,76%) plus que leurs frères scolarisés (0%), les filles non scolarisées (13,64%) plus que leurs soeurs scolarisées (0%) avouent que les parents sont plus sévères à l'égard des garçons qu'à l'égard des filles. Cette dernière idée est moins soutenue (6,25% du total des jeunes) que la précédente (34,37% du total des interviewés), comme nous l'indique le tableau 9.

S'agissant de la comparaison des scolarisés et des non scolarisés en ce qui concerne les exigences des parents, la répartition statistique des fréquences des tableaux 10, 11 et 12 ne nous permet pas de tirer de ces derniers des conclusions directes et trachées. C'est pourquoi nous avons fait recours plus à l'analyse qualitative qu'à l'interprétation quantitative, pour la compréhension des données desdits tableaux 10, 11 et 12.
En effet, les garçons scolarisés (63,64%) plus que leurs frères non scolarisés (42,86%), les filles non scolarisées (45,45%) plus que leurs soeurs scolarisées affirment que les parents traitent beaucoup plus sévèrement leurs enfants scolarisés que les non scolarisés.

Au deuxième indicateur, le répartition des fréquences va dans le même sens que pour le premier. Les garçons scolarisés (9,09%) plus que leurs frères non scolarisés (0%), les filles non scolarisées (9,09%) plus que leurs soeurs scolarisées (0%) disent que les parents jugent plus sévèrement les non scolarisés que les scolarisés.

En ce qui concerne les variables retenues, la présentation des tableaux, les fréquences plus ou moins rapprochées et les réponses données ont rendu nécessaire l'application du Khi Carré, qui nous a montré qu'elles ne sont pas déterminantes. Si tel est le cas pour le chapitre qui vient de s'achever et dont nous venons de donner les caractéristiques, il n'en sera pas de même pour les chapitres suivants où un seul sujet peut donner plusieurs réponses valables. Il en ressort que l'interprétation des données prendra une autre forme que celle qu'elle avait pour ce chapitre achevé. En effet, elle sera, pour les chapitres suivants, fondée simplement sur la comparaison des pourcentages.

Nous précisons, pour terminer, les conditions d'application du test du Khi Carré corrigé que nous avons utilisé tout au long de ce chapitre:

"Au cas où les effectifs des cases seraient inférieurs à 10 on ferait la correction de Yates en appliquant la formule du Khi Carré de la façon suivante:

$$X^2 \text{ Corrigé} = \frac{[(n1-n'1)-\frac{1}{2}]^2}{n'1} + \frac{[(n2-n'2)-\frac{1}{2}]^2}{n'2} + \ldots" \quad (1).$$

Dans les tableaux où nous avons calculé le Khi carré corrigé, f0 désigne les fréquences observées ou expérimentales tandis que fc désigne les fréquences calculées.

---

(1) MIALARET (G.) et PHAM (D.), Statistique à l'usage des éducateurs, Paris, P.U.F., 1967, p.250.

CHAPITRE VIII : LES REACTIONS DES PARENTS FACE AUX CONDUITES REPREHENSIBLES DES JEUNES.

Au cours du chapitre précédent, nous avons pu nous rendre compte que les jeunes sont conscients que les parents ne sont pas satisfaits d'eux et en ont d'ailleurs une image ternie, mais nous n'avons pas précisé ce dont ils les accusent. Ce qui est certain, c'est que les parents disent et se plaignent que la jeunesse d'aujourd'hui n'est pas comme celle de leur temps.
Pour le moment, on ne peut pas encore savoir si l'accusation est fausse ou fondée. Mais des questions se posent à ce sujet:

- Qu'est ce qui est demandé aux jeunes par les parents pour être critiqués en cas de refus d'exécution? Autrement dit quelles sont les choses exigées par les seconds aux premiers?
- Quelles sont les conduites des jeunes actuelles désapprouvées par les parents? Et quelles sont les réactions de ces derniers à l'égard d'elles?
- Quelles sont finalement les attitudes adoptées par les jeunes à la suite des réactions des parents à l'égard d'une conduite répréhensible quelconque.

Nous vous proposons ci-dessous les réponses à toutes ces questions où nous parlons en détail:

- des exigences des parents
- de quelques conduites des jeunes désapprouvées et/ou répréhensibles par les parents.
- des réactions de ces derniers à l'égard de cette méconduite.
- des attitudes habituelles adoptées par les jeunes.

VIII. 1. LES EXIGENCES DES PARENTS.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que si les parents ont une mauvaise image des jeunes d'aujourd'hui, c'est parce que ces derniers ne répondent pas aux exigences de ceux-là, ne leur satisfont pas dans l'exécution des ordres donnés. La présente articulation du chapitre se justifie par le fait que nous voulons montrer concrètement les exigences des parents à l'égard des jeunes ruraux pour voir comment ces derniers y répondent.

Tableau 13: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable sexe.

Sexe / Indicateurs	Garçons (32)		Filles (32)		Total (64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Nos parents nous exigent surtout que nous cultivions	27	84,37	29	90,62	56	87,50
2. Nos parents nous demandent de les respecter et de respecter les autres personnes.	26	81,25	30	93,75	56	87,50
3. Nos parents exigent que nous allions puiser de l'eau à la source.	23	71,87	32	100	55	85,94
4. Nos parents nous demandent de chercher du bois de chauffage.	20	62,5	30	93,75	50	78,12
5. Ils nous demandent de préparer les aliments.	3	9,37	29	90,62	32	50
6. Ils exigent que nous restions à la maison comme le faisaient les enfants des temps passés.	9	28,12	31	96,87	40	62,50

Nous remarquons une particularité de ce tableau par rapport aux précédents: la somme des effectifs des répondants est supérieure au nombre d'interviewés. Ceci s'explique par le fait qu'un interviewé peut souligner plusieurs exigences auxquelles tiennent les parents.

En observant les résultats fournis par le tableau précédent, on se rend compte que les choses les plus exigées par les parents, des jeunes ruraux se ramènent à cultiver, à puiser de l'eau, à chercher du bois de chauffage, à respecter les parents et les autres personnes, rester à la maison comme le faisaient les enfants des temps passés.

Ces exigences sont dans la plupart du temps adaptées au monde rural. En tenant compte de la variable sexe, nous nous rendons compte que le premier indicateur(cultiver) a été soulevé par 84,37% des jeunes gens et 90,62% des jeunes filles.
Ces pourcentages élevés et rapprochés nous amènent à dire que cultiver est, et tout le monde le sait, une activité exigée du jeune (et de l'adulte) indépendamment de son sexe. C'est commun aux filles et aux garçons, aux hommes et aux femmes du monde rural, à moins qu'on ait une autre activité lucrative qui prend la grande partie du temps à passer à la campagne.

Quant au deuxième indicateur, moins concret que le précédent, il a été cité par 81,25% des garçons et 93,75% des filles. Le respect est indispensable à tout le monde à quelque niveau qu'il soit, fille ou garçon. C'est un atout et un héritage culturel qu'il faut garder et il n'a jamais causé de tort à qui que ce soit. C'est pourquoi les parents y tiennent et le mettent parmi les premières choses à exiger de leurs enfants et des jeunes.
Il faut apprendre à respecter les autres pour être respecté par eux et ainsi garder son honneur.

Au troisième indicateur (puiser de l'eau), nous constatons une différence d'exigence tenant au sexe des jeunes. Il a été cité par 71,87% des garçons et par 100% des filles. C'est peut-être parce que les parents jugent que puiser de l'eau convient beaucoup plus aux filles qu'aux garçons.
Mais, cela n'est valable à notre sens qu'au cas où il s'agit d'une famille où il y a seulement des filles ou plus de filles que de garçons. S'il s'agit d'une famille qui n'a que des garçons, les parents exigent de ces derniers d'aller puiser de l'eau à la source.

Le quatrième indicateur rassemble 93,75% des filles et 62,5% des garçons. La différence de pourcentages n'est pas négligeable et incite à croire que les filles seraient plus habiles que leurs frères à chercher du bois de chauffage alors que c'est une activité qui demande parfois une grande force musculaire, surtout quand il s'agit d'abattre tout un arbre.

Un grand écart d'exigence pour les filles et les garçons se fait particulièrement remarquer au cinquième indicateur (préparer les aliments). La préparation des aliments est , en effet, une exigence soulevée par 9,37% des garçons seulement contre 90,62% des filles.

Bref, aller puiser de l'eau à la source, chercher du bois de chauffage et préparer les aliments seraient des activités plus féminines que masculines. Les garçons n'en seraient pas moins capables, mais ils trouvent que ce n'est pas leur travail, surtout quand leurs soeurs sont à la maison. Nos informatrices ne voient pas d'injustice en cela: la plupart d'entre elles s'expriment à ce sujet en ces termes:

"Umuvyeyi abonye utarangura ibikorwa neza, araheza akaguhanura ugaheza ukagira ibikorwa vyo muhira, bishimisha abavyeyi. Umwigeme afise ivyiwe, umuhungu nawe kandi ibimuraba. Umwigeme ibimuraba ni kurima, kuraba ibitungwa akabiturutsa; agodotse agaca aja gusenya, kuvoma, no gushira inkono ku ziko. Umuhungu avuye kurima aca aja gutembera, gukina umupira. Ni uko bimeze, kandi nta co bitugira twebwe abakobwa turabishobora. Nta n'akarenganyo karimwo" (1).

Ces propos veulent dire en substance ce qui suit:

"Quand les parents voient que tu ne fais pas bien tes travaux, ils te donnent des conseils pour bien faire les travaux domestiques qui plaisent aux parents. La jeune fille a ses propres travaux, le garçon a également les siens qui lui incombent.
A la jeune fille reviennent les travaux tels que cultiver les champs, aller faire brouter le petit bétail.Quand elle revient des travaux de champs, elle va ensuite chercher le bois de chauffage, puiser de l'eau à la source et cuire les aliments.
Le garçon, quand il revient des travaux des champs, va se promener, jouer au football. Telle est la situation et ça ne nous pose pas de problèmes, nous jeunes filles; nous en venons à bout. Et il n'y a pas d'injustice sur ce sujet".

Nous pensons que ces conseils sont donnés aux filles par la mère et non pas par le père, car, au Burundi, ce dernier fait rarement sinon jamais des interventions directes auprès de sa fille.
Il s'adresse à celle-ci par l'intermédiaire de la mère. Il laisse à celle-ci le soin des détails familiers et des menues sanctions.
Lorsque son intervention est nécessaire, elle est nette, brève, ferme, immédiate et mesurée.

Le sixième indicateur,("rester à le maison comme le faisaient les enfants des temps passés") a été cité par 28,12% des garçons et 96,87% des filles. La plupart des parents disent aux jeunes filles de rester à la maison mais ils ne leur expliquent pas pourquoi et veulent qu'elles s'y astreignent sans riposter, quand elles ne font aucune opposition à cette contrainte, les parents se sentent alors sécurisés, sinon ils se croient être lésés, désobéis.

---

(1) NYN. L., non scolarisée, 16 ans, colline MARAMVYA.

Tableau n°14 : Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable scolarisation.

Scolarisation / Indicateurs	Scolarisés(21)		Non scolarisés(43)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Nos parents nous exigent surtout que nous cultivions	19	90,48	37	86,05	56	87,5
2. Nos parents nous demandent de les respecter et de respecter les autres personnes	17	80,95	39	90,70	56	87,5
3. Nos parents exigent que nous allions puiser de l'eau à la source	17	80,95	38	88,37	55	85,94
4. Nos parents nous demandent de chercher du bois de chauffage	13	61,90	37	86,05	50	78,12
5. Ils nous demandent de préparer les aliments	8	38,09	24	55,81	32	50
6. Ils exigent que nous restions à la maison comme le faisaient les enfants des temps passés	13	61,90	27	62,79	40	62,5

En considérant la variable scolarisation uniquement, nous constatons qu'il n'y a pas tellement de différences de pourcentages entre les activités exigées par les parents, des jeunes scolarisés et celles exigées des jeunes non scolarisés. Sur ce, on peut dire que les parents ne font pas de discrimination entre les deux catégories de jeunes quant à leurs exigences. C'est dans cette optique que nous expliquons les indicateurs l'un après l'autre, pour faire parler les chiffres.

Le premier indicateur (cultiver) a été cité par 90,48% des scolarisés et 86,05% des non scolarisés. Le lecteur pourrait se demander si le jeune qui, dans un temps récent ou reculé, a été au secondaire, peut s'adapter au monde rural dont la première exigence est de travailler à la houe, de cultiver. Rappelons, comme dit plus haut, que "ce nouveau paysan" n'a pas d'autre refuge et qu'il est donc contraint de cultiver. S'il comprend cela et s'il est doué d'une bonne volonté, il l'apprendra, ne fût-ce que pour sauver sa face. D'où le bien-fondé des travaux pratiques agricoles (T.P.A.), des travaux pratiques d'économie familiale (T.P.E.F.), des travaux d'entretiens appris ou continués à l'école secondaire, quoique à volume horaire très réduit. De cette manière, les jeunes apprennent et/ou continuent à travailler avec les bras et les mains.

Si les parents n'exigent pas moins d'efforts des jeunes qui viennent d'échouer à l'école secondaire que des non scolarisés qui ont toujours vécu à la campagne et sont déjà habitués à cette vie, c'est qu'ils veulent entraîner les scolarisés et leur faire réparer la "catastrophe d'échec" dont nous avons parlé plus haut. En plus de cela, c'est une façon de leur faire racheter les dépenses consenties pour leur scolarité.

Le respect est exigé tant des scolarisés que des non scolarisés. Nous avons vu dans le chapitre précédent que les jeunes sont renvoyés de l'école secondaire pour méconduite, selon les croyances des parents qui ont du mal à saisir la nature de l'enseignement secondaire. D'après les parents, si les élèves reviennent à la campagne, c'est qu'ils n'ont pas pu faire honneur à leurs parents ni à tous leurs éducateurs et qu'ils n'ont pas été des hommes d'honneur.
Ce deuxième indicateur est alors mentionné par 80,95% des scolarisés et 90,70% des non scolarisés. Nous retrouvons ici la formation morale et sociale dont nous avons parlé dans le deuxième chapitre. Il s'agit d'apprendre l'art de vivre et de se conduire au sein de la famille et avec les autres; il s'agit d'acquérir la politesse et les bonnes manières. Les divergences se situent peut-être au niveau des exigences des parents qui, se référant aux temps passés, exigent le respect et la politesse qu'ils confondent parfois avec la soumission que les jeunes n'admettent pas facilement.

Le troisième indicateur (aller puiser de l'eau à la source) est cité par 80,95% des scolarisés et 88,37% des non scolarisés. Cette activité est demandée aux jeunes indistinctement de la scolarisation parce que scolarisés et non scolarisés en sont capables.

Le quatrième indicateur (chercher du bois de chauffage) a été souligné par 61,90% des scolarisés et 86,05% des non scolarisés.

Le cinquième indicateur (préparer les aliments) est souligné par 38,09% des scolarisés et 55,81% des non scolarisés alors que le sixième indicateur (rester à la maison comme le faisaient les enfants des temps passés) est cité par 61,90% des scolarisés et 62,79% des non scolarisés.

Tableau n°15: Répartition des fréquences des indicateurs selon les variables sexe et scolarisation.

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
1. Nos parents nous exigent surtout que nous cultivions	9	81,82	18	85,71	10	100	19	86,36	56	87,5
2. Nos parents nous demandent de les respecter et de respecter les autres personnes	7	63,64	19	90,48	10	100	20	90,91	56	87,5
3. Nos parents exigent que nous allions puiser de l'eau à la source	7	63,64	16	76,19	10	100	22	100	55	85,94
4. Nos parents nous demandent de chercher du bois de chauffage	5	45,45	15	71,43	8	80	22	100	50	78,12
5. Ils nous demandent de préparer les aliments	1	9,09	2	9,52	7	70	22	100	32	50
6. Ils exigent que nous restions à la maison comme le faisaient les enfants des temps passés	4	36,36	5	23,81	9	90	22	100	40	62,54

Le tableau précédent nous donne une synthèse de l'action des variables retenues.
On voit dans l'ensemble qu'il y a des activités plus demandées aux filles qu'aux garçons et vice versa, et d'autres communes aux deux catégories.

La même loi d'exigence s'applique aux non scolarisés et aux scolarisés.

En effet, le premier indicateur a été cité d'une façon presque équivalente par les jeunes des quatre catégories : 81,82% des garçons scolarisés et 85,71% des non scolarisés, 86,36% des filles non scolarisées et 100% des scolarisées. Comme nous l'avons dit dans le tableau n°13, le travail avec la houe est l'activité principale de la campagne au Burundi à laquelle la plupart de ceux qui y vivent sont astreints.

Quant au deuxième indicateur, il est souligné par 63,64% des garçons scolarisés et 90,48% des non scolarisés, 100% des filles scolarisées (interviewées) et 90,91% des non scolarisées. S'il faut se respecter et respecter les autres, c'est en fait pour sauvegarder son honneur et celui de la famille et être en bons termes avec les gens de l'entourage et la société en général.

Le troisième indicateur est cité par 63,64% des garçons scolarisés et 76,19% des non scolarisés, la totalité des filles scolarisées (100%) et 100% des filles non scolarisées. C'est également une activité dont chaque jeune est capable.

Le quatrième indicateur est mentionné par 45,45% des garçons scolarisés et 71,43% des non scolarisés, 80% des filles scolarisées et la totalité des filles non scolarisées (100%).

Le cinquième indicateur, quant à lui, est cité par 9,09% des garçons scolarisés et 9,52% des non scolarisés, 70% des filles scolarisées et 100% des non scolarisées.
Nous constatons donc que la cuisine est une exigence beaucoup plus féminine que masculine. A ce sujet les jeunes gens nous ont avoué qu'ils refusent de faire la cuisine quand on le leur demande. L'un d'eux s'exprime en ces termes :

> "Nta muvyeyi yombwira ngo ncanire inkono ngo nemere. Ivyo ni ivy'abakobwa. Abavyeyi barakubaza ivyo ukora. Nta muhungu yoja ku nkono ngo acanire kuko hariho abatinya kwicara ku rukeke, n'intuguta ica iza. Bigaca bituma atocanira inkono neza. Abakobwa bo ni ico bamenyereye" (1).

Ce qui signifie ceci :

> "Aucun de mes parents ne me demanderait de cuire les aliments, dans l'affirmative je n'accepterais pas. Ca, c'est réservé aux filles. Les parents te demandent d'abord ce que tu peux faire. Pas de garçon qui puisse accepter de cuire parce qu'il y a certains qui craignent de s'asseoir à côté du feu très ardent, il fait trop chaud, ce qui fait qu'on ne cuirait pas bien. Les filles, elles, y sont habituées".

---

(1) HB. C., non scolarisé, 23 ans, colline MARAMVYA.

C'est que les garçons ont encore l'esprit traditionnel : la femme (la fille) fait la cuisine et s'occupe des enfants.

Le sixième et dernier indicateur (rester à la maison) est cité par 36,36% des garçons scolarisés et 23,81% des non scolarisés, 90% des filles scolarisées et 100% des filles non scolarisées. Dans le chapitre précédent, nous avons avancé que les parents ont une même attitude à l'égard des filles et des garçons. Cependant nous trouvons que celles-ci se trouvent devant une exigence plus contraignante pour elles que pour les garçons; mais il y a des exigences qui concernent les deux sexes, comme nous avons pu le constater précédemment

CONCLUSION SUR LE SOUS-THEME VIII.1.

Nous venons de procéder à l'inventaire (avec explication) des exigences des parents envers les jeunes gens et jeunes filles . Nous avons pu nous rendre compte qu'il y a des activités communes à toutes les catégories des jeunes gens considérées et d'autres exigées en fonction du sexe et de la scolarisation de ces derniers.
En effet, les travaux agricoles sont exigés et exécutés indépendamment du sexe et de la scolarisation.

La fille, appelée "Umuzezwanzu" ("Gardienne de la maison") doit rester à la maison (plus que ne le fait le garçon) ou aux alentours pour l'entretien des champs qui se trouvent généralement autour de l'enclos familial.
Cela peut aussi expliquer l'origine de la conception générale des Barundi d'après laquelle les travaux ménagers sont réservés à la fille.
En fait, c'est la subordination du monde féminin au monde masculin en ce qui concerne les travaux domestiques.

Parmi ces exigences, certaines sont plus ou moins bien accueillies par les jeunes, par exemple cultiver, puiser de l'eau..., d'autres qui sont mal acceptées (rester à la maison), c'est-à-dire qu'elles sont acceptées à contre coeur. Pour la plupart de nos interviewés, l'éducation traditionnelle consistant à garder l'enfant à la maison auprès de ses parents est une sorte d'emprisonnement, une colonisation par la tradition, une infantilisation persistante. C'est alors l'une des valeurs traditionnelles dénigrées par les jeunes même si on l'exige d'eux.

A côté de ces exigences des parents ou parallèlement avec elles les jeunes ont aussi une certaine façon de se conduire défendue par les parents. Voici les détails que nous en ont donnés nos informateurs.

VIII.2. QUELQUES CONDUITES DES JEUNES DESAPPROUVEES ET/OU REPREHENSIBLES PAR LES PARENTS.

Nous avons vu que les parents ont, d'après les opinions de nos informateurs, une mauvaise image des jeunes actuels. Si les choses sont ainsi, c'est que ces derniers font certaines choses qui ne plaisent pas aux parents. Il importe alors de les connaître. Nous les analysons en détail à travers les commentaires des tableaux 16, 17 et 18.

Tableau 16: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable sexe.

Sexe / Indicateurs	Garçons (32)		Filles (32)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Vagabondage	21	65,62	18	56,25	39	60,9
2. Rentrer aux heures tardives à la maison	10	31,25	12	37,5	22	34,37
3. Désobéir,se décharger sur autrui d'une corvée, d'un travail	9	28,12	12	37,5	21	32,81
4. s'adonner à l'alcool	10	31,25	10	31,25	20	31,25
5. Echanger de gros mots, injurier ou insulter les parents ou les autres personnes	12	37,5	8	25	20	31,25
6. Etre paresseux au travail	12	37,5	5	15,62	17	26,56
7. Aller en ville en délaissant sa propriété foncière	11	34,37	4	12,5	15	23,44
8. Le dévergondage sexuel	7	21,87	8	25	15	23,44
9.Voler ou commettre un larcin	5	15,62	4	12,5	9	14,06
10. Se promener sans permission	2	6,25	2	6,25	4	6,25
11. La débauche et le concubinage	2	6,25	0	0	2	3,12
12. Etre indifférent à l'égard des besoins des autres enfants	0	0	1	3,12	1	1,56
13. Frapper les parents ou d'autres personnes	0	0	1	3,12	1	1,56

En lisant ce tableau, nous constatons des conduites variées condamnées par les parents.

Le premier indicateur est avancé par 65,62% des garçons et 56,26% des filles.
Les parents condamnent cela parce que s'ils ne se conduisaient pas ainsi, on croirait que les jeunes n'ont pas à faire. Ceux-là font tout leur possible pour leur donner du travail, pour les occuper.

31,25% des garçons et 37,5% des filles affirment que les parents sont très sévères à l'égard des rentrées tardives à la maison.

Le troisième indicateur est cité par 28,12% des garçons et 37,5% des filles.
En fait, les parents ne veulent pas être contrariés dans leurs exigences sinon ils se sentent blessés dans leur moi. S'ils donnent un ordre à une jeune fille ou à un jeune garçon, ils ne veulent pas que ces derniers s'en déchargent sur leurs petits frères et petites soeurs, sous quelque prétexte que ce soit.

Le quatrième indicateur a été cité par 31,25% des garçons et 31,25% des filles. A ce sujet, nous pensons que les parents n'empêchent pas les enfants de boire, mais condamnent plutôt ceux qui abusent de l'alcool. Pour limiter les dégâts de l'alcoolisme, les autorités administratives interviennent par des conseils, des amendes ainsi que par la réglementation des heures d'ouverture et de fermeture des buvettes. Le problème de consommation d'alcool se pose entre parents et jeunes, même si ces derniers n'en abusent pas, quand les jeunes sont restés fidèles à leur confession religieuse ne défendant pas la prise d'alcool alors que les parents se sont convertis par exemple au pentecôtisme et tiennent à leurs principes de ne prendre aucune boisson alcoolisée. C'est dans ce cas où l'on assiste à une opposition ouverte des jeunes aux principes parentaux sur ce sujet. Nous faisons savoir au lecteur que la religion pentecôtiste gagne de plus en plus la région considérée et gagne pas mal d'adhérents.

Le cinquième indicateur a été soutenu par 37,5% des garçons, contre 25% des filles.
L'insulte et l'injure sont condamnées par les parents parce qu'elles dénotent un manque de bonnes manières et ternissent l'image, l'honneur de l'auteur, voire l'honneur de la famille.

Le sixième indicateur a été cité par 37,5% des garçons et 15,62% des filles. Cette différence de pourcentages s'explique par le fait que ces dernières sont réputées plus travailleuses que leurs frères. Ce qui, par voie de conséquence, fait que ceux-ci sont considérés comme plus paresseux que celles-là. Il n'y a évidemment pas de mal si les parents répriment la paresse chez les jeunes. Au cours du deuxième chapitre de ce travail, nous avons vu que les parents demandent à leurs enfants, filles et garçons confondus, l'amour du travail le courage, le respect des autres, l'honnêteté,... qui sont quelques-unes des qualités nécessaires dans la vie. Ce sont des valeurs culturelles traditionnelles qu'il faut garder et inculquer à tout citoyen. C'est pour dire que les parents n'ont pas tort de blâmer la paresse.

En effet, la paresse a une signification morale,quasiment univ
qui fait de l'enfant ou du jeune paresseux un être humain discré

Par ailleurs, le travail, contrairement à la paresse, per
aux jeunes de subvenir à certains de leurs besoins (s'acheter du
pour la lessive, s'acheter des vêtements,...) et de nouer de bonne
relations avec leurs parents. Le travail, nous dit Lafontaine, éloi
de nous trois grands maux: l'ennui, le vice et le besoin.

Le septième indicateur a été cité par 34,37% des garçons et seulement par 1,25% des filles.
Dans la région considérée, les garçons plus que les filles, connaissent cette pratique et y recourent très souvent. Les parents sont contre cela parce que les jeunes partent en ville sans les avertir et quand ils retournent à la maison c'est pour la plupart de fois se méconduire et causer des ennuis à leurs parents.
L'autre méfait qui constitue, d'ailleurs, le point central du conflit entre les parents et les jeunes, est que, au point de vue social, on constate que ces jeunes, s'arrogent parfois le droit de se mettre au rang des adultes. De plus, ils se prennent pour des connaisseurs de tous les problèmes parce qu'ils ont été en ville ou dans d'autres régions du pays et commencent à se rebeller plus que ceux qui sont restés à la maison, à la campagne.

Remarquons que la plupart des jeunes, même s'ils vont en ville, n'en ignorent pas les dangers. Dans les propos de la plupart d'entre eux, nous remarquons ce qui suit:

> "Iyo umusore canke inkumi atanguye kuja mu gisagara, ingorane zirîho kubera arashobora kugaruka agora abavyeyi yari yagiye agira ngo ni bo bamugirira nabi. Hanyuma agasanga agarutse kubatera ingorane, mwene uko. Igihe ashitse mu muji bikamuhindukirirayo aca agaruka kuko abantu ntibafise umugisha co kimwe, kubera hari uwugenda akamererwa neza, n'igihe ashikayo agaca agorerwayo,..."(1).

Ce passage veut dire ce qui suit:

> "Quand un jeune garçon ou une jeune fille se rend en ville, des problèmes, il y en a parce qu'il (elle) peut revenir embêter ses parents alors qu'il (elle) était parti(e) soi-disant parce que c'était les parents qui lui causaient des ennuis, alors qu'à la fin tu trouves qu'il revient leur causer des problèmes, des choses pareilles. Quand il arrive en ville et découvre le contraire de ce qu'il pensait, il revient, parce que tout le monde n'a pas la même chance : un peut s'y rendre et devenir heureux, d'autres fois où il devient malheureux quand il y arrive...".

---

(1) BK.M., non scolarisé, 19 ans, colline GITANDU.

Pourquoi alors les jeunes, si conscients des dangers de la ville rêvent de s'y rendre alors que les parents le leur défendent? C'est comme s'ils étaient poussés par une force intensive interne et inconsciente et voulaient croire après avoir vu de leurs propres yeux. Ne dit-on pas par ailleurs que l'expérience que l'on tente soi-même est plus profitable que celle que l'on entend raconter? De toute façon, si les parents empêchent les jeunes d'aller en ville et de délaisser leurs propriétés foncières, ils n'ont pas tellement tort, contrairement aux jeunes qui croient qu'ils vont y amasser de l'argent en abondance.

Soulignons que si ces jeunes ont la chance de gagner cet argent en ville, soit par des moyens honnêtes, soit par le vol, ils se sentent, de retour à la campagne, plus ou moins indépendants et vaquent à des activités autres que celles exigées par les parents. Le résultat est qu'ils finissent par ne pas émettre sur la même longueur d'onde que les parents qui n'ont plus d'emprise sur eux et les prennent pour des insoumis.

C'est pour toutes ces raisons ci-haut avancées que les parents ont horreur de la ville, même si ce ne sont pas eux-mêmes qui s'y rendent personnellement pour en constater les méfaits. Cette horreur est expliquée par le type de relations que les jeunes qui en viennent entretiennent avec leurs parents et avec leurs frères paysans. C'est dans cette optique que nous avons dit, dans la problématique, que l'exode rural peut être un des multiples facteurs explicatifs du conflit de génération (entre parents et jeunes).

Le huitième indicateur est soutenu par 21,87% des garçons et 25% des filles. Le dévergondage sexuel est désapprouvé par les parents parce que cette méconduite déshonore et la fille et le garçon. La jeune fille, même si elle n'est plus jetée dans un gouffre en cas de grossesse illégitime comme dans le Burundi traditionnel, subit un déshonneur et sa dot de mariage en est grandement diminuée, si elle a la chance de trouver un mari.

Le neuvième indicateur est cité par 15,62% des garçons et 12,5% des filles.
Nulle part au Burundi et peut-être dans le monde entier le vol n'est toléré.
Si le vol a été mentionné à un si faible pourcentage, c'est parce qu'il n'est pas fréquent dans la région considérée. Les parents n'ont pas beaucoup d'occasions de le rappeler souvent aux jeunes.
En fait, les vols perpétrés sont enregistrés pendant les périodes de disette (février-mars-avril) pendant lesquelles les productions sont peu abondantes, et pendant la campagne café (juin-juillet).
Le vol est répréhensible car il déshonore en même temps l'auteur et sa famille à tel point que si quelqu'un (e) est reconnu (e) de voleur (euse), il (elle) a du mal à avoir un (e) époux (se) parce que le vol n'est pas toléré.

Le dixième indicateur est souligné par 6,25% des garçons et 6,25% des filles. On peut se demander pourquoi "aller se promener sans permission", en milieu rural, est cité alors qu'il n'y a pas d'objets de distraction qui pourraient attirer les jeunes et les empêcher de travailler.

A notre avis, les sorties (les promenades) non autorisées sont répréhensibles chez les jeunes parce que les parents veulent peut-être éloigner ces derniers des influences nocives. Alors, ils veulent savoir où va l'enfant, le jeune, ce qu'il va faire et pourquoi il le fait. Mais les jeunes n'acceptent pas ces exigences de la famille.

Les parents exercent dans ce sens une autorité contraignante, et cette attitude est jugée infantilisante par les jeunes. C'est ce que nous apprenons dans la déclaration suivante :

> "Abavyeyi hari igihe badufata nk'abana ata co bazi. Bashaka ngo tuze turababwira iyo tugiye hose, tuze turabasaba uruhusha. Ivyo ntabwo bikwiye ku muntu w'umusore canke w'umwigeme amaze gukura nka twe" (1).

En substance, cette déclaration signifie :

> "Il y a des fois où les parents nous prennent pour des gosses qui ne savent rien. Ils veulent que nous leur disions toujours où nous allons, leur demandions des permissions. Cela ne convient pas pour un jeune garçon ou une jeune fille qui est déjà grand(e) comme nous".

Cela montre qu'il y a des conduites ou attitudes parentales non acceptées par les jeunes.

Le onzième indicateur a été cité par 6,25% des garçons et 0 % des filles. C'est une conduite répréhensible parce qu'on fait payer des amendes aux jeunes mariés et c'est un déshonneur pour leurs parents qui sont mal jugés parce qu'ils sont censés n'avoir pas bien éduqué leurs enfants. La débauche et le concubinage n'ont été mentionnés par aucune fille. Nous pensons que cela s'explique par une attitude défensive des filles qui veulent sauver la face.

Le douzième indicateur n'a été cité par aucun garçon et 3,12% seulement des filles l'ont mentionné.

Au treizième indicateur (frapper ses parents ou d'autres personnes) la situation est inversée, c'est-à-dire que l'indicateur a été mentionné par 3,12% des garçons et par aucune fille parce qu'ils le feraient beaucoup plus que leurs soeurs.

---

(1) NTG., S., scolarisée, 16 ans, colline GASASA.

Tableau 17: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable scolarisation.

Scolarisation / Indicateurs	Scolarisés(21)		Non scolarisés(43)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Vagabondage	16	76,19	23	53,49	39	60,94
2. Rentrer aux heures tardives à la maison	9	42,86	6	13,95	15	23,44
3. Désobéir,se décharger sur autrui d'une corvée, d'un travail	6	28,57	15	34,88	21	32,81
4. s'adonner à l'alcool	6	28,57	14	32,56	20	31,25
5. Echanger de gros mots, injurier ou insulter les parents ou les autres personnes	4	19,05	16	37,21	20	31,25
6. Etre paresseux au travail	5	23,81	12	27,91	17	26,56
7. Aller en ville en délaissant sa propriété foncière	9	42,86	6	13,95	15	23,44
8. Le dévergondage sexuel	4	19,05	11	25,58	15	23,44
9.Voler ou commettre un larcin	5	23,81	4	9,30	9	14,06
10. Se promener sans permission	3	14,28	1	2,32	4	6,25
11. La débauche et le concubinage	0	0	2	4,65	2	3,12
12. Etre indifférent à l'égard des besoins des autres enfants	1	4,76	0	0	1	1,56
13. Frapper les parents ou d'autres personnes	0	0	1	2,32	1	1,56

En lisant le tableau précédent on fait les constations suivantes.

Le premier indicateur a été cité par 76,19% des scolarisés et par 53,49% des non scolarisés.

Le deuxième indicateur a été mentionné par 42,86% des scolarisés et 13,95% des non scolarisés.

Le troisième est souligné par 28,57% des scolarisés et 34,88% des non scolarisés.

Quant au quatrième indicateur, il a été mentionné par 28,57% des scolarisés et 32,56% des non scolarisés alors que le cinquième l'a été par 19,05% des scolarisés et 37,21% de ceux qui n'ont pas été à l'école.

Le sixième indicateur a été cité par 23,81% des scolarisés et 27,91% des non scolarisés.

Le septième a été avancé par 42,86% des scolarisés et 13,95% des non scolarisés. Ceux qui ont été à l'école sont imprégnés par la mentalité moderne selon laquelle il vaut mieux chômer en ville que de travailler de ses mains à la campagne. Ils s'expriment en ces termes de l'un d'eux :

> "Ufatiye nko gukunda kuja kuyerera mu gisagara, umusore canke inkumi abonye akeneye nk'akantu, nk'ipataro, aho kuyihigira mu burimyi kugira arime ivyiwe aca afata umugambi wo kwangara mu bisagara ngo agiye guca amahera. Aho yoyahigiye mu burimyi, hanyuma rero yari gutera na ya kawa ikazomugirira akamaro, aca yigira. Hanyuma ivyo vyose ntavyemera kandi na nya mafaranga ntayazane. Yayazana naho kandi akahamara nk'umusi umwe agaca ahera, agaca asubirayo kandi" (1).

Cela veut dire ce qui suit :

> "Si tu prends le cas d'aimer aller en ville, quand un jeune homme ou une jeune fille voit qu'il (elle) a besoin d'une chose par exemple un pantalon, il (elle) préfère aller en ville pour y gagner de l'argent au lieu de chercher ce pantalon à travers le travail à la houe. Au lieu de chercher cet argent à travers la culture des champs, des caféiers qui lui profiteraient, il s'en va. Tout cela, il (elle) ne l'accepte pas. Et même l'argent rêvé, il (elle) n'en apporte pas. S'il en apporte, il y passe (à la maison) par exemple un jour et l'argent est vite entièrement dépensé, il y (en ville) retourne tout de suite".

---

(1) GH. M., scolarisé, 19 ans, colline RUBUGA.

Si l'interviewé n'a parlé que de pantalon comme besoin des filles et garçons, nous pensons qu'il aurait parlé d'autres besoins féminins comme la robe, la jupe parce que les filles du milieu rural considéré ne sont pas encore enclines à porter des pantalons. Le port des pantalons n'est observé que chez les filles qui ont été une fois au moins, en ville et qui copient aveuglement les modes, ou bien chez les jeunes filles encore sur les bancs de l'école ou déjà fonctionnaires.

Rappelons que même si ces jeunes se rendent en ville soi-disant pour chercher de l'argent, ce n'est pas sûr que leurs espoirs sont comblés, surtout quand il s'agit de gens sans qualification professionnelle.

Après l'échec aux études secondaires, ces scolarisés manqués ne savent quoi faire surtout que la plupart des écoles ne forment pas les élèves à un métier ou aux travaux manuels.

Ils sont alors livrés à eux-mêmes. Des jeunes qui viennent de faire trois ou quatre ans sur les bancs de l'école non formatrice aux travaux manuels peuvent difficilement cultiver la terre alors qu'ils pensaient y échapper.
Certains le peuvent mais voient que ce n'est pas tellement rentable. Alors ils se rendent en ville, ou demandent aux parents un petit capital pour faire du commerce.

Le huitième indicateur (dévergondage sexuel)a été cité par 19,05% des scolarisés et 25,58% des non scolarisés.

Le neuvième indicateur (le vol) a été soutenu par 23,81% des scolarisés et seulement 9,30% des non scolarisés. Rappelons que si les scolarisés le mentionnent beaucoup plus que les non scolarisés, cela ne veut pas dire qu'ils le commettent plus que ces derniers. C'est parce qu'ils le trouvent plus déshonorant que ne le pensent leurs frères non scolarisés.

Le dixième indicateur (se promener sans permission) a été cité par 14,28% des scolarisés et 2,32% des non scolarisés. Cet écart est dû au fait que ces derniers trouvent normal qu'un parent punisse un jeune sorti sans permission. La non scolarisation jouant, ils croient que ce dernier n'a pas fait preuve de respect envers ses parents alors que les scolarisés ont du mal à comprendre qu'il faut la permission des parents pour aller se promener et considèrent cette exigence comme infantilisante.

Le onzième indicateur (débauche, concubinage) a été cité par 0% des scolarisés et 4,65% des non scolarisés.

Le douzième (indifférence aux besoins des autres enfants) l'a été uniquement par un (1) scolarisé sur 21, soit 4,76% et aucun des non scolarisés.

Le treizième (frapper les parents ou d'autres personnes) a été mentionné par une (1) seule fille scolarisée sur 43, soit 2,32% et par aucun garçon.

Nous pensons ici que les 11ème, 12ème et 13ème sont des cas isolés, des opinions personnelles qui ne sont pas à généraliser. Remarquons qu'ici aussi il y a des conduites admirées et d'autres condamnées par les parents indépendamment de la scolarisation des jeunes.

Tableau n°18: Répartition des fréquences des indicateurs selon les variables sexe et scolarisation.

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
1.Vagabondage	9	81,82	12	57,14	7	70	11	50	39	60,94
2. Rentrer aux heures tardives à la maison	4	36,36	6	28,57	5	50	7	31,82	22	34,37
3. Désobéir, se décharger sur autrui d'une corvée, d'un travail	3	27,27	6	28,57	3	30	9	40,91	21	32,81
4. S'adonner à l'alcool	3	27,27	7	33,33	3	30	7	31,82	20	31,25
5. Echanger de gros mots, injurier ou insulter les parents ou d'autres personnes	3	27,27	9	42,86	1	10	7	31,82	20	31,25
6. Etre paresseux au travail	4	36,36	8	38,09	1	10	4	18,18	17	26,56
7. Aller en ville en délaissant sa propriété foncière	7	63,64	4	19,05	2	20	2	9,09	15	23,44

Tableau n°18: Répartition des fréquences des indicateurs selon les variables sexe et scolarisation.(suite)

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
8. Le dévergondage sexuel	2	18,18	5	23,81	2	20	6	27,27	15	23,44
9.Voler ou commettre un larcin	4	36,36	1	4,76	1	10	3	13,64	9	14,06
10. Se promener sans permission	2	18,18	0	0	1	10	1	4,54	4	6,25
11. La débauche, le concubinage	0	0	2	9,52	0	0	0	0	2	3,12
12. Etre indifférent à l'égard des besoins des autres enfants	0	0	0	0	1	10	0	0	1	1,56
13. Frapper les parents ou d'autres personnes	0	0	0	0	0	0	1	4,54	1	1,56

Le premier indicateur a été cité par 81,82% des garçons scolarisés et 57,14% des non scolarisés contre 70% des filles scolarisées et 50% des non scolarisées.

Le deuxième indicateur a été souligné par 36,36% des garçons scolarisés, 28,57% des non scolarisés, 50% des filles scolarisées et 31,82% des non scolarisées.
On sait que les jeunes voient la vie en rose. Ils n'ont pas encore de problèmes de ménage à régler pour rentrer très tôt à la maison.
La raison qui pousse les parents à réprimer cette tendance beaucoup plus chez la jeune fille que chez le garçon est qu'ils veulent faire d'elle une fille idéale. S'ils la laissent faire et rentrer aux heures tardives, l'entourage dira que c'est une fille aux moeurs dépravées, une fille qui est mal éduquée.
Ils veulent alors que cette dernière sauvegarde son honneur et celui de tous ceux qui l'ont éduquée et leur fasse ainsi gagner la dot de mariage.

C'est plus défendu aux filles scolarisées (50%) qu'aux non scolarisées, parce que les parents ont déjà une mauvaise image d'elles pour s'être "faites exclure de l'école". Il ne faut pas alors qu'elles continuent à ternir leur image ou confirmer les fausses hypothèses formulées à leur encontre.

Le troisième indicateur (désobéissance, décharge sur autrui d'une obligation) a été cité par 27,27% des garçons scolarisés et 28,57% des non scolarisés contre 30% des filles scolarisées et 40,31% des non scolarisées. Il indique une conduite répréhensible parce qu'elle donne l'impression qu'il y a deux chefs dans le ménage. C'est pourquoi les parents cherchent à tout prix à brimer cette attitude chez le jeune encore célibataire. Il faut que ce dernier attende la fondation de son foyer pour donner des ordres. Mais pour le moment les parents veulent une obéissance inconditionnelle, car le jeune dépend encore d'eux. C'est souligné plus par les filles que par les garçons car elles sont considérées comme plus travailleuses que ces derniers et il faut qu'elles continuent à le montrer et à se montrer plus courageuses que les garçons.

Le quatrième indicateur (alcoolisme) est cité par 27,27% des garçons scolarisés et 33,33% des non scolarisés contre 30% des filles scolarisées et 31,82% des non scolarisés. L'alcool dégrade si l'on en abuse. Les parents en agissant contre l'abus de l'alcool veulent que les jeunes se respectent et se fassent respecter. Comme le respect est une valeur morale reconnue par tout le monde, l'indicateur a été souligné de façon presque équivalente par les jeunes des quatre catégories.

Le cinquième indicateur (injurier ou insulter les parents ou d'autres personnes) a été souligné par 27,27% des garçons scolarisés et 42,86% des non scolarisées et une scolarisée sur 10, soit 10%.

La paresse, comme sixième indicateur, a été citée par 36,36% des garçons scolarisés 38,09% des non scolarisés, 18,18% des filles non scolarisées et par 1 fille scolarisée sur 10. La paresse est condamnée parce qu'elle est l'ennemi du travail. Par ailleurs on voit dans le paresseux tous les vices: le vol, la malhonnêteté,...

Le septième indicateur est souligné par 63,64% des garçons scolarisés, 19,05% des non scolarisés, 20% des filles scolarisées et 9,09% des non scolarisées. Cette répartition s'explique par le fait que les scolarisés qui ont échoué au secondaire sentent un engouement très prononcé pour la ville. Si les parents les empêchent d'y aller pour les méfaits déjà énumerés (commentaire au septième indicateur du tableau n°16), ces jeunes scolarisés ne comprennent pas et concluent que c'est une contrainte parentale non fondée.
Par ailleurs, nous avons vu qu'ils s'adaptent difficilement à la campagne. Cet engouement pour la ville expliquerait aussi pourquoi les filles scolarisées ont soulevé cet indicateur plus que leurs soeurs non scolarisées et cela pour les mêmes raisons que les garçons scolarisés.

Le huitième indicateur a été cité par 18,18% des garçons scolarisés, 23,81% des non scolarisés, 20% des filles scolarisées et 27,27% des non scolarisées.

Le neuvième indicateur a été souligné par 36,36% des garçons scolarisés et 4,76% des non scolarisés contre 1 fille scolarisée et 13,64% des non scolarisées. Le vol n'est jamais toléré nulle part. Il faut donc le punir, le réprimer.

Le dixième indicateur a été cité par 18,18% des garçons scolarisés, aucun non scolarisé, une fille scolarisée sur 10 et 4,54% des non scolarisées.
Les parents réprîment les promenades sans permissions car ils veulent se faire respecter. Ils veulent l'obéissance.

Le onzième indicateur n'a été souligné que par 9,52% des garçons non scolarisés et le douzième par une fille scolarisée (aucun garçon).

Le treizième indicateur (frapper les parents ou d'autres personnes) a été cité par une fille non scolarisée sur 22, aucune fille scolarisée et aucun garçon. La conduite est à réprimer car même si c'est peu fréquent, elle indique un camouflet intolérable pour l'autorité parentale. Si même conflit il y a, il est moralement et socialement interdit de frapper ses parents sous peine de fortes amendes, voire de malédiction.

CONCLUSION SUR LE SOUS-THEME VIII.2.

Au seuil de ce sous-thème qui vient de s'achever, nous nous sommes rendu compte de quelques raisons manifestes qui font que les parents ont une mauvaise image de la jeunesse actuelle. Les jeunes ont en effet souligné quelques conduites adoptées par eux mais qui ne sont pas acceptées par les parents parce que ne traduisant pas la bonne éducation d'un jeune Burundais. Ces conduites répréhensibles sont diverses et variées. Parmi elles, nos interviewés ont cité entre autres la vagabondage, les rentrées tardives à la maison, la désobéissance, l'alcoolisme, l'insolence, la paresse, l'exode rural, le vol, les promenades ou sorties sans permission la débauche ou le mariage illégal, l'indifférence à l'égard des besoins des autres enfants ainsi que l'audace ou l'effronterie peu fréquente de frapper ses parents.

Encore persévérant dans leur devoir d'éducateur, les parents ne laissent pas faire la jeunesse. Ils font tout leur possible pour la redresser et lui transmettre des valeurs jugées nobles ou bonnes. Comment les parents réagissent-ils alors à la "méconduite" de la jeunesse actuelle? La réponse sera donnée dans le sous-thème suivant.

VIII.3. LES REACTIONS DES PARENTS FACE A LA MECONDUITE DES JEUNES.

Les parents ont le droit de regard sur les jeunes vivant encore sous le toit de leur maison. Même s'ils rencontrent des oppositions de la part de ces jeunes, les parents ne vont pas pour autant démissionner de leurs responsabilités éducatives. Les réactions manifestées à l'endroit des conduites répréhensibles chez les jeunes varient d'une faute à l'autre. C'est ce que nous allons voir dans les lignes suivantes:

Tableau n° 19: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable sexe.

Sexe / Indicateurs	Garçons (32)		Filles (32)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Si je me méconduis, les parents me donnent des conseils pour éviter le pire.	27	84,37	27	84,37	54	84,37
2. En cas de faute, mes parents sollicitent l'intervention des amis et/ou de la famille élargie.	23	71,87	11	34,37	34	53,12
3. Si je fais une faute, les parents m'infligent un renvoi temporaire en dehors du toit familial	9	28,12	8	25	17	26,56
4. Quand je suis en faute, les parents sollicitent l'intervention des autorités administratives locales.	9	28,12	7	21,87	16	25
5. Si je fais une faute, mes parents ne me font rien. Ils ne me punissent pas et me laissent faire.	5	15,62	5	15,62	10	15,62

En analysant le tableau ci-dessus, nous constatons que les réactions des parents à l'égard d'une conduite indésirable chez les jeunes sont variées.

Le premier indicateur relève une procédure générale suivie par les parents. Aussi est-il souligné par 84,37% des garçons et 84,37% des filles. Cela montre que si même les jeunes font des fautes, manifestent des conduites répréhensibles, les parents font leur possible pour prendre des contacts personnels avec eux. Remarquons que cette procédure est suivie indépendamment du sexe du jeune en faute.

Le deuxième indicateur regroupe 71,87% des garçons et 34,37% des filles. En comparant la répartition des fréquences de ce deuxième indicateur et celles du premier, il y a moyen de se dire que les différends des filles avec leurs parents se règlent plus facilement en famille restreinte que les différends de ces derniers avec les garçons. En outre, d'après ces pourcentages, les garçons se rebellent beaucoup plus que les filles contre l'autorité parentale et celles-ci sont plus réceptives aux mesures prises à leur encontre que ne le sont leurs frères.

Le troisième indicateur est souligné par 28,12% des garçons et 25% des filles. Cette répartition des fréquences montre que les parents font cette réaction sans tenir compte du sexe des jeunes. Quand la faute mérite une telle sanction, les parents la donnent indépendamment du sexe des jeunes. Une telle réaction des parents a lieu en cas d'une méconduite particulière des jeunes: sorties (promenades) sans permission, rentrée très tardive à la maison, surtout quand le jeune garçon ou la jeune fille ne demande même pas pardon ou se montre indépendant à son arrivée à la maison. La réaction est rigoureuse aussi quand la jeune fille ou le jeune homme passe un jour ou plus en dehors de la maison sans raison suffisante. Cela varie évidemment selon la sévérité des parents et l'image qu'ils ont de leur garçon ou de leur fille. Il y en a qui peuvent tolérer pour une première fois, d'autres non, parce qu'ils jugent la faute très grave et méritant ainsi une grande sanction.

Le quatrième indicateur a été cité par 28,12% des garçons et 21,87% des filles. Remarquons que l'intervention des autorités administratives locales a lieu quand le conflit n'a pas pu se régler en famille.

Le cinquième indicateur a été souligné par 15,62% des garçons et 15,62% des filles. Cela montre que tous les parents ne sont pas si sévères qu'on le croit et cela indépendamment du sexe des jeunes en faute. Ils sont quelquefois plus tolérants à l'égard de certaines fautes moins graves.

Les parents réagissent face à la méconduite des jeunes. Ces réactions vont des conseils aux punitions très graves telles que le renvoi temporaire du jeune en dehors du toit familial et l'intervention des autorités administratives qui font payer des amendes. La conséquence de cette situation est que le jeune peut fuir vers la ville pour chercher l'argent à payer aux parents offensés. Les jeunes sont, dans ces cas, victimes de leur méconduite et de l'intolérance des parents qui veulent leur donner une leçon pour les amener à se corriger.

Tableau n° 20: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable scolarisation.

Scolarisation / Indicateurs	Scolarisés(21)		Non scolarisés(43)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Si je me méconduis, les parents me donnent des conseils pour éviter le pire.	13	61,90	41	95,35	54	84,37
2. En cas de faute, mes parents sollicitent l'intervetion des amis et/ou de la famille élargie.	11	52,38	23	53,49	34	53,12
3. Si je fais une faute, les parents m'infligent un renvoi temporaire en dehors du toit familial	5	23,81	12	27,91	17	26,56
4. Quand je suis en faute, les parents sollicitent l'intervetion des autorités administratives locales.	8	38,09	8	18,60	16	25
5. Si je fais une faute, mes parents ne me font rien. Ils ne me punissent pas et me laissent faire.	3	14,28	7	16,28	10	15,62

Si on tient compte de la variable scolarisation, il se remarque une différence d'attitudes (de réactions) des parents à l'égard d'une méconduite des jeunes suivant que ces derniers sont scolarisés ou non scolarisés.

Aussi le premier indicateur est-il souligné par 61,90% des scolarisés et 95,35% des non scolarisés. Si, en cas de méconduite du jeune scolarisé, les parents ne recourent pas tellement aux contacts personnels avec lui pour le conseiller comme c'est le cas pour les non scolarisés, c'est que peut-être ils ont encore d'eux un certain "mythe de diplômé". S'ils n'agissent pas ainsi, c'est qu'ils vont recourir à l'autrui, à la famille élargie, voire aux instances administratives locales plus que ça ne se manifeste pour le tableau n° 20.

Le deuxième indicateur est cité par 52,38% des scolarisés et 53,49% des non scolarisés. Nous remarquons que les parents d'abord essaient eux-mêmes pour ensuite recourir à autrui dans le règlement de leurs conflits avec les jeunes.

Le troisième indicateur est souligné par 23,81% des scolarisés. La punition est appliquée indépendamment de la scolarisation quand la faute est la même et mérite d'être sanctionnée. Que le jeune soit scolarisé ou pas, il ne peut pas faire tout ce qu'il veut car il est encore sous leur tutelle.

Le quatrième indicateur est cité inégalement par 38,09% des scolarisés et 18,60% des non scolarisés parce que les premiers se soumettent moins aux ordres parentaux que les seconds.

Le cinquième indicateur, enfin, rassemble 14,28% des scolarisés et 16,28% des non scolarisés.

Les deux tableaux 19 et 20 ne donnent pas beaucoup de renseignements sur le sous-thème en étude. Laissons voir le résultat des deux variables considérées quand elles sont analysées de façon simultanée.

Tableau n°21: Répartition des fréquences des indicateurs selon les variables sexe et scolarisation.

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
1. Si je me méconduis, les parents me donnent des conseils pour éviter le pire.	7	63,64	20	95,24	6	60	21	95,45	54	84,37
2. En cas de faute, mes parents sollicitent l'intervention des amis et/ou de la famille élargie.	6	54,54	17	80,95	5	50	6	27,27	34	53,12
3. Si je fais une faute, les parents m'infligent un renvoi temporaire en dehors du toit familial	2	18,18	7	33,33	3	30	5	22,73	17	26,56
4. Quand je suis une faute, les parents sollicitent l'intervention des autorités administratives locales.	5	45,45	4	19,05	3	30	4	18,18	16	25
5. Si je fais une faute, les parents ne me font rien. Ils ne me punissent pas et me laissent faire.	2	18,18	3	14,28	1	10	4	18,18	10	15,62

Nous remarquons que 83,64% des garçons scolarisés et 95,24% des non scolarisés contre 60% des filles scolarisées et 95,45% non scolarisées affirment que les parents les conseillent en cas de faute. Il y a alors moyen de rapprocher d'une part les garçons scolarisés et les filles scolarisées et d'autre part les garçons non scolarisés et les filles non scolarisées quand on considère leurs perceptions respectives de cette réaction des parents.
Dans le tableau n° 19, nous avons vu qu'il n'y a pas de différence liée au sexe. Avec le tableau n° 20, nous avons affirmé la différence de perception liée à la scolarisation. Sur base du tableau ci-dessus (n°21), nous pouvons alors confirmer l'hypothèse selon laquelle ces différences sont alors liées au niveau de scolarisation et non au sexe.

Le deuxième indicateur est soulevé par 54,54% des garçons scolarisés et 80,95% des non scolarisés, par 50% des filles scolarisées et 27,27% des filles non scolarisées.
En tenant compte de la variable sexe (tableau 19), celle-ci joue dans l'évocation de ce deuxième indicateur alors qu'il n'y a pas de différence entre scolarisés et non scolarisés si l'on s'en tient uniquement à la variable scolarisation (tableau n°20). Mais la vérité est que si l'on combine les deux variables, nous remarquons que la variable sexe joue beaucoup plus que la variable scolarisation.

Le troisième indicateur est cité par 18,18% des garçons scolarisés, 33,33% des non scolarisés, 30% des filles scolarisées et 22,73% des non scolarisées, ce qui dénote une différence d'une part entre les garçons scolarisés et les filles scolarisées et d'autre part entre les garçons non scolarisés et les filles non scolarisées. Nous pouvons donc conclure que la scolarisation joue un rôle dans le renvoi temporaire de la maison paternelle.

Nous constatons qu'avec le quatrième indicateur 45,45% des garçons scolarisés, 19,05% des non scolarisés, 30% des filles scolarisées et 18,18% des non scolarisées affirment que les parents font intervenir les autorités administratives locales pour trancher le différend entre les parents et les jeunes. Apparemment, on le fait beaucoup plus pour les scolarisés que pour les non scolarisés; cela s'explique par le fait qu'avec les premiers il est plus difficile de régler les conflits qu'il ne l'est avec les seconds. Les non scolarisés plus que les scolarisés obéissent aux parents.

Enfin, le cinquième indicateur est cité par 18,18% des garçons scolarisés, 14,28% des non scolarisés, 1 fille scolarisée sur 10 et 18,18% des non scolarisées.
Cet indicateur mérite une analyse particulière. En effet, si les parents ne punissent pas toutes les fois que les jeunes sont en faute, ce n'est pas un signe de faiblesse de leur part. Cela ne veut pas dire qu'ils craignent ces derniers. C'est que la faute ne paraît pas grave et que les parents préfèrent patienter et attendre la récidive.

CONCLUSION SUR LE SOUS-THEME VIII.3.

Dans le sous-thème qui vient de s'achever, il a été question d'analyser la nature des réactions des parents à l'égard d'une conduite répréhensible des jeunes.
Il a été alors constaté que ces réactions sont variées comme nous le montrent les tableaux 19,20 et 21. Elles varient en fait, pensons-nous, selon la personnalité des parents (sévères ou tolérants, justes ou injustes) et selon la nature de la faute commise par le jeune. Elles vont des conseils aux punitions très graves. Parmi celles qui ont été mentionnées, nous citons entre autres les conseils soulignés par 84,37% des sujets; le recours aux amis et/ou à la famille élargie pour la malédiction mentionnée par 53,12% des interviewés. Les autres réactions parentales citées sont le renvoi temporaire du jeune, souligné par 26,56% de nos informateurs, le recours aux autorités administratives qui font payer des amendes au jeune ayant osé frapper un de ses parents, cité par 25% des interviewés et enfin le laisser-faire "stratégique" souligné par 15,62% des sujets.

Nous pensons que ces réactions des parents donnent des leçons aux jeunes qui sont ainsi amenés , chacun en ce qui le concerne, à adopter une bonne attitude envers les parents.

VIII.4. LES ATTITUDES HABITUELLES DES JEUNES FACE AUX REACTIONS DE LEURS PARENTS.

La perception de l'autorité parentale par les jeunes ruraux est une question de relation entre ces derniers et leurs parents. Ceux-ci ont des exigences auxquelles ils veulent que les jeunes répondent. Mais parfois ou fréquemment ces jeunes n'y répondent pas ou quand ils s'y conforment, ils le font de façon non satisfaisante. Les parents sont à ce moment obligés de réagir pour essayer de les redresser. C'est dans cette optique que nous allons analyser comment ces jeunes se conduisent habituellement face aux différentes réactions des parents vues que nous venons de recenser et d'analyser.

Tableau n° 22: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable sexe.

Sexe / Indicateurs	Garçons(32)		Filles(32)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Quand les parents réagissent, je leur demande où réside la gravité de la faute pour que je comprenne moi-même. Sinon je la refuse.	31	96,87	29	90,62	60	93,75
2. Si les parents réagissent mal à ce que je fais, je demande conseil à un ami, sollicite son avis et me conforme à ce qu'il me dit.	3	9,37	3	9,37	6	9,37
3. Quand les parents désapprouvent ce que je fais, je me résigne à tout ce qu'ils me disent sans demander où réside la faute.	4	12,5	3	9,37	7	10,94

En consultant le tableau précédent, nous constatons que les attitudes des jeunes face aux réactions des parents vont de la rébellion à l'obéissance en passant par la pure résignation, certaines attitudes étant plus fréquentes que d'autres.

Ainsi, 96,87% des garçons et 90,62% des filles demandent aux parents où réside la faute pour la comprendre. De cette façon ils acceptent la faute après l'avoir comprise et jugent les parents moins autoritaires. Cela veut dire que les filles et garçons n'acceptent pas aveuglement tout ce que leurs disent les parents. Et quand ces derniers leur expliquent la faute, ils obtiennent alors l'assentiment des jeunes. Aussi peuvent-ils se corriger de l'erreur commise.

Si les jeunes soulignent en majorité (93,75%) qu'ils veulent comprendre les réactions des parents, cela signifie qu'ils se soumettent moins ou pas du tout à ces dernières au cas où elles ne sont pas proportionnées à la faute commise.

Le deuxième indicateur a été cité par 9,37% des garçons et 9,37% des filles. Ici, les jeunes ne s'adressent pas directement aux parents, mais parlent plutôt à leurs amis pour solliciter leur avis sur le différend qui les oppose aux parents. Ils n'agissent pas sur le-champ sans solliciter l'avis d'autrui, parce qu'ils ne veulent pas agir maladroitement. Ainsi, le jeune fait confiance beaucoup plus à ses pairs qu'à ses parents qui peut-être lui inspirent une certaine crainte et une certaine méfiance.

Le troisième indicateur a été souligné par 9,37% des filles et 12,5% des garçons.

Si, dans l'ensemble, les jeunes n'acceptent pas passivement toutes les réactions des parents cela ne veut pas dire qu'ils se rebellent très souvent contre ces derniers. Ce qu'ils veulent, c'est l'acceptation intelligente pour ne pas se voir imposées des punitions arbitraires et injustes.
Nous rapportons ici les propos d'un des informateurs qui sont très significatifs en ce qui concerne l'acceptation intelligente des sanctions des parents:

> " Urumva ugize nk'ikintu umuvyeyi akakigaya hari aho utaba uzi ko ari kibi. Ntaguca wemera igihano cose akubwiye, agucîriye. Uramubaza neza kugira akubwire neza aho ikosa riri, urabe ko igihano gikwiranye n'ikosa. Kandi umubajije, ntuba umeze nabi kandi akubariye, na we nyene ntiyoba yikengereje nk'uko abantu benshi bavyibaza Ahubwo muca mwumvikana ukirinda ico uzi" (1)

(1) BC.,S., Scolarisé, 18 ans, colline RUBUGA.

En substance, cela signifie ce qui suit:

> " Quand tu fais une chose et que le parent la désapprouve, tu comprends que parfois tu ne saisis pas que c'est mauvais. Tu ne pourrais pas accepter toute punition qu'il te donne, t'inflige. Tu peux bien t'adresser à lui et demander où réside la faute pour voir si la punition est proportionnelle à la faute commise. De plus, si tu lui demandes cela, tu n'es pas de mauvaise volonté, et s'il répond à ta demande cela ne veut pas dire qu'il se rabaisse, contrairement à ce que la majorité des gens pensent . Loin de là, vous discutez objectivement; alors tu te gardes de répéter une faute que tu connais".

Cependant, tous les parents n'acceptent pas ou n'acceptent pas toujours la procédure de dialogue avec les jeunes. Tout dépend d'abord de la faute commise (grave ou légère), de la personnalité de l'auteur, de la faute et de la façon dont il s'est adressé au parent (politesse, courtoisie ou arrogance à l'égard de ce dernier) ainsi que de la personnalité même du parent et de l'image qu'il a de ce jeune. L'attitude varie selon que le parent est autoritaire ou démocratique. On peut même dire que la procédure dépend aussi de l'humeur du parent au moment de la démarche du jeune.

Tableau n°23: Fréquence des indicateurs selon la variable scolarisation.

Scolarisation / Indicateurs	Scolarisés(21)		Non scolarisés(43)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Quand les parents réagissent, je leur demande où réside la gravité de la faute pour que je comprenne moi-même. Sinon je la refuse.	20	95,24	40	93,02	60	93,75
2. Si les parents réagissent mal à ce que je fais, je demande conseil à un ami, sollicite son avis et me conforme à ce qu'il me dit.	0	0	6	13,95	6	9,37
3. Quand les parents désapprouvent ce que je fais, je me résigne à tout ce qu'ils me disent sans demander où réside la faute.	1	4,76	6	13,95	7	10,94

En lisant le tableau (verticalement et horizontalement) nous remarquons que les scolarisés insistent sur l'attitude d'acceptation intelligente. Ils sont presqu'en totalité (95,24%) à adopter cette attitude alors que les deux autres sont presque totalement rejetées.

En effet, le premier indicateur est souligné par 95,24% des scolarisés et 93,02% des non scolarisés. Nous remarquons que ces derniers ne se soumettent pas aussi facilement qu'on le croit. La raison serait qu'ils vivent en contacts permanents avec leurs camarades scolarisés ou qui ont été en ville, les observent dans leurs manières d'agir et les imitent dans certains cas. C'est cela dont nous avons parlé dans le troisième chapitre de ce travail. Comme il s'agit d'une libération pour laquelle il faut lutter, les jeunes non scolarisés ne vont pas hésiter à adopter cette attitude. Par ailleurs, les conversations faites avec ceux qui ont été à l'école ou en ville ne les laissent pas indifférents quant aux manières de se conduire.

Le deuxième indicateur est seulement soutenu par 13,95% des non scolarisés et par aucun des scolarisés. C'est parce qu'ils font peut-être confiance à eux-mêmes dans leur jugement plus que ne le font les non scolarisés qui veulent d'abord solliciter l'avis d'autrui pour agir.

Le troisième indicateur, quant à lui, n'est souligné que par 13,95% des non scolarisés et 4,76% des scolarisés. C'est que *ceux-ci* se résignent moins que les frères non scolarisés.

En bref, rappelons que le tableau nous montre que les jeunes scolarisés de la région considérée ne se résignent presque jamais ni ne demandent conseil aux amis pour répondre aux réactions des parents. Ils veulent le contact personnel de ces derniers pour leur montrer le tort commis. Nous pensons que cette attitude est le fruit du temps passé sur les bancs de l'école
secondaire qui, selon la personnalité du sujet, apprend à agir avec discernement et à ne pas tellement se résigner à n'importe quoi. Par contre, nous remarquons que chez les non scolarisés, l'attitude de résignation demeure présente, mais pas très fréquente. De plus, ils recourent beaucoup plus aux avis de leurs pairs (13,95%) que ne le font les scolarisés (0%) qui sont fiers d'eux-mêmes et affichent une attitude d'autonomie de jugement.

Tableau n° 24: Répartition des fréquences des indicateurs selon les variables sexe et scolarisation.

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
1. Quand les parents réagissent, je leur demande où réside la gravité de la faute pour que je comprenne moi-même. Sinon je la refuse.	11	100	20	95,24	9	90	20	90,91	60	93,75
2. Si les parents réagissent mal à ce que je fais je demande conseil à un ami, sollicite son avis et me conforme à ce qu'il me dit.	0	0	3	14,28	0	0	3	13,64	6	9,37
3. Quand les parents désapprouvent ce que je fais, je me résigne à tout ce qu'ils me disent sans demander où réside la faute.	0	0	4	19,05	1	10	2	9,09	7	10,94

Globalement, nous constatons que les jeunes gens et les jeunes filles scolarisés et non scolarisés veulent une obéissance intelligente quand les parents réagissent aux fautes commises. Concernant cette attitude, nous pouvons affirmer que la variable scolarisation joue beaucoup plus que la variable sexe, comme nous le confirme le tableau ci-dessus.

En effet, le premier indicateur regroupe 100% des garçons scolarisés, 95,24% des non scolarisés, 90% des filles scolarisées et 90,91% des non scolarisées.

La deuxième attitude (deuxième indicateur) est soutenue par 14,28% des garçons non scolarisés, 0% des scolarisés, 13,84% des filles non scolarisées et par aucune fille scolarisée.
Concernant l'explication de la répartition des fréquences de cet indicateur, nous avançons les mêmes raisons explicatives que celles que nous avons données au deuxième indicateur du tableau n°23 où nous avons insisté sur l'influence de la variable scolarisation.

Nous remarquons enfin que l'attitude infantilisante contenue dans le troisième indicateur est soutenue et adoptée beaucoup plus par les non scolarisés que par les scolarisés alors que si l'on prend isolement la variable sexe il y a pas tellement de différence entre filles et garçons (tableau n°22) en ce qui concerne cet indicateur.

CONCLUSION SUR LE CHAPITRE VIII.

A la fin de ce long chapitre que nous avons intitulé " Les réactions des parents face aux conduites répréhensibles des jeunes", une conclusion récapitulative s'avère indispensable à la compréhensi de la suite de notre travail.

Au cours du premier sous-thème (Les exigences des parents) nous avons vu qu'il y a certaines exigences qui sont bien accueillie par la jeunesse, entre autres cultiver, travailler à la houe, aller puiser de l'eau à la source, se respecter et respecter les autres, . D'autres ne recueillent pas l'acceptation compréhensive des jeunes: s'agit surtout de la tendance des parents de garder les jeunes à la maison, exigence jugée infantilisante et ennuyeuse par ces derniers. L'autre fait à signaler, c'est qu'il n'y a pas de répartition du travail à la houe selon le sexe et que les travaux domestiques sont, moyennant certaines réserves, exécutés beaucoup plus par les filles que les garçons.

Au deuxième sous-thème (quelques conduites des jeunes désapprouvées par les parents), nous avons parlé des conduites répréhensibles chez les jeunes, que nous avons regroupées selon les deux variables retenues, dans le tableau n° 18 et analysées l'une après l'autre.

Les réactions des parents à l'égard de la méconduite des jeunes ont fait l'objet du troisième sous-thème de ce chapitre achev Parmi elles, les conseils des parents aux jeunes ont été beaucoup pl soutenus par les non scolarisés (95,35%) que par les scolarisés (61,90%).
L'intervention des amis ou de la famille élargie a été plus soutenue par les garçons non scolarisés (80,95%) que par les garçons scolaris (54,54%) qui l'ont à leur tour plus souligné que les filles scolarisées (50%) et les non scolarisées (27,27%).

Parmi les mauvaises réactions des parents, a été souligné l renvoi temporaire déploré beaucoup plus par les garçons non scolaris (33,33%) que les autres catégories de jeunes: 30% des filles scolarisées, 22,73% des non scolarisées et 18,18% des garçons scolarisés. C'est dire que les garçons non scolarisés subissent plus que les autres jeunes le poids de l'autorité parentale.
L'intervention des autorités administratives faisant payer des amend aux jeunes a été déplorée plus par les garçons scolarisés (45,45%) q par les filles scolarisées (30%), le soulignant plus que les garçons non scolarisés (19,05%) et les filles non scolarisées (18,18%). Le laisser - faire "stratégique" des parents a été cité par 15,62% du total des interviewés.

Enfin il a été question, au dernier sous-thème, des attitudes habituelles des jeunes face aux réactions des parents. Trois attitudes ont été citées: deux qui sont directes et une troisième qui est indirecte. Il s'agit d'abord de l'acceptation intelligente de la faute après s'être adressé aux parents pour leur demander où réside la gravité de cette dernière. Cette attitude a été avouée par 93,75% des interviewés dont font partie la totalité des garçons scolarisés, 95,24% des garçons non scolarisés, 90% des filles scolarisées et 90,91% des non scolarisées.

L'autre attitude qui est adoptée par certains jeunes, c'est la soumission. Celle-ci est soutenue par 19,05% des garçons non scolarisés, 10% des filles scolarisées, 9,09% des non scolarisées et par aucun garçon scolarisé.

CHAPITRE IX: VERS UNE AMELIORATION DES RELATIONS DES JEUNES AVEC LEURS PARENTS.

Nous venons de voir dans le chapitre précédent que les jeunes manifestent beaucoup de conduites qui ne plaisent pas aux parents et que, par conséquent, ceux-ci sont obligés d'y réagir. Malheureusement, les réactions des parents contre la conduite des jeunes ne sont pas toutes et bien acceptées par les jeunes qui se sont méconduits. Quand bien même ces derniers font ce que les parents veulent pour leur satisfaire, ils ne le font pas toujours volontiers. Certains jeunes sont obligés de se soumettre, ne fût-ce que pour sauver la peau. Nous pensons que les jeunes ont à leur tour des reproches et qu'ils ont des modifications à proposer aux parents pour l'amélioration et l'harmonisation de leurs relations avec eux. C'est ce que nous exposons dans les pages suivantes.

IX. 1. LES ATTITUDES PARENTALES DESAPPROUVEES PAR LES JEUNES

Quand nous parlons de l'autorité parentale telle que perçue par les jeunes, il faut entendre que ces derniers jugent les attitudes des parents lorsqu'ils exécutent leurs ordres ou refusent de les exécuter. Parmi ces attitudes des parents, quelques-unes sont acceptées par les jeunes et d'autres déplaisent aux jeunes alors qu'ils croyaient que les parents devaient être des modèles en tout. Nous relevons ci-dessous quelques cas de ces anti-exemples parentaux désapprouvés par les jeunes.

Tableau n°25: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable sexe.

Sexe / Indicateurs	Garçons(32)		Filles(32)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Nos parents refusent de nous donner des lopins de terre à exploiter de façon autonome	13	40,62	5	15,62	18	28,12
2. Nos parents ne nous respectent pas. Ils nous insultent, nous offensent.	5	15,62	12	27,5	17	26,56
3. Nos parents nous refusent un petit capital pour lancer un petit commerce.	5	15,62	6	18,75	11	17,19
4. Les parents annihilent les efforts que nous fournissons au travail en ne nous étant pas reconnaissants	4	12,5	6	18,75	10	15,62
5. Nos parents s'adonnent eux aussi à l'alcool	3	9,37	3	9,37	6	9,37
6. Les parents refusent de donner une épouse au fils.	1	3,12	1	3,12	2	3,12
7. Tout ce que font les parents est bon. Ils ne nous causent pas de problèmes. Pas de différends avec eux. Nous nous entendons très bien avec eux.	4	12,5	5	15,62	9	14,06

Nous remarquons que les attitudes parentales désapprouvées par les jeunes sont diverses et variées. Certains n'ont pas de relations directes avec l'autorité, d'autres ont un rapport direct avec elle.

Dans le tableau, nous lisons que 40,62% des garçons et 15,62% des filles reprochent aux parents de leur refuser des lopins de terre à cultiver et à exploiter de façon autonome. Un lecteur non avisé pourrait croire que cette réalité soulignée ici n'a pas de rapport avec l'autorité parentale telle que perçue par les jeunes. Nous levons l'équivoque et disons que si.
En effet, si les parents exigent des jeunes de cultiver, de travailler (tableau n° 15) et qu'ils ne leur donnent pas de lopins de terre à exploiter de façon autonome, c'est qu'ils veulent que ces jeunes leur soient toujours soumis. Cela est d'autant plus vrai que ces lopins de terre personnels concédés aux enfants (communément appelés "ivyibare") aident les jeunes à subvenir eux-mêmes à leurs propres besoins (s'acheter des habits, du savon,...).
Ce qui est paradoxal et que les jeunes reprochent à leurs parents c'est que ces derniers, après leur avoir refusé ces lopins de terre, ne leur donnent pas quelquefois ce dont ils ont besoin comme les jeunes le souhaitent. Il est intéressant de reproduire les propos de l'un des nombreux jeunes qui ont relevé ce paradoxe. Il s'est exprimé en ces termes:

" Urashobora kubasaba nk'aho wirimira bakahakwima. Ariko bwaca umwanya wababwira uti: "Mpa agasabune canke utuvuta" bagaca bakubwira ngo ni ubunebwe bwawe, canke uti: "Mpa aga-shambara" ngo "Abandi ntibambikwa na ba se na ba nyina" kandi ari bo ba-kwimye aho urima" (1).

Ce passage signifie en substance ce qui suit:

" Tu peux leur demander (aux parents) où tu peux faire ton exploitation auto-nome et ils te le refusent. Mais si le lendemain tu leur dis: "donnez-moi du savon ou un peu d'huile" ils te répondent que c'est à cause de ta paresse (que tu ne peux pas te procurer ces objets). Ou bien, tu leur dis: "Donnez-moi (achetez-moi) un vêtement" et à eux de te répondre: "Les autres ne demandent pas à leurs parents (père et mère) de leur acheter des habits" alors que ce sont eux qui t'ont refusé le lopin de terre à cultiver".

---

(1) NDR. C., non scolarisée, 17 ans, colline MARAMVYA.

La question qui se pose est de savoir si tous les parents ont assez de propriétés foncières pour en donner aux jeunes des lopins de terre à exploiter de façon autonome. Tout le monde n'en a pas, vu la forte densité de la population de la région considérée. Mais une chose est certaine: tous les parents qui en ont ne sont pas tellement bien disposés pour le faire. C'est ce que nous avons appris de la plupart de nos interviewés. Nous laissons un d'eux s'exprimer là-dessus:

> " Umuvyeyi , urashobora kumusaba nk'aho utera ikawa, ibitoke, ibiharage, kandi ahafise akahakwima, hanyuma wagira nk'ico ukeneye ukamubwira uti: "Ndabira agafaranga, kirya abandi bagira ndakigire, nambare neza, ngire iterambere nk'abandi", ariko ntashobora kukurabira "(1).

Ce qui veut dire que:

> ". Le parent, tu peux lui demander une portion de terre où tu peux planter des caféiers, des bananiers, des haricots, il te la refuse alors qu'il en a. Et puis, si tu as besoin de quelque chose et que tu lui dises:"Donnez-moi de l'argent pour que je puisse me procurer ce qu'ont les autres, que je puisse porter de beaux habits, je progresse comme les autres", il ne peut pourtant pas t'en donner".

Nous comprenons alors que le jeune à qui les parents ne donnent rien devient frustré et ne sera pas content d'eux car ils n'ont pas satisfait à ses besoins élémentaires. Les relations mutuelles ne peuvent qu'en pâtir.

Le deuxième indicateur est souligné par 15,62% des garçons et 37,5% des filles. Les jeunes désapprouvent ce fait que les parents ne les respectent pas parce que si ceux-ci l'exigent des jeunes (tableau n°13), ces derniers veulent que ce soit réciproque. Cela est vrai parce que le respect est un droit de tout homme: enfant, jeune et adulte.
Les filles soulèvent le problème beaucoup plus que les garçons parce que les parents sont plus exigeants envers elles qu'à l'égard de leurs frères.

---

(2) NKR. C., non scolarisé, 18 ans, colline RUBUGA.

Au troisième indicateur, nous remarquons que 15,62% des garçons et 18,75% des filles déplorent chez les parents le fait de leur refuser un peu d'argent pour commencer un petit commerce. Pourquoi les filles le soulignent un peu plus que leurs frères alors que l'observation empirique révèle qu'au Burundi les garçons entreprennent et entretiennent des activités commerciales importantes plus que ne le font celles-là? La raison serait que les filles sont beaucoup plus frustrées que leurs frères par la non reconnaissance par les parents des efforts qu'elles fournissent au travail.
En effet, les filles sont considérées comme plus travailleuses que les garçons, mais elles ne sont pas beaucoup plus privilégiées. C'est pourquoi elles sont plus frustrées que les garçons quand les parents leur refusent un petit capital pour faire le commerce, par exemple la vente de la bière de sorgho, du tabac,...
Une autre cause de cette différence de répartition des pourcentages serait que les filles veulent peut-être plaider pour la cause de leurs frères qui doivent chercher de l'argent pour contracter le mariage, car celui-ci exige beaucoup de dépenses.

Le quatrième indicateur est soulevé par moins de garçons (12,5%) et par plus de filles (18,75%) parce que celles-ci fournissent plus d'efforts que ceux-là. Les parents ne reconnaissent pas leurs efforts par quelques gratifications:
elles sont déçues.

9,37% des garçons et 9,37% des filles reprochent aux parents de s'adonner à l'alcool alors que ces derniers le leur défendent (Tableau n°16). Par là, les jeunes veulent que les parents prêchent par l'exemple.

"Les parents refusent de donner une épouse au fils,...", tel est le libellé du sixième indicateur souligné par 1 fille sur 32 et 1 garçon sur 32 également. Par là, il ne faut pas entendre la persistance de cette pratique ancestrale qui voulait que le père cherche pour son fils une épouse: nous avons souligné dans notre problématique de recherche que c'est l'affaire du jeune homme, actuellement. Les informateurs veulent dire par-là que les parents se refusent de débloquer les fonds nécessaires pour le mariage de leur fils alors qu'il n'y a pas de vrai mariage sans biens matrimoniaux. Les disponibilités financières sont alors déterminantes car pour les jeunes gens sans travail salarié, il n'est pas facile de collecter l'argent nécessaire pour la dot oscillant actuellement entre vingt mille et trente-cinq mille francs Burundi, du moins dans la région considérée.

Pour expliquer la répartition des fréquences de cet indicateur, nous pensons qu'il s'agit d'un cas concernant cette fille et ce garçon, c'est-à-dire que celui-ci n'aurait pas trouvé la dot de mariage.

Remarquons enfin qu'un nombre assez important de jeunes gens (12,5%) et de jeunes filles (15,62%) ne voient aucune attitude parentale répréhensible. La raison manifestement avancée est qu'ils n'ont pas réellement de différends avec leurs parents. Nous rapportons ici les propos d'un des interviewés qui ont souligné les bonnes relations avec leurs parents:

> " Abavyeyi ntibashobora kugira amakosa ku bana. Boyagira gute? Ahubwo ni ubutumva bw'imisore n'inkumi b'ubu" (1).

Cela veut dire que:

> " Les parents ne peuvent pas causer du tort aux enfants (aux jeunes). Comment le peuvent-ils? Ce sont plutôt les jeunes gens et jeunes filles qui sont difficiles".

(1) NTM.,F., non scolarisé, 22 ans, colline RUBUGA.

Tableau n° 26: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable scolarisation.

Scolarisation / Indicateurs	Scolarisés(21)		Non scolarisés(43)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Nos parents refusent de nous donner des lopins de tere à exploiter de façon autonome	7	33,33	11	25,58	18	28,12
2. Nos parents ne nous respectent pas. Ils nous insultent, nous offensent.	4	19,05	13	30,23	17	26,56
3. Nos parents nous refusent un petit capital pour lancer un petit commerce.	4	19,05	7	16,28	11	17,19
4. Les parents annihilent les efforts que nous fournissons au travail en ne nous étant pas reconnaissants	5	23,81	5	11,63	10	15,62
5. Nos parents s'adonnent eux aussi à l'alcool	1	4,76	5	11,63	6	9,37
6. Les parents refusent de donner une épouse au fils.	2	9,52	0	0	2	3,12
7. Tout ce que font les parents est bon. Ils ne nous causent pas de problèmes. Pas de différends avec eux. Nous nous entendons très bien avec eux.	2	9,52	7	16,28	9	14,06

En considérant la variable scolarisation, nous constatons que les fréquences sont réparties de façon diverse.

En effet, le premier indicateur est cité par 33,33% des scolarisés et 25,58% des non scolarisés. La raison en est que ces jeunes scolarisés, voyant qu'ils n'ont plus d'autre issue de vivre en milieu rural que l'usage de la houe comme le font leurs camarades non scolarisés, condamnent, un peu plus que ces derniers, les parents qui ne donnent pas aux jeunes des lopins de terre à cultiver. Ceux-ci les rendraient plus autonomes et leur permettraient de subvenir à certains de leurs besoins (vêtements,
savon, pourquoi pas une bouteille de bière?,...) sans recourir à l'aide des parents qui, d'ailleurs, n'est pas toujours garantie comme vu précédemment.

Le deuxième indicateur est souligné par 19,05% des scolarisés et 30,23% des non scolarisés parce que ceux-ci seraient moins respectés que les premiers pour lesquels on a quand même plus de considération.

19,05% des scolarisés et 16,28% des non scolarisés reprochent aux parents de ne pas débloquer des fonds de base pour lancer les jeunes dans le commerce.

Nous avons dit que les jeunes ayant échoué à l'école secondaire ont du mal à satisfaire aux parents comme s'ils avaient réussi leurs études et obtenu leur certificat ou leur diplôme (commentaire du tableau n°12). c'est pour cela qu'ils ont été plus nombreux (23,81%) que leurs camarades non scolarisés (11,63%) à dire que les parents ne reconnaissent pas leurs efforts fournis au travail (quatrième indicateur).
Du côté des parents, nous pouvons dire que ce n'est pas une ingratitude véritable qu'ils manifestent.
Nous croyons que c'est plutôt pour les encourager davantage au travail car ils n'y étaient pas habitués. Par ailleurs, les parents veulent que leurs enfants travaillent, que ces derniers fassent toujours plus et mieux.

Le cinquième indicateur est cité par 4,76% des scolarisés (1/21) et 11,63% des non scolarisés. Nous avançons ici les mêmes raisons que celles données à cet indicateur dans le tableau n°25.

Le sixième indicateur est soulevé par 9,52% des scolarisés et par aucun non scolarisé. Les scolarisés le soulignent plus que leurs camarades non scolarisés parce qu'ils se voient, comme ces derniers, en âge de se marier mais se trouvent dépourvus de moyens financiers alors que le mariage exige des dépenses énormes. Le parent, qui n'a pas encore oublié la frustration et la dévalorisation sociale causées par l'échec de son fils pour les études duquel il a consenti de lourdes dépenses financières, ne veut pas alors y ajouter d'autres, quand bien même il aurait des moyens.

Si les parents refusent de donner une épouse à leur fils, cela peut être à l'origine d'un différend de ce dernier avec eux car, comme dit plus haut, le mariage exige beaucoup de choses à tel point que le jeune garçon, sauf de rares exceptions, ne peut pas se marier sans la grande contribution de ses parents et/ou de sa famille élargie.

A ce sujet, nous sommes d'accord avec Navas (J.) et ses collaborateurs quand, insistant sur l'aspect exigeant du mariage et les avantages qu'il confère au marié, ils proclament la vérité suivante:

> "Le mariage est très exigeant alors que les jeunes gens ne peuvent pas y renoncer, d'autant plus qu'il conditionne l'accès au statut d'adulte et permet le renoncement légal à l'autorité et à la tutelle des parents"(1).

Comme les jeunes gens veulent eux aussi devenir adultes, ils veulent que les parents les y aident en débloquant des fonds pour la dot de mariage. Il faut savoir par ailleurs que les célibataires restent toujours, durant leur célibat, sous l'autorité des parents, ce que ces jeunes gens ne veulent pas évidemment.

Le septième indicateur est soulevé par 9,52% des scolarisés et 16,28% des non scolarisés. La raison en est que ces derniers vénèrent les parents plus que ne le font les premiers. Mais il se peut aussi qu'il n'y ait réellement pas de problèmes entre les deux catégories car, tous les parents ne briment pas les jeunes même bouillonnants. Les parents peuvent procéder par des conseils éducatifs car certains sont conscients de la violence de la jeunesse et de ses problèmes généraux.

---

(1) Navas (J.) et al., Famille et fécondité au Burundi. Approche sociologique, Bujumbura, Presses Lavigerie, 1977, p.24.

Tableau n°27: Répartition des fréquences des indicateurs selon les variables sexe et scolarisation.

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
1. Nos parents refusent de nous donner des lopins de terre à exploiter de façon autonome.	6	54,54	7	33,33	1	10	4	18,18	18	28,12
2. Nos parents ne nous respectent pas. Ils nous insultent, nous offensent.	1	9,09	4	19,05	3	30	9	40,91	17	26,56
3. Nos parents nous refusent un petit capital pour lancer un petit commerce.	2	18,18	3	14,28	2	20	4	18,18	11	17,19
4. Les parents annihilent les efforts que nous fournissons au travail en ne nous étant pas reconnaissants.	3	27,27	1	4,76	2	20	4	18,18	10	15,62
5. Nos parents s'adonnent eux aussi à l'alcool.	1	9,09	2	9,52	0	0	3	13,64	6	9,37
6. Les parents refusent de donner une épouse au fils.	1	9,09	0	0	1	10	0	0	2	3,12
7. Tout ce que font les parents est bon. Ils ne nous causent pas de problèmes. Pas de différends avec eux. Nous nous entendons très bien avec eux.	0	0	4	19,05	2	20	3	13,64	9	14,06

Ce tableau est le résultat de la présentation simultanée des deux variables retenues (sexe et scolarisation).

Au niveau du premier indicateur, les garçons scolarisés (54,54%) sont plus nombreux que les non scolarisés (33,33%), les filles non scolarisées pourtant plus nombreuses que les scolarisées à citer cet indicateur: respectivement 18,18% et 10%. Partant, on pourrait dire que la variable scolarisation joue beaucoup plus pour les garçons que pour les filles en ce qui est de la réclamation de l'autonomie.

Par contre, les garçons scolarisés (9,09%) sont moins nombreux que les non scolarisés (19,05%) qui sont à leur tour moins nombreux que les filles scolarisées (30%) et non scolarisées (40,91%) à accuser les parents qu'ils ne les respectent pas. Si les non scolarisés ont été peu nombreux à le dire comparativement à leurs camarades scolarisés filles ou garçons, cela ne veut pas dire qu'ils satisfont en tout à leurs parents, mais plutôt que ces derniers sont peut-être moins sévères pour eux que pour les autres.

Le troisième indicateur est souligné par 18,18% des garçons scolarisés, 20% des filles scolarisées, 14,28% des garçons non scolarisés et 18,18% des filles non scolarisées.

Les jeunes travaillent, mais les parents ne leur en sont pas reconnaissants. Voyant que le poids de sa dépendance des parents est trop lourd, le jeune cherche le moyen d'y échapper. Comme cela il passerait moins de temps avec les parents et vaquerait à une activité lucrative. Ce faisant, il se révolte contre la traditionnelle soumission aux parents et se lance à la quête de l'argent.

Le quatrième indicateur a été cité par 27,27% des garçons scolarisés, un garçon non scolarisé sur 21, soit 4,76%,20% des filles scolarisées et 18,18% des filles non scolarisées. Nous remarquons donc que les scolarisés (filles et garçons) sont plus nombreux que les garçons et filles non scolarisés à reprocher aux parents de ne leur être pas reconnaissants pour les efforts fournis au travail. Les raisons explicatives que nous avons données (quatrième indicateur du tableau n°26) restent valables ici.

Le cinquième indicateur a été souligné par 9,09% des garçons scolarisés, 9,52% des non scolarisés, 13,64% des filles non scolarisées et par aucune fille scolarisée.

Au sixième indicateur, 1 garçon scolarisé sur 11 et une (1) fille scolarisée sur 10 (et aucun non scolarisé, fille ou garçon) reprochent aux parents de refuser de donner une épouse au fils. L'explication que nous avons donnée au même indicateur dans le tableau 25 reste ici valable. En effet, nous pensons qu'il s'agit d'un cas concernant cette fille scolarisée et ce garçon scolarisé, c'est-à-dire que celui-ci n'aurait pas trouvé la dot de mariage et que ce dernier n'a donc pas pu avoir lieu.

Le septième et dernier indicateur est cité par 19,00% des garçons non scolarisés, 20% des filles scolarisées, 13,84% des non scolarisées et par aucun garçon scolarisé. Cela se comprend d'autant plus que les garçons scolarisés sont les plus accusés de toutes les catégories de jeunes: esprit d'indépendance, obéissance intelligente,...

CONCLUSION SUR LE SOUS-THEME IX.1.

Nous nous rendons compte que les jeunes font une critique acerbe des parents. Ceux-ci ne manquent pas de défauts. Les jeunes, entre eux ou d'une façon ouverte envers les parents, critiquent ces derniers de la même manière qu'ils sont critiqués par eux. Voici tour à tour les reproches faits aux parents par les jeunes.

"Nos parents refusent de nous donner des lopins de terre à exploiter de façon autonome", se plaignent les jeunes contre les parents. Cette attitude est ressentie comme un aspect négatif de l'autorité parentale parce qu'elle traduit une certaine tendance à garder les jeunes sous la tutelle parentale. Cela est ressenti beaucoup plus par les garçons scolarisés (54,54%) que par les autres catégories de jeunes (tableau n°27).
Ce qu'ils haïssent, ce n'est pas tellement le travail à la houe, mais plutôt la régence éternelle des parents qui les infantilisent: ils voudraient cultiver et exploiter ces lopins de terre de façon autonome.

L'autre reproche, c'est le manque de respect envers les jeunes qui le soulignent à 26,56%. Il en est de même de l'alcoolisme auquel certains parents s'adonnent. Après tout, les jeunes se demandent pourquoi les parents exigent des jeunes des choses qu'ils ne font pas eux-mêmes, pourquoi ils s'en tiennent aux principes qu'eux-mêmes ils ne respectent pas.

17,19% des interviewés reprochent aussi aux parents de leur refuser des bases pour faire du commerce comme s'ils refusaient que ces jeunes soient plus riches qu'eux et
progressent. Cela est aussi un indice de la tendance des parents à maintenir les jeunes sous leur soumission.

Que les parents annihilent indirectement les efforts fournis par les jeunes en ne reconnaissant pas leurs mérites, cela n'est pas accepté par les jeunes. Pour les diverses raisons que nous avons données dans l'explication de l'indicateur n°4 du tableau n°27, 27,27% des garçons scolarisés et 20% des filles scolarisées font ce reproche aux parents plus que ne le font les garçons non scolarisés (4,76)%) et les filles non scolarisées (18,18%).

Que dire des parents qui refusent de donner une épouse au fils? Ne sont-ils pas poussés par le désir de voir les jeunes demeurer sous leur dépendance, si du moins ces parents sont pourvus de moyens de lui payer la dot de mariage?
3,12% des jeunes ont soulevé cette réalité et ne l'acceptent pas.

Nous n'oublions pas de mentionner que 14,06% des jeunes ne font aucun reproche aux parents.
Parmi ces interviewés qui admirent entièrement les parents, il y a 19,05% des garçons non scolarisés, 20% des filles scolarisées, 13,64% des filles non scolarisées et par aucun garçon scolarisé. Les garçons scolarisés ont en fait été plus nombreux que les autres à condamner les parents aux premier et quatrième indicateurs.

Nous constatons donc que les jeunes sont très nombreux à reprocher aux parents de beaucoup de défauts et nous allons analyser ci-dessous les propositions qu'ils font pour l'amélioration de leur relation avec les parents.

IX.2 : LES CHANGEMENTS SOUHAITES PAR LES JEUNES POUR L'AMELIORATION DE LEURS RELATIONS AVEC LEURS PARENTS.

Nous soulignons que ces changements souhaités par les jeunes pour l'amélioration de leurs rapports d'autorité avec les parents constituent des propositions pour les attitudes répréhensible chez ces derniers. Nous pensons donc que ces modifications souhaitées sont un complément utile et nécessaire à la compréhension du sujet en étude. Nous les présentons d'abord en fonction de la variable sexe, ensuite selon la variable scolarisation pour voir enfin les résultats des deux variables présentées simultanément.

Tableau n°28: Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable sexe.

Sexe / Indicateurs	Garçons(32)		Filles(32)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Nos parents devraient eux aussi se faire de reproches, rentrer en eux-mêmes et prêcher par l'exemple.	19	59,37	16	50	35	54,69
2. Nos parents feraient mieux d'accepter de coopérer avec les jeunes sans les brimer ou les traiter sévèrement.	10	31,25	10	31,25	20	31,25
3. Les parents devraient continuer à bien éduquer et conseiller les jeunes d'aujourd'hui car ils sont difficiles.	12	37,5	8	25	20	31,25
4. Les parents devraient remercier les jeunes, reconnaître les efforts fournis et les respecter	9	28,12	5	15,62	14	21,87
5. Nos parents feraient mieux de demander des conseils à d'autres parents sages pour éviter des punitions arbitraires et injustes.	1	3,12	1	3,12	2	3,12

Les jeunes ruraux de la région considérée proposent cinq (5) modifications que les parents devraient adopter dans l'exercice de leur autorité pour l'amélioration de leurs relations avec eux.

La première proposition faite par les jeunes est que les parents puissent se faire eux aussi des reproches et prêchent par l'exemple.
Cela veut dire que tous les parents ne sont pas des modèles à imiter Ils ne sont pas si parfaits qu'on le croit. Il y en a qui donnent de mauvais, par exemple les parents alcooliques ou ceux qui ne respecte pas les jeunes ou les enfants en général. Cette proposition a été faite par 59,37% des garçons et 50% des filles. Nous savons en effet que les parents influencent grandement en termes positifs ou négatif les jeunes. La question importante qui se pose est de savoir quels sont les modèles de conduite, donnés par les parents pour s'adapter monde alors que ces derniers font exactement ce qu'ils défendent aux jeunes.

En deuxième lieu, les jeunes gens (31,25%) et les jeunes filles (31,25%) souhaitent que les parents collaborent avec eux et mettent ainsi fin aux rapports de domination. Ils ne veulent pas que les parents soient les détenteurs exclusifs de l'autorité et les gendarmes qui ne cessent de rappeler à l'ordre tout en oubliant les besoins des jeunes, surtout un peu de liberté et de compréhension de la part des parents. Autrement dit, les jeunes souhaitent que les parents n'exercent plus sur eux une autorité contraignante.
Cela sous-entend qu'ils puissent comprendre les besoins des jeunes e y subvenir en cas de nécessité. La plupart des interviewés ayant proposé cette modification tenaient des propos semblables aux suivants:

> "Abavyeyi bakwiye gufashanya n'urwaruka, ntibagume badufata nk'abana. Ari nk'umusore canke inkumi ikeneye utuntu bakamureka aka-twifashisha, bakatumuha. Hanyuma umuvyeyi wiwe, yavuga ati: "Mfasha iki akamufasha"(1).

Ce qui veut dire en substance ce qui suit:

> "Les parents feraient bien de coopérer avec la jeunesse et de ne plus nous prendre pour des gosses Si un jeune homme ou une jeune fille a besoin de certaines petites choses, il faut qu'ils le(la) laissent s'en procurer, les lui donnent. Et puis si l'un des parents dit: "Aide-moi en ceci", il faut que le (la) jeune l'aide".

---

(1) NTR. C., non scolarisée, 20 ans, colline GASASA.

Le troisième indicateur a été souligné par 37,5% des garçons et 25% des filles. Nous pensons que si même les jeunes condamnent leurs parents ils reconnaissent qu'ils dépassent eux aussi les limites acceptables et, que par conséquent, l'intervention des parents est nécessaire. Les jeunes ne demandent pas, n'exigent pas la liberté absolue, mais veulent plutôt une collaboration avec les parents. Nous pouvons alors répondre à la question que nous avons posée dans la problématique,celle de savoir si les jeunes ont conscience de la répression autoritaire exercée sur eux par les parents. Si d'une part ils avouent que l'autorité parentale est contraignante et réclament la collaboration des parents ainsi que c'est avancé au premier indicateur du tableau ci-dessus, d'autre part ils se déjugent et affirment que la faute n'est pas aux parents, que la jeunesse actuelle est difficile et que l'intervention des parents est nécessaire.

Le quatrième indicateur est cité par 28,12% des garçons et 15,62% des filles. Ces données paraissent contradictoires avec celles du tableau n°25 où les garçons moins que les filles soulevaient la non reconnaissance par les parents des efforts fournis par les jeunes au travail. Il n'y a pas de contradiction en ce sens que les parents semblent remercier, gratifient les jeunes qui restent à la maison et qui travaillent.

Enfin, le cinquième et dernier indicateur n'a été souligné que par 3,12% des garçons et 3,12% des filles (1/32).
Cet indicateur enregistre une faible fréquence parce que le jeune en faute risque d'être puni plus sévèrement qu'il ne le serait si le différend était réglé entre lui et ses parents sans intervention d'une personne extérieure à la famille.

Tableau n°29 : Répartition des fréquences des indicateurs selon la variable scolarisation.

Scolarisation / Indicateurs	Scolarisés(21)		Non scolarisés(43)		Total(64)	
	Effectif	%	Effectif	%	Effectif	%
1. Nos parents devraient eux aussi se faire de reproches, rentrer en eux-mêmes et prêcher par l'exemple.	11	52,38	24	55,81	35	54,69
2. Nos parents feraient mieux d'accepter de coopérer avec les jeunes sans les brimer ou les traiter sévèrement.	5	23,81	15	34,88	20	31,25
3. Les parents devraient continuer à bien éduquer et conseiller les jeunes d'aujourd'hui car ils sont difficiles.	8	38,09	12	27,91	20	31,25
4. Les parents devraient remercier les jeunes, reconnaître les efforts fournis et les respecter	7	33,33	7	16,28	14	21,87
5. Nos parents feraient mieux de demander des conseils à d'autres parents sages pour éviter des punitions arbitraires et injustes.	2	9,52	0	0	2	3,12

En considérant la variable scolarisation, les propositions des jeunes pour l'amélioration de leurs relations avec les parents sont presque d'une même importance si l'on tient compte de la répartition des fréquences des indicateurs.

"Les parents devraient eux aussi se faire de reproches, rentrer en eux-mêmes et prêcher par l'exemple".
C'est de cette manière qu'est libellée la première modification souhaitée par 52,38% des scolarisés et 55,81% des non scolarisés pour être en bons rapports avec les parents.

Au niveau du deuxième indicateur, nous avons plus de non scolarisés (34,88%) que de scolarisés (23,80%) parce que ces derniers sont moins sévèrement traités par les parents.

Le troisième indicateur est souligné par 38,09% des scolarisés et 27,91% des non scolarisés. Les scolarisés sont plus nombreux à citer cet indicateur parce qu'ils s'auto-culpabilisent plus que les seconds : ils ont plus de sens critique.

Le quatrième indicateur est moins cité par les non scolarisés (16,28%) que par les scolarisés (33,33%) parce que ces derniers ont été plus nombreux (23,81%) que les non scolarisés (11,62%) à soulever le problème de la non reconnaissance par les parents des efforts fournis par les jeunes et frustrent ces derniers (tableau n°26). C'est alors assez normal qu'ils soient plus nombreux que les non scolarisés à proposer un tel changement.

Le cinquième indicateur a été souligné par un (1) scolarisé sur 21, soit 4,76% et un (1) non scolarisé sur 43, soit 2,32%. La raison de cette faible fréquence est qu'il est rare que le différend soit réglé en dehors de la famille, sauf de rares exceptions comme dans le cas de l'indicateur n°13 du tableau n°18 (frapper ses parents ou d'autres personnes).

Tableau n°30 : Répartition des fréquences des indicateurs selon les variables sexe et scolarisation.

Variables	Garçons				Filles				Total (64)	
	Scol. (11)		Non scol. (21)		Scol. (10)		Non scol. (22)			
Indicateurs	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%	Eff	%
1. Nos parents devraient eux aussi se faire de reproches, rentrer en eux-mêmes et prêcher par l'exemple.	7	63,64	12	57,14	4	40	12	54,54	35	54,69
2. Nos parents feraient mieux d'accepter de coopérer avec les jeunes sans les brimer ou les traiter sévèrement.	3	27,27	7	33,33	2	20	8	36,36	20	31,25
3. Les parents devraient continuer à bien éduquer et conseiller les jeunes d'aujourd'hui car ils sont difficiles.	5	45,45	7	33,33	3	30	5	22,73	20	31,25
4. Les parents devraient remercier les jeunes et reconnaître les efforts fournis et les respecter.	4	36,36	5	23,81	3	30	2	9,09	14	21,87
5. Nos parents feraient mieux de demander des conseils à d'autres parents sages pour éviter des punitions arbitraires et injustes.	1	9,09	0	0	1	10	0	0	2	3,12

Les données du tableau précédent sont le résumé de celles des tableaux 28 et 29. Autrement dit, le tableau n°30 est le fruit de la présentation simultanée des résultats des deux variables sexe et scolarisation. On voit dans l'ensemble que les scolarisés veulent en général que les parents prêchent par l'exemple. Cette première proposition est soutenue par 63,64% des garçons scolarisés, 57,14% des non scolarisés, 40% des filles scolarisées et 54,54% des non scolarisées.
Les parents devraient faire l'autocritique, voir s'il n'y a pas de contradiction entre ce qu'ils exigent des jeunes et ce qu'ils font. Il ne faut donc pas qu'ils se contentent de la simple condamnation des jeunes, mais aussi et surtout qu'ils soient des modèles de bonne conduite. On ne peut pas accuser les jeunes seulement, mais aussi et surtout les parents qui manquent à leurs responsabilités éducatives en donnant le mauvais exemple.

Le deuxième changement à être opéré par les parents concerne la collaboration de ces derniers avec les jeunes. Il est soutenu par 27,27% des garçons scolarisés, 33,33% des non scolarisés, 20% des filles scolarisées et 36,36% des non scolarisées. Les jeunes demandent que les parents les écoutent attentivement, qu'ils subviennent à leurs besoins matériels.
Les parents devraient encourager les jeunes à s'exprimer et ne pas leur imposer un choix.
Que les parents ne soient donc pas surpris de voir les jeunes bouger, leur demander de collaborer. Les jeunes veulent que les parents ne les traitent plus comme des enfants. Ils ne veulent pas non plus que les parents les regardent de haut.

Si les choses sont ainsi, on comprend alors pourquoi les parents ont en fait le regret du passé où le jeune devait se taire quand les parents parlaient. Ils sont choqués de voir leurs propres enfants métamorphosés et de ne pouvoir rien faire pour les soumettre comme le faisaient les parents des temps révolus.

Au niveau du troisième indicateur, 45,45% des garçons scolarisés et 33,33% des non scolarisés contre 30% des filles scolarisées et 22,73% des non scolarisées reconnaissent que les jeunes ont quand même tort et préconisent la continuation de l'intervention des parents dans l'éducation des jeunes parce que ceux-ci sont difficiles.

Les jeunes rejettent aussi le fait que les parents veulent toujours éduquer par des sanctions négatives. Les gratifications proposées par 36,36% des garçons scolarisés, 23,81% des non scolarisés, 30% des filles scolarisées et 9,09% des non scolarisées, sont nécessaires à l'amélioration des relations des jeunes avec les parents. Il en est de même de la reconnaissance des efforts des jeunes par des remerciements ou d'autres formes de gratification.

Le cinquième et dernier indicateur est souligné par un (1) garçon scolarisé sur 11, soit 9,09% et une (1) fille scolarisée sur 10, soit 10%.
La proposition n'a été soutenue ni par un garçon non scolarisé, ni par une fille non scolarisée. La raison de cette proposition isolée serait que les scolarisés vénèrent les parents moins que ne le font les non scolarisés.

Il y a moyen de remarquer que, globalement, les garçons scolarisés ont été plus nombreux que les autres jeunes à proposer des changements aux parents (premier, troisième, quatrième et cinquième indicateurs du tableau n°30). Cela peut se comprendre si l'on sait que ceux-là même ont été les premiers à condamner les parents (premier, troisième, quatrième et sixième indicateurs du tableau n°27). Ils demandent que les parents reconnaissent l'erreur et se déjugent quand il le faut et rompent ainsi avec l'éternelle tendance à condamner les jeunes.

D'autre part, les garçons non scolarisés et les filles non scolarisées sont moins nombreux que les autres jeunes à souhaiter des changements, à vouloir que les parents demandent des conseils à autrui (cinquième indicateur du tableau n°30).
Cela est tout à fait normal si l'on remarque qu'ils ont été les plus nombreux à dire qu'ils ne reprochent rien aux parents (septième indicateur du tableau n°27).

CONCLUSION SUR LE CHAPITRE IX.

Convaincu que les jeunes ne manquent pas de reproches à faire aux parents, ni de critiques à leur adresser, nous les avons fait parler pour révéler certaines attitudes parentales qu'ils désapprouvent et, partant, proposer des changements qu'ils souhaitent que les parents adoptent pour l'amélioration de leurs relations avec leurs enfants.

Au niveau des reproches faits à l'égard des parents, nous avons remarqué que les garçons scolarisés plus que les non scolarisés, les filles non scolarisées plus que les filles scolarisées déplorent que les parents leur refusent des lopins de terre à exploiter de façon autonome (tableau n°27).

De plus, les garçons scolarisés plus que les non scolarisés, les filles scolarisées plus que les non scolarisées reprochent aux parents d'annihiler les efforts fournis par les jeunes au travail en ne les gratifiant pas, de leur refuser des fonds de base pour lancer un petit commerce et de refuser de donner une épouse à leurs fils alors que rester célibataire maintient les jeunes gens sous la dépendance des parents.

Les filles non scolarisées plus que les scolarisées, les garçons non scolarisés plus que les garçons scolarisés déplorent que les parents ne les respectent pas, les injurient et s'adonnent à l'alcool alors qu'ils l'interdisent aux jeunes.

10,05% des garçons non scolarisés, 20% des filles scolarisées et 10,84% des filles non scolarisées ne font aucun reproche aux parents.

Concernant les changements souhaités par les jeunes l'évolution de la répartition des différents indicateurs (tableau n°20) prend à peu près l'allure de celle du tableau n°27.

Les garçons scolarisés plus que les non scolarisés, les filles scolarisées plus que les non scolarisées souhaitent que les parents continuent à éduquer, voire à contraindre davantage les jeunes d'aujourd'hui (car difficiles) et reconnaissent les efforts que font les jeunes au travail. Dans le même sens de répartition des fréquences, ils souhaitent que les parents fassent recours à des parents sages en cas de conflit avec les jeunes, et cela pour éviter des punitions arbitraires et injustes.

Mais nous remarquons que les filles scolarisées plus que les non scolarisées, les garçons scolarisés plus que les non scolarisés veulent que les parents se fassent des reproches à eux-mêmes et prêchent par l'exemple (premier indicateur).
Au deuxième indicateur, les garçons scolarisés moins que les non scolarisés, les filles scolarisées moins que les non scolarisées souhaitent chez les parents la collaboration avec les jeunes.
Au niveau des pourcentages, les différences constatées entre filles et garçons sont manifestées aux mêmes indicateurs (tableau n°30) entre les interviewés scolarisés et les interviewés non scolarisés.

CONCLUSION GENERALE.

Le but de notre étude était de voir comment se pose le problème d'opposition entre les parents et les jeunes dans le milieu rural et les solutions qui peuvent y être apportées. Il nous fallait aller au-delà de nos constatations empiriques et/ou de nos préjugés pour analyser et connaître objectivement l'attitude des jeunes ruraux à l'égard de l'autorité parentale.

Pour mener à bien notre étude, nous avons divisé le travail en trois parties essentielles.

Dans la première partie intitulée, considérations générales, nous avons défini quelques concepts indispensables à la compréhension du travail (premier chapitre), puis analysé l'éducation (traditionnelle et actuelle) au Burundi (deuxième chapitre) et l'attitude de la jeunesse face à la tradition (troisième chapitre). Enfin, il a été question, dans le quatrième et dernier chapitre de cette partie, de présenter quelques données relatives au milieu d'enquête.

La deuxième partie portant sur les CONSIDERATIONS METHODOLOGIQUES comportait deux chapitres. Dans le premier chapitre, il a été question de poser la problématique et d'analyser et d'expliquer les hypothèses et les variables de recherche. Dans le deuxième chapitre (la Méthode de travail), nous avons expliqué l'utilisation de l'interview semi-structurée comme instrument de collecte de données sur le terrain d'enquête, décrit la préenquête et l'enquête proprement dite.

Dans la troisième partie, il s'est agi d'analyser et d'interpréter les résultats. Nous avons essayé de relier ces derniers avec nos présupposés théoriques. L'application du test de Khi carré au premier chapitre de cette partie, dont les sous-thèmes ont la spécificité de solliciter une seule réponse par interviewé, nous a fait remarquer que les variables n'y sont pour rien en ce qui concerne les différences constatées. Mais cette spécificité ne s'est pas retrouvée dans les chapitres suivants dont les sous-thèmes demandent une ou plusieurs réponses valables de la part de l'interviewé et dans lesquels l'interprétation s'est basée sur la comparaison des différents pourcentages. Nous avons remarqué par ailleurs que certains indicateurs illustrant un même sous-thème ont pu se présenter dans des positions opposées, réunissant pour une catégorie d'interviewés presque l'unanimité des opinions et pour une autre les plus bas pourcentages ou des fréquences nulles.
Les chiffres ne pouvant pas tout exprimer, nous avons essayé de dépasser, là où il le fallait, l'interprétation quantitative pour insister sur l'interprétation qualitative.

Et à la fin de notre étude, nous avons tiré les conclusions suivantes.

Les jeunes que nous avons interviewés expriment une expérience, un problème de vie actuelle. Le sujet semble être dramatique.

2. LISTE DES INTERVIEWES.

Colline	Désignation	Sexe	Age	Scolarisation
1. GAHAHE	1. NTH.V.	M	17 ans	scolarisé
	2. NKR.Z	M	20 ans	scolarisé
	3. NDY.H.	F	20 ans	non scolarisée
	4. NZG.M.	M	24 ans	non scolarisé
	5. BV. G.	F	17 ans	scolarisée
	6. MC. A.	M	19 ans	non scolarisé
	7. QT. M.	F	16 ans	non scolarisée
	8. NKN.F.	F	18 ans	non scolarisée
	9. TB. P.	M	20 ans	non scolarisé
2. GASASA	10. NZR.M.	F	18 ans	non scolarisée
	11. NTR.C.	F	20 ans	non scolarisée
	12. SNZ.D.	F	16 ans	non scolarisée
	13. NDY.V.	F	18 ans	non scolarisée
	14. NTK.L.	F	16 ans	non scolarisée
	15. NM.F.	M.	24 ans	non scolarisé
	16. KG.J.B.	M.	25 ans	non scolarisé
	17. MC.E.	M.	19 ans	non scolarisé
	18. MVY.P.	F.	17 ans	non scolarisé
	19. NZY. R.	M.	17 ans	scolarisé
	20. HR.D.	M.	20 ans	scolarisé
	21. GK.G.	F.	18 ans	scolarisée
	22. NTW.P.	M.	17 ans	non scolarisé
	23. NTG.S.	F.	16 ans	scolarisée
	24. SM.D.	M.	17 ans	non scolarisé
	25. NDY.E.	F.	17 ans	scolarisée
3. GITANDU	26. NTM.I.	M.	19 ans	non scolarisé
	27. NND.A.	F.	18 ans	non scolarisée
	28. NDW.J.M.	M.	18 ans	scolarisé
	29. BK.M.	M.	19 ans	non scolarisé
	30. MS.S.	M.	22 ans	non scolarisé
	31. HB.G.	F.	17 ans	non scolarisée
	32. NZS.J.	F.	20 ans	scolarisée
	33. KB.G.	F.	18 ans	non scolarisée
4. MARAMVYA	34. NTH.C.	F	18 ans	non scolarisée
	35. NYN.C1.	M.	20 ans	non scolarisé
	36. NSHM.C.	F	16 ans	non scolarisée
	37. BH. B.	M.	19 ans	scolarisé
	38. NKR.V.	F.	17 ans	non scolarisée
	39. HB.C.	M.	23 ans	non scolarisé
	40. NDR.C.	F.	17 ans	non scolarisée
	41. NZR.N.	M.	18 ans	scolarisé
	42. NYN.L.	F.	18 ans	non scolarisée
	43. MS.G.	M.	20 ans	non scolarisé
	44. NZZ.F.	M.	24 ans	non scolarisé
	45. NTM.N.	M.	14 ans	non scolarisé
	46. NKR.P.	F.	18 ans	scolarisée
	47. MN.T.	M.	17 ans	scolarisé
	48. NTK.H.	F.	16 ans	scolarisée

Les autres conduites ou pratiques désapprouvées sont surtout la désobéissance, l'alcoolisme, l'insolence, la paresse au travail, l'exode rural, le vol, la débauche, les promenades sans permissions, le concubinage, l'indifférence à l'égard des besoins des autres enfants et, pire encore, le fait de frapper les parents, quel que soit le motif.

Les réactions des parents à l'une ou l'autre pratique ou méconduite du jeune varient des conseils à des punitions très graves. Il s'agit surtout de conseiller les jeunes, de solliciter l'intervention des amis ou de la famille élargie, d'exiger des jeunes de quitter temporairement le toit paternel et enfin de faire régler le différend par les autorités administratives, qui font malheureusement et souvent payer aux jeunes de fortes amendes.

Rappelons qu'aucun de nos interviewés n'a évoqué que les parents frappent les jeunes en cas de faute. Il faut également ajouter que ces réactions des parents n'apparaissent pas graduellement. La punition la plus grave peut être infligée avant les punitions les plus bénignes. Tout dépend de la gravité de l'offense du jeune au parent.

Quand les parents désapprouvent la méconduite des jeunes et y réagissent, ces derniers adoptent des attitudes diverses. Celles-ci vont de la pure résignation à l'acceptation cordiale. Les parents appellent insoumission des jeunes actuels, le fait que ces derniers demandent, en cas de conduite ou pratique désapprouvée par les parents, où réside la faute ou la gravité de la faute. Si l'exigence est justifiée, ils s'y conforment, sinon ils la rejettent.

Nous avons constaté d'après leurs témoignages que les jeunes cherchent à s'exprimer et veulent la compréhension des parents. Ils accusent ces derniers de vouloir les maintenir sous leur dépendance et cela en leur refusant toute activité ou tout projet qui les rendrait plus autonomes (refus de donner des lopins de terre à exploiter de façon autonome, refus de donner de fonds de base pour faire du commerce, refus de donner une épouse aux jeunes gens,...). C'est pourquoi les jeunes souhaitent que les parents, au lieu de se contenter de médire de la jeunesse, fassent l'autocritique et prêchent par l'exemple (ne pas abuser d'alcool, respect envers les jeunes,...).

Les réactions des parents à l'égard des pratiques bonnes ou mauvaises des jeunes, leurs exigences ou les interdictions faites aux jeunes font que ces derniers se font un certain jugement sur l'autorité parentale.

Notre hypothèse générale est libellée comme suit:

> " Les jeunes ruraux de la commune de GITARAMUKA ont une certaine perception de l'autorité des parents, perception variant avec le sexe et le niveau de scolarisation".

Il est apparu que les jeunes gens et les jeunes filles scolarisés et non scolarisés remarquent d'une manière générale que l'autorité parentale est contraignante. En fait, le"joug parental" n'est pas ressenti uniquement par les filles ou par les garçons ou bien uniquement par les scolarisés ou les non scolarisés, mais par ces deux catégories de jeunes. Les garçons et les filles avouent (à 59,37%) que les parents sont sévères pour eux de la même manière (tableau n°9). Mais une nuance s'impose: les garçons scolarisés ressentent beaucoup plus que les autres catégories de jeunes la sévérité des parents parce que d'une part ils sont moins adaptés que les autres au monde rural et d'autre part ils voient que les parents veulent leur faire racheter les dépenses allouées à leur scolarisation qui a été coûteuse. L'hypothèse générale a donc été infirmée en partie. En fait, les scolarisés et les non scolarisés ont perçu différemment l'autorité parentale alors que les filles et les garçons ne manifestent pas une différence de perception.

Que dire de nos hypothèses opérationnelles? La première hypothèse opérationnelle selon laquelle

> "les garçons plus que les filles de la commune de GITARAMUKA perçoivent l'autorité parentale comme quelque chose d'infantilisant et veulent en être libérés car elle les empêche de s'affirmer, d'être libres", a été infirmée en partie.

En effet, les jeunes gens comme les jeunes filles de la région considérée perçoivent l'autorité parentale comme quelque chose d'infantilisant et qui les empêche d'être libres et autonomes alors que les parents ne veulent pas répondre à tous leurs besoins. L'aspect confirmé de l'hypothèse est que l'autorité parentale est infantilisante et empêche les jeunes d'être libres. L'hypothèse est en partie infirmée en ce sens que les garçons ne considèrent pas plus que les filles que l'autorité parentale est infantilisante. Les jeunes des deux sexes ont une grande soif d'être autonomes. Rappelons que la soumission, le silence forcé devant les parents ne sont pas acceptés. Les jeunes des deux sexes veulent une acceptation intelligente (tableau 22) des ordres et exigences parentaux.

La deuxième hypothèse opérationnelle est formulée comme suit:

> "Quel que soit le sexe, les jeunes ruraux n'ayant pas été sur les bancs de l'école se rebellent moins que leurs camarades scolarisés, contre l'autorité parentale. En effet, les premiers jugent l'autorité parentale nécessaire à l'intégration sociale alors que les seconds en détestent le caractère conservateur".

Cette hypothèse a été également infirmée en partie. En effet, les jeunes non scolarisés comme les jeunes scolarisés réagissent de plus en plus à ce que prétendent leur inculquer les parents. Si ceux-ci imposent aux jeunes des ordres non fondés, on peut assister à des oppositions entre les jeunes et les parents quant à l'acceptation de certains principes traditionnels. Les conduites ancestrales telles que la soumission, le fait de garder son enfant à la maison comme le faisaient les parents des anciens temps, le silence forcé ne sont acceptées ni par les scolarisés ni par les non scolarisés (tableau n°23). Les jeunes des deux groupes n'acceptent pas passivement toutes les réactions des parents et cela pour éviter certaines exigences non fondées ainsi que des punitions arbitraires et injustes. Ce qui confirme en partie l'hypothèse est que chez les scolarisés, la soumission aveugle aux parents est moins fréquente que chez les non scolarisés (Tableau n°23).

Nous retenons que les jeunes ne s'insurgent pas contre toutes les règles des parents, mais haïssent plutôt certains principes parentaux. C'est pour dire qu'ils ne refusent pas toute référence au passé, mais seulement quelques aspects de ce dernier.

Quelle est la portée pratique du présent travail? Autrement dit, à quoi ou à qui peut-il être utile? Comme dit plus haut, nous nous sommes rendu compte, par la présente étude, des problèmes rencontrés par la jeunesse du milieu rural en ce qui concerne les relations avec leurs parents. Ce qu'ils nous ont dit est un problème d'expérience vécue, un problème de vie.

Nous pensons alors que ceux qui liront le présent travail verront les différents problèmes qui se posent aux jeunes ruraux en ce qui concerne leurs relations avec leurs parents, quel jugement ils portent sur leurs parents, sur les institutions traditionnelles,... Pour ceux qui ont affaire avec les jeunes, ce sera un point de départ pour la discussion des conflits entre les jeunes et les parents. De ce fait, cette étude est une référence utile pour les responsables qui, se fiant aux sciences sociales, voudraient transformer les mentalités et les relations "intergénérationnelles". Nous faisons essentiellement allusion aux administrateurs communaux et à leurs collaborateurs qui sont en contact permanent avec les paysans. Il faudrait que ces responsables soient ou continuent à être des médiateurs entre le monde traditionnel et le monde moderne et sachent créer un climat de respect et d'acceptation mutuelle, favorable à l'éclosion de bonnes relations "intra-ou intergénérationnelles".

On aimerait alors trouver ou soutenir chez les parents les compétences suivantes: la facilité des contacts avec les jeunes, la qualité d'écoute, la capacité d'analyse critique et d'autocritique.Chez les autorités administratives qui interviennent dans le règlement des conflits "intergénérationnels", on aimerait trouver, en plus des compétences précédemment citées, la connaissance du milieu et des comportements de solidarité avec le milieu et une facilité de contacts sociaux.

Ce travail peut aussi servir de référence aux institutions (centres socio-éducatifs, l'Eglise, les centres de formation polyvalente, les mouvements de jeunesse et d'action catholique,...) qui, directement ou indirectement, ont la mission d'encadrer les jeunes pour les préparer à la réinsertion dans le milieu rural. Elles analyseraient comment se posent concrètement les problèmes de la jeunesse pour l'amener à ne pas s'opposer systématiquement à leurs parents. En fait, il faut savoir qu'il y a possibilité pour les jeunes et les parents de se rencontrer, voire de coopérer. Mais ces derniers devraient savoir que les jeunes demandent qu'on les aide à vivre correctement selon les exigences des temps contemporains.

Enfin, si nous faisions allusion à toutes les communes rurales du Burundi, cette généralisation serait abusive et mal venue car ces dernières ne connaissent pas les mêmes réalités socio-économiques et culturelles. A ce titre, une enquête à mener dans l'une ou l'autre région ou commune du pays en ce qui concerne les relations entre les jeunes et les parents (adultes) serait, au moins partiellement, un complément heureux de notre recherche.

B I B L I O G R A P H I E.

I. Ouvrages généraux.

1. AVANZINI,G. La temps de l'adolescence, Paris, Jean Pierre Delarge, 1973.

2. BERGE,A. La liberté dans l'éducation, Paris, Editions du Scarabée, 1964.

3. BIROU,A. Vocabulaire pratique des sciences sociales, Paris, 2ème édition revue et augmentée, Editions ouvrières, 1966.

4. BOURRICAUD,F.,Esquisse d'une théorie de l'autorité, Paris, Plon, 2ème édition, 1969

5. CHAPUT,F., Les agents de l'éducation, Liège, Edition DESOER,3ème édition, 1964

6. DEBESSE,M. et MIALARET,G. Traité des sciences pédagogiques, Tome 1, Paris, P.U.F., 1969. Tome 2, Paris, P.U.F., 1979.

7. DEBRE,A. et al., Psychologie de la vie familiale , Paris Fernand Nathan, 1978.

8. DUFOYER,P., La psychologie des adolescents, Casterman, 4ème édition, 1964.

9. DUVIGNAUD,J., La planète des jeunes, Paris, stock, 1975.

10. ERNY,P., L'enfant et son milieu en Afrique noire, Paris, Payot, 1973.

11. FESTINGER, L. et KATZ,D. Les méthodes de recherche dans les sciences sociales, Paris, P.U.F., tome 2, 1974.

12. GAUQUELIN,M. et F.,La psychologie moderne de A à Z. Paris, Retz, 1971.

13. GEORGIN,J., Les jeunes et la crise des valeurs, Paris, le Centurion, 1975.

14. JAVEAU,C., L'enquête par questionnaire: Manuel à l'usage du praticien, Paris, Editions de l'Université de Bruxelles, 1978.

15. JOUSSELIN,J., Enfants perdus ou éclaireurs?, Paris, Flammarion, 1977.

16. LANDSHEERE, Gilbert De, Introduction à la recherche en éducation, Paris, Armand-Colin-Bourrelier, 5ème édition, 1982.

17. MENDEL,G., La crise de générations, Paris VIè, Payot, 3ème édition mise à jour, 1974.

Pour décoloniser l'enfant. Sociopsychanalyse de l'autorité, Paris, Payot, 1971.

18. MIALARET, G. et PHAM,D., Statistique à l'usage des éducateurs, Paris, P.U.F., 1967.

19. MOSCOVICI,S., La psychanalyse, son image et son public, Paris, P.U.F., 2ème édition, 1976.

20. MUCCHIELLI, R., - Psychologie de la relation d'autorité, Paris, Editions E S F , 3ème édition, 1982.
- Le questionnaire dans l'enquête psychosociale, Paris, Editions ESF, 5ème édition, 1973.

21. NAVAS,J. et al., Famille et fécondité au Burundi, Approche sociologique, Bujumbura, Presses Lavigerie, 1977.

22. PINTO,R. et GRAWITZ,M., Méthodes des sciences sociales, Tome 2, Paris, Dalloz, 1964.

23. UNRUG, Marie-Christine d', Analyse de contenu et acte de parole. De l'énoncé à l'énonciation, Paris, Editions Universitaires, 1974

24. UNESCO, Jeunesse, tradition et développement en Afrique, Nantes, CID Editions, 1981.

II. Cours.

25. KARIKUNZIRA,M., Cours de Pédagogie expérimentale, Bujumbura, U.B., F.P.S.E.III, 1988-1989.

III. Thèses.

26. BARARUFISE, B. Contribution à l'étude des problèmes posés par l'éducation et la scolarisation du Burundi, Lyon II, 1974, Thèse présentée en vue du doctorat de 3ème cycle devant l'Université de Lyon II, 1974.

IV. Mémoires de fin d'études.

27. NSHINYABIGOYE, R., L'autorité parentale et les jeunes filles du milieu urbain de Bujumbura, mémoire inédit, Bujumbura, U.B.; F.P.S.E., 1985.

V. Dictionnaires et encyclopédies.

28. BLOCH,O.et WARTBURG, W.V., Dictionnaire étymologique de la langue française, Paris, P.U.F., 5ème édition, 1968.

29. Encyclopédia Universalis, Volume 2, Paris, France S A, 1980.

30. FOULQUIE,P., Dictionnaire de la langue pédagogique, Paris, P.U.F., 1971.

31. LAFON,R., Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant, Paris, P.U.F., 4ème édition refondue et augmentée, 1979.

32. LALANDE,A., Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, P.U.F., 1976.

33. PIERON,H., Vocabulaire de la psychologie, Paris, P.U.F., 1968.

34. SILLAMY, N.,_ Dictionnaire de la psychologie, Paris VIè, Larousse, 1978.
_ Dictionnaire encyclopédique de psychologie, Paris, Bordas, 1980.

35. Univers de la psychologie, Vocabulaire de psychologie, Index général, Volume 7, Paris, Editions LIDIS, 1981.

A N N E X E S.

1. GUIDE D'ENTRETIEN.

A. Guide d'entretien en Kirundi.

1) Consiane: Wa musore we (mwigeme we), nje ngaha i wanyu kugira ngo tube turaganira. Reka tubanze twidondorane. Jewe nitwa Célestin RURAKENGEREZA, niga kw'ishule Kaminuza y'Uburundi. Hakaba rero hari igikorwa badutumye kurangura, nkaba ari mwebwe nizeye kugira kiranguke. Jewe rero nkaba ngerageza gutohoza ivyerekeye uko imisore n'inkumi bumvikana n'abavyeyi babo.

Ndazi neza ko naho muri bato mutari ibito. Ivyiyumviro vyanyu biza kutugirira akamaro mu kunonosora ico gikorwa. Aka kuma mubona ni ako gufata amajwi, kugira ngo sinibagire ivyo twayaze. Ivyo munganirira ni jewe nzovyumviriza jenyene.

Murakoze.

2) Questions:

1) Nwebwe mubona gute uko abavyeyi bavuga urwaruka rw'imisore n'inkumi?

2) Ibintu abavyeyi babategeka ngo mukore ni ibihe? Ibintu urwaruka rugira abavyeyi badakunda ni ibihe? None baca bagira gute?

3) Mu gihe baneguye ivyo ugize uca ubigenza gute?

4) Mu misore n'inkumi baciye mu mashure makuru bakananirwa bagaca bagaruka ino mu rutoke n'imisore n'inkumi batize, ni abahe abavyeyi bakarira cane muri iyo mirwi ibiri?

5) Mubona abavyeyi bakarira abigeme kurusha abasore canke bakarira abasore kurusha abigeme?

6) a: Amakosa abavyeyi bagirira urwaruka ni ayahe?
b: Mubona none abavyeyi bakwiye kugira iki kugira mwumvikane neza nabo, ntihagire akayogore?

B. Guide d'entretien traduit en français.

1) Consigne: Monsieur (Mademoiselle), je viens ici chez vous pour causer avec vous. Commençons d'abord par la présentation. Moi, je m'appelle Célestin RURAKENGERERA. Je suis étudiant à l'Université du Burundi et j'ai un travail à élaborer dans ce cadre, travail qui nécessite votre concours. En ce qui me concerne, j'envisage de mener une étude sur la façon dont les jeunes gens et jeunes filles perçoivent l'autorité de leurs parents. Je suis sûr que vous allez m'y aider. Ce que vous allez me dire a une importance capitale dans la réalisation de ce travail. Cet appareil que vous voyez va me servir à retenir ce que vous me direz sans rien omettre. Tout ce que vous me direz ne sera connu que de moi.

Merci.

2) Questions :

1) Quelles sont vos impressions sur la façon dont les parents considèrent la conduite des jeunes gens et des jeunes filles?

2) Quelles sont les choses que les parents vous exigent de faire? Quelles sont les choses faites par les jeunes mais que les adultes, les parents n'aiment pas? Comment réagissent-ils alors?

3) Comment agissez-vous lorsque les adultes, les parents déplorent ce que vous faites?

4) Les parents sont-ils plus sévères à l'égard des jeunes qui, après échec aux études de l'école secondaire, retournent à la campagne qu'à l'égard des non instruits ou est-ce l'inverse?

5) Est-ce-que les parents jugent plus sévèrement les jeunes filles que les jeunes gens ou l'inverse?

6) a: Quelles sont les fautes que font les parents à l'égard de la jeunesse?
b: Qu'est-ce que des parents devraient faire pour que vous puissiez vous entendre avec eux?

2. LISTE DES INTERVIEWES.

Colline	Désignation	Sexe	Age	Scolarisation
1. GAHAHE	1. NTH.V.	M	17 ans	scolarisé
	2. NKR.I	M	20 ans	scolarisé
	3. NDY.H.	F	20 ans	non scolarisée
	4. NZG.M.	M	24 ans	non scolarisé
	5. BV. G.	F	17 ans	scolarisée
	6. MC. A.	M	19 ans	non scolarisé
	7. GT. M.	F	16 ans	non scolarisée
	8. NKN.F.	F	18 ans	non scolarisée
	9. TB. F.	M	20 ans	non scolarisé
2. GASASA	10. NZR.M.	F	18 ans	non scolarisée
	11. NTR.C.	F	20 ans	non scolarisée
	12. SNZ.D.	F	16 ans	non scolarisée
	13. NDY.V.	F	18 ans	non scolarisée
	14. NTK.L.	F	16 ans	non scolarisée
	15. NM.F.	M.	24 ans	non scolarisé
	16. KG.J.B.	M.	25 ans	non scolarisé
	17. MC.E.	M.	19 ans	non scolarisé
	18. MVY.P.	F.	17 ans	non scolarisé
	19. NZY. R.	M.	17 ans	scolarisé
	20. HR.D.	M.	20 ans	scolarisé
	21. GK.G.	F.	16 ans	scolarisée
	22. NTW.P.	M.	17 ans	non scolarisé
	23. NTG.S.	F.	16 ans	scolarisée
	24. SM.D.	M.	17 ans	non scolarisé
	25. NDY.E.	F.	17 ans	scolarisée
3. GITANDU	26. NTM.I.	M.	19 ans	non scolarisé
	27. NND.A.	F.	16 ans	non scolarisée
	28. NDW.J.M.	M.	18 ans	scolarisé
	29. BK.M.	M.	19 ans	non scolarisé
	30. MS.S.	M.	22 ans	non scolarisé
	31. HB.G.	F.	17 ans	non scolarisée
	32. NZS.J.	F.	20 ans	scolarisée
	33. KB.G.	F.	18 ans	non scolarisée
4. MARAMVYA	34. NTH.C.	F	18 ans	non scolarisée
	35. NYN.Cl.	M.	20 ans	non scolarisé
	36. NSHM.C.	F	16 ans	non scolarisée
	37. BH. B.	M.	19 ans	scolarisé
	38. NKR.V.	F.	17 ans	non scolarisée
	39. HB.C.	M.	23 ans	non scolarisé
	40. NDR.C.	F.	17 ans	non scolarisée
	41. NZR.N.	M.	10 ans	scolarisé
	42. NYN.L.	F.	18 ans	non scolarisée
	43. MS.G.	M.	20 ans	non scolarisé
	44. NZZ.F.	M.	24 ans	non scolarisé
	45. NTM.N.	M.	14 ans	non scolarisé
	46. NKR.P.	F.	16 ans	scolarisée
	47. MN.T.	M.	17 ans	scolarisé
	48. NTK.H.	F.	16 ans	scolarisée

Colline	Désignation	Sexe	Age	Scolarisation
S.RUBUGA	49. MB.F.	F.	17 ans	non scolarisée
	50. NZB.J.	F.	18 ans	non scolarisée
	51. NH.J.	F.	18 ans	non scolarisée
	52. CZ.G.	F.	14 ans	non scolarisée
	53. NBW.E.	F.	19 ans	non scolarisée
	54. NKR.C.	M.	18 ans	non scolarisé
	55. NTM.C.	M.	17 ans	non scolarisé
	56. BND.I.	M.	18 ans	non scolarisé
	57. GH.M.	M.	19 ans	scolarisé
	58. BC.3.	M.	16 ans	scolarisé
	59. MTM.F.	M.	22 ans	non scolarisé
	60. NY.P.	M.	20 ans	scolarisé
	61. KNY.L.	F.	17 ans	scolarisée
	62. NTB.G.	F.	18 ans	scolarisée
	63. HK.J.	F.	16 ans	scolarisée
	64. HB.E.	M.	20 ans	non scolarisé

3. SPECIMEN D'UN ENTRETIEN (1)

ENTRETIEN EN KIRUNDI.

1) Abavyeyi bacu bavuga yuko urwaruka rw'ifumbire n'inkumi b'ubu bagoya, ngo imiganzo ya kera atari yo iri ubu. Abana ngo bari ab' kera. Ariko natwe urwaruka tubiravye, turitambereza ku ma barabar… tugataha mw'ijoro twuguruza abavyeyi. Ntabwo tuba turiko turagira umubano mwiza na ba data, canke na ba mama. Nico gituma batuvuga n…

2) Ibintu abavyeyi badutegeka ngo dukore ni ukurima, gusenya, ukuvo… n'ibindi vyinshi. Ibintu na vyo urwaruka rugira abavyeyi badakunda, vyo nyene biriho. Ni nk'ukunywa utuyoga ukaborerwa, ukaza ushwanira abavyeyi, ukwiba, ukugayana, ugaya abakuruta canke mbere n'abo mungana. Ibindi bintu bidashimisha abavyeyi ni nk'umusore canke inku yiyadukiza yitembereza aja mu muji ngo agiye kuba umuboyi canke umuyaya, ngo agiye guhiga amahera, akagaruka uko yagiye, umuvyeyi agaca agira ishavu. Agiye akagaruka, asanga ibintu vyarasivye,aba ariko arasubira inyuma. Abavyeyi baca bamufata bakamutukagura, bakamuhanura ngo "Uba waguma ngaho" ngo "n'izi kama zawe ngo ntizîba zarinze kugusîbana".

3) Mu gihe baneguye ivyo ugize, uri umwana w'umutima wiyumvira, uraheza ukisubirako, ukaraba aho ikosa riri, ukiyumvira impanuro baguhaye, ugashobora gufata isuka ukarima ukaraba yuko wosubira kunaguka. Hari igihe baba bakuneguriye ikiri ukuri, "muri ico gihe" (sic) uca wumviriza impanuro zabo kuko ntuba uri bushobore kwiregura. Usanze ko bikwiye rero urihanura ukemera ivyo bakubwiye vyose.

4) Mu misore n'inkumi bagiye mu mashure makuru bakananirwa bagaca bagaruka ino mu rutoke n'imisore n'inkumi batize, bakarira cane abo bagiye mu mashure makuru kubera hari igihe ashobora gukurwavo n'ubuhumbu canke ubusuma canke ibintu nyene vyo kwiba, vyo kubeshabesha, gurtyo. Ashoboye kugaruka ino rero baca batangura kugerana n'ab'i muhira ngo "Uranjakaja, uranteje ubuja, uranteje ububwa, ngo nk'ubu narinzi ko ngiye gukira "nyakatsi". Wari ugiye gutsinda, aka kazu ukagashirako amabati, ivyatsi ugata hasi, nanje nkatera imbere nk'abandi bagabo. None raba ugize ibihumbi vyanje nagutayeko ndagutangirira mu machure, uca uza ata … ukuyayo".

5) Umuntu yagize amakosa, yaba umuhungu, canke yaba umukobwa, wese baramukarira. Mugabo abakobwa nabo barabakarira buke. Umuhungu bamubwira ngo: "Wewe ngo ungorera n'ubusa ngo iyo aba n'umukobwa we ngo nomukosheje n'ibihumbi".

---

(1) L'entretien a été fait avec M.S., 22 ans non scolarisé, colline GITANDU.

6) a) Amakoza y'abavyeyi, urtho nyene [illegible] akora kurima utuntu tuzoguteza imbere, akwima iho ajana uduk[illegible] maze uduharage kandi ubona umukorera, agarukira [illegible] ijuma ubwa mugabo ya pataro ushaka ntazoyikugurira. Iyo yuza rero akwi[illegible]a ahantu ushobora kurimira nya tuntu. Ahubwo ca[illegible] azoba arikorayarwanya kuri we, mugaca mwumvikana.

b) Abavyeyi bakwiye kwiyumvira, nk'umukobwa bakareka nko kumuturubika. Umuhungu na we kandi mu gihe ashatse nk'ahantu ashobora kwirimira utuntu, ahasavye se wiwe canke nyina wiwe bakamwemerera bakahamuha. Hanyuma rero bagashira hamwe, nko mu gihe umuhungu ashoboye gukura, bakumvikana na se, akamuha aho yubaka inzu, akongera akamuha n'umugore. Ico nokwongerako nuko, yaba umwigeme canke umusore, bose bakwihanura, n'umuvyeyi nyene wabo, bakaguma bakurikiza ibintu vy'impanuro, bakaza barahanurana, bagakura ingorane.

- L'ENTRETIEN TRADUIT EN FRANCAIS.

1) Nos parents disent que les jeunes gens et les jeunes filles actuels sont difficiles, que la conduite des temps passés n'est plus actuellement. Les enfants bien éduqués étaient ceux des temps passés. Mais si nous les jeunes nous y regardons de près, nous errons dans les routes et rentrons tard dans la nuit sous les toits paternels. Dans ce cas, nous ne sommes pas en train de chercher la bonne cohabitation avec nos pères ou avec nos mères. C'est pourquoi ils médisent de nous.

2) Les choses que les parents exigent que nous fassions sont par exemple cultiver, chercher du bois de chauffage, aller puiser de l'eau à la source et beaucoup d'autres (choses). Les choses que fait la jeunesse mais que les parents n'approuvent pas, il y en a aussi. C'est comme s'adonner à l'alcool (s'enivrer) et venir ennuyer les parents, voler, mépriser les autres, mépriser les plus âgés ou bien même ses pairs. Les autres choses désapprouvées par les parents, c'est par exemple un jeune garçon ou ure jeune fille qui s'aventure et s'en va en ville, soi-disant pour être domestique ou bonne, chercher de l'argent mais n'en apporte pas; les parents en deviennent alors fâchés. S'il (elle) s'en va, il(elle) trouve à son retour que beaucoup de ses projets ne marchent pas; il(elle) rétrograde au point de vue socio-économique. Les parents s'en prennent à lui, le conseillent en disant: "Tu aurais dû rester ici et tous tes caféiers ne seraient pas en si mauvais état".

3) Quand les parents désapprouvent ce que tu fais et que tu es un fils ou une fille de bonne foi, tu rentres en toi-même et analyses où réside la faute, réfléchis sur les conseils qu'ils (les parents) te donnent pour pouvoir reprendre la houe et cultiver, et voir si tu peux renouer de bonnes relations avec eux. Il y a des fois où leur désapprobation est fondée et dans ce cas tu te conformes à leurs conseils, puisque tu ne peux pas infirmer ce qu'ils avancent. Si tu trouves que c'est fondé, tu te fais des reproches et te conformes à tout ce qu'ils te disent.

4) Entre les jeunes gens et les jeunes [illegible] l'école secondaire qui ont échoué et ont regagné [illegible] jeunes gens ainsi que les jeunes filles non [illegible] sont plus sévères à l'égard de ceux qui ont été [illegible] dans la [illegible] des fois où ils peuvent être renvoyés [illegible] pour [illegible] débauche, ou bien de vol ou de mensonges [illegible] un jeune homme ou une jeune fille revient [illegible] à la campagne, il embarrasse les parents qui lui disent alors: "Tu me rabaisses (ou tu vas me rabaisser), tu me dévalorises, je savais que j'allais quitter ma maison en paille. Tu allais avoir un diplôme, pour couvrir de toute cette petite maison et en ôter la paille, pour que je puisse progresser comme les autres (hommes). Et voilà que, en plus des sommes que j'ai payées pour ta scolarisation, tu reviens sans en (de l'école secondaire) tirer quelque chose (le diplôme).

5) Si une personne (un jeune) a fait des fautes, si c'est un garçon ou bien une fille, ils (les parents) sont sévères à l'égard de n'importe qui (des deux sexes). S'agissant des filles, on est un peu moins sévère à leur égard. A un garçon, ils (les parents) disent: "Toi, tu m'ennuies pour rien, au moins s'il s'agissait d'une fille, j'aurais pu avoir une grande somme d'argent comme contre-valeur de mariage".

6) a) Les fautes des parents, il y en a bien sûr. Par exemple un parent qui te refuse un lopin de terre où tu peux cultiver des choses (des cultures) qui pourront te faire progresser, te refuse un lopin de terre où tu peux planter des caféiers, des haricots, alors qu'il en (lopins de terre) a et veut que tu travailles pour lui seulement, mais le pantalon dont tu as besoin, il ne te le donne pas. Il devrait alors te donner un lopin de terre où tu peux cultiver "ces choses-là". Dans ce cas, il aurait diminué ses torts (envers le jeune), alors vous pouvez vous entendre.

b) Les parents devraient réfléchir pour ne pas maltraiter la jeune fille. Le garçon, lui, quand il veut un lopin de terre de culture et le demande à son père ou à sa mère, ils devraient lui répondre par l'affirmative et lui en donner. Alors ils (le jeune et les parents) s'entendraient bien, et quand le jeune garçon devient majeur, le père devrait l'écouter et s'entendrait avec lui et lui donnerait un terrain pour construire une maison, et lui donnerait une épouse. J'ajouterais que la jeune fille ou le jeune garçon, tous devraient se corriger, leurs parents également devraient vivre dans l'entente et la concertation pour supprimer ainsi les causes de mésentente.
